

BRABANT

BRABANT
Architect

13

L'épargne, c'est bien
mais la

Combi-Epargne

de la

KREDIETBANK

c'est



3 x mieux!

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction: Maurice-Alfred Duwaerts

Rédaction: Yves Boyen

Présentation: Georges Van Assel

Administration: Rosa Spitaels

Imprimerie: Snoeck-Ducaju et Fils

Photogravure: Lemaire Frères

Couverture: le Berrurier

Prix du numéro: 30 F. Cotisation: 150 F. Etranger: 170 F.

Siège: rue Saint-Jean 4
1000 Bruxelles.

Tél.: (02) 13.07.50 - Bureaux ouverts de 8.30 h à 17.15 h.
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours
fériés. - C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant:
3857.76.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de
leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het
tijdschrift „Brabant“, die ook tweemaandelijks verschijnt
en originele artikels bevat die zowel de culturele, econo-
mische en sociale uitzichten van onze provincie belichten
als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs désireux de souscrire un abonnement com-
biné (éditions française et néerlandaise) sont priés de
verser la somme de 250 F (pour l'étranger 290 F) au
C.C.P.: 3857.76.

| | |
|--|----|
| Nos Eglises, par Raymond Quinot | 2 |
| Aspects du village de Melin, par J. de Kempeneer | 4 |
| Des Romains à Jette, par Geneviève C. Hemeleers | 16 |
| Le centenaire de la restauration de la Porte de Hal, à Bruxelles, par Jean Squilbeck | 20 |
| La Chapelle de Nassau, par Pierre Dumon | 28 |
| L'œuvre gravé de Jules Vanpaemel | 33 |
| Hof ter Coigne à Watermael, par Jacques Lorthiois | 36 |
| L'orgue de Longueville, par Jean-Pierre Felix | 43 |
| Armand Bernier et le Brabant, par Joseph Delmelle | 52 |
| La Cathédrale Saint-Michel, par Jacques Mignon | 54 |

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

Nos Eglises: Hubert Depoortere; Aspects du village de Melin: Hubert
Depoortere et J. de Kempeneer; Des Romains à Jette: Cercle d'Histoire,
d'Archéologie et de Folklore du comté de Jette et de la région et
Hubert Depoortere; Le centenaire de la restauration de la Porte de Hal:
A.C.L. et Bibliothèque Royale, Bruxelles; La Chapelle de Nassau:
A.C.L. et INBEL; L'œuvre gravé de Jules Vanpaemel: Bibliothèque
Royale Albert 1er (Cabinet des Estampes), Bruxelles; Hof ter Coigne:
Hubert Depoortere et Bibliothèque Royale, Bruxelles; L'orgue de Longue-
ville: Jean-Pierre Felix; Armand Bernier et le Brabant: Michel Delmelle;
La Cathédrale Saint-Michel: Sabena, Hubert Depoortere et Fédération
Touristique du Brabant.

Couverture: La Ferme de Mellemont à Thorembais-les-Béguines (Photo:
le Berrurier).



Nos Eglises

*Dès l'aube ouvrant leurs grandes ailes
S'éveillent cloches et bourdons
Pour rappeler aux Brabançons
Que le ciel bleu pense aux fidèles.*

*Sainte-Gudule a pour prier
L'art des vitraux, l'or des ciboires;
A l'ombre de ses tours de gloire
Béni le cardinal Mercier.*

*Saint-Nicolas, au Centre, appelle
Pour un simple signe de croix
Et garde son troupeau de toits
Sans peur des vitesses nouvelles.*

*Sainte-Marie brille des feux
De la coupole de Byzance.
Le roi, les grands, les excellences,
A Saint-Jacques ont leur prie-Dieu.*

*La basilique, de son trône,
Accueille avec sérénité
Les pèlerins de la clarté
Sous la bannière blanche et jaune.*

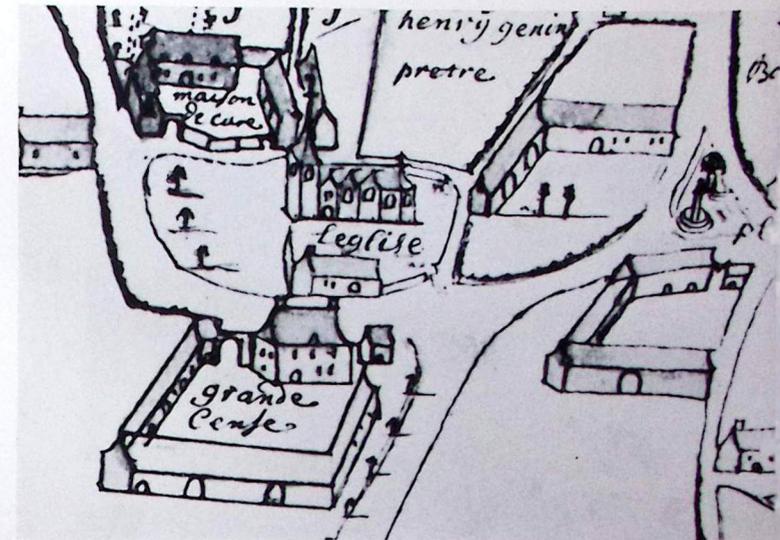
*Mais Seigneur, quand descend le soir,
Songez aux âmes des gargouilles,
A ceux que le destin barbouille,
A ceux que les paters embrouillent,
A ceux qui ragent ou bafouillent,
Et faites-les sortir du noir.*

Raymond QUINOT
(Chansons de Bruxelles)



Aspects du village de Melin

par J. de KEMPENEER



TRAVERSEE par la route de Wavre à Jodoigne, à 4 km au nord-ouest de cette dernière ville, la commune de Melin attire, chaque année, un nombre toujours croissant de touristes. Son site varié et reposant, ses curiosités monumentales et artistiques, témoins de son passé historique, justifient sa réputation.

En venant de Bruxelles, on atteint le plus facilement Melin qui se trouve à 42 km au sud-est, par Wavre. Au carrefour de La Chise, près de la base aérienne de Beauvechain, on distingue déjà les premières maisons du hameau de Sart.

D'une superficie de 1.152 ha, Melin ne compte qu'environ 750 habitants, alors qu'au siècle dernier il en comptait plus du double, grâce à la grande prospérité des fameuses carrières de Gobertange. Sauf les espaces bâtis, le reste du territoire est aujourd'hui cultivé en terres labourables, prairies ou jardins. Quelques bosquets subsistent aussi, de même qu'une lande inculte vers Beauvechain (La Bruyère). Dans une prairie de la ferme de la Hésérée, au centre de Melin, le ruisseau de Gobertange prend sa source, s'acheminant, de même que les ruisseaux de Schoor et du Chebais, vers la Gèthe.

Des hauteurs du village, on contemple, par temps clair, un vaste panorama, parsemé de petits bois où pointent de nombreux clochers. Des confins de l'arbre de la Justice, vers L'Ecluse, se profilent, à l'est, les terrils des charbonnages du Limbourg. Au nord, la vue se limite à la forêt de Meerdaal, du côté de Louvain. De Sart-Melin, on peut parfois deviner, au sud, l'échancrure que la Meuse a ouverte dans le massif ardennais, entre Wépion et Dave. Les jumelles feront même apparaître la flèche du château de Namur, au sommet de la citadelle.

En ce qui concerne le nom du village, le professeur A. Carnoy, dans son étude sur les origines des noms des communes de Belgique, le mentionne comme « Mallum », tel qu'il apparaît en 1099, signifiant: tribunal, plaine pour assemblées, lande. La localité était d'ailleurs connue pour sa cour de justice et on y trouve, encore aujourd'hui, une « plaine de la justice » et un « arbre de la justice ».

LA SEIGNEURIE

La terre ou seigneurie de Melin était l'une des plus considérables du pays. Au XIII^e siècle, le chevalier Ségard de Melin fit don à l'abbaye de Villers

d'une partie de son fief. La dîme et le droit de patronage de l'église du village étaient tenus en fief par Godefroid de Melin, qui en fit don aux abbayes de la Ramée et de Florival, du consentement de son suzerain.

Une autre partie du village appartenait aux Hodebierge, issus, semble-t-il, de la famille des seigneurs de Huldemberg. Une seigneurie de Hodebierge, dont dépendaient plusieurs tenanciers, fut encore relevée de la cour féodale du Brabant au XIV^e siècle. Toutefois ce fut Jean Ier, duc de Brabant, qui, en 1284, transforma le village de Melin en une seigneurie particulière, au profit d'un fils de Waleran, duc de Limbourg et d'Ermesinde, comtesse de Luxembourg. Il reçut la justice à tous les degrés et les droits que le duc possédait dans le village. Il n'eut que des filles, parmi lesquelles Mathilde qui épousa Baudouin, sire de Fontaines, qui décéda en 1295. Son fils, également appelé Baudouin, hérita du domaine, en 1312, pour le transmettre ensuite à sa fille Elisabeth et à son époux, Jean de Condé, sire de Morialmé. Robert de Condé, le fils, releva la terre de Melin qui échut ensuite à son fils, Jean de Morialmé, en 1358. Elle fut complétée alors par la terre

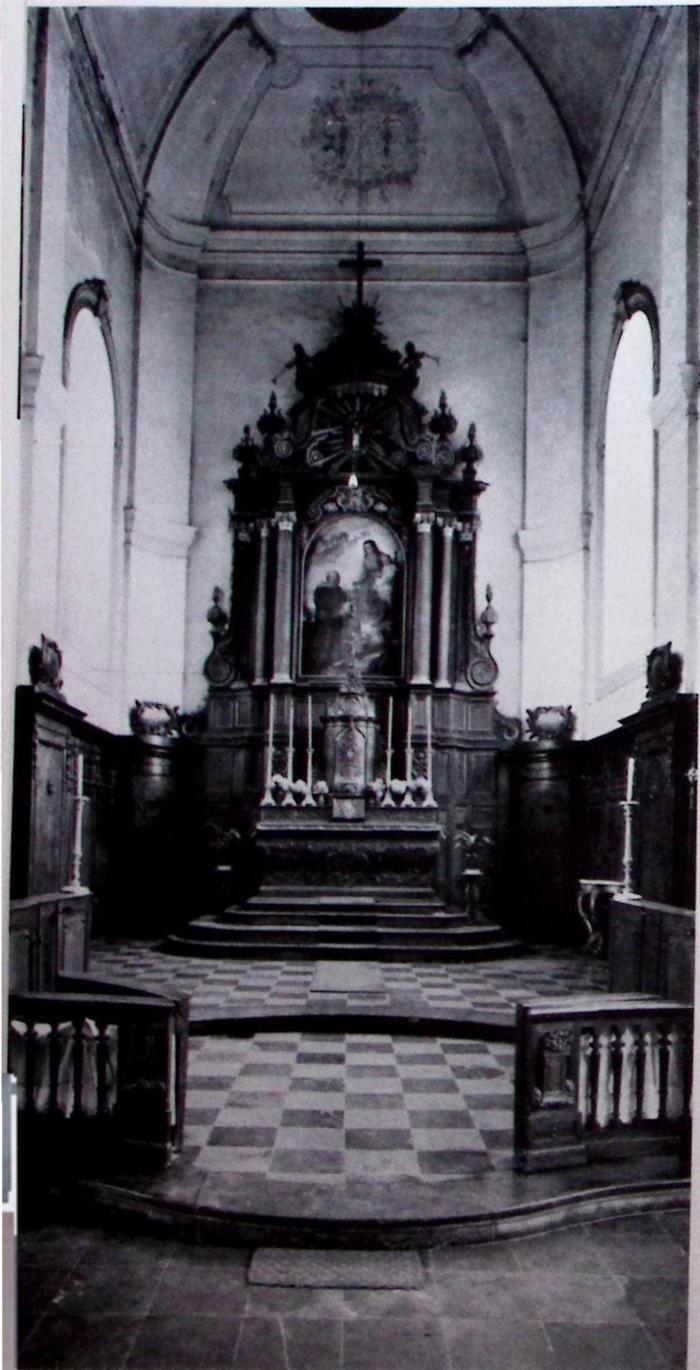
de Gobertange, acquise de Jean de Dongelberg, dont la famille détenait depuis longtemps ce fief. Un de ses membres, Gobert, aurait donné son nom à ce hameau important qui devint Gobertange (demeure de Gobert). Après Jean de Morialmé, Melin retourna à un descendant de Jean de Fontaines: Baudouin de Fontaines, qui combattit à Batsweiler et mourut en 1398. Son fils, également Baudouin de Fontaines, fit relief de Melin en 1403. Décédé sans postérité, le village échut à son frère, Jean, qui, tué à la bataille d'Azincourt, en 1415, fit passer la seigneurie à un cinquième Baudouin, sire de Fontaines et de Melin, en 1420, après des démêlés avec le duc Jean III, qui avait fait saisir à deux reprises la terre de Melin. En 1440, le seigneur parvint toutefois à la récupérer.

La lignée des sires de Fontaines continua jusqu'en 1485 par un sixième Baudouin, suivi de Guillaume de Fontaines. Celui-ci, mort sans enfants, laissa Melin, en 1508, à son neveu, Baudry, sire de Roisin, qui avait épousé une Fontaines. Le dernier seigneur de la lignée des Baudry revendit Melin au chevalier de Hamal, en 1549, qui, à son tour, la transmit au chevalier Claude Bouton, en 1555. Le fils de celui-ci,

Thierry Bouton, passé à la religion réformée et ayant adhéré à la ligue contre Philippe II et l'Espagne, prit la fuite. Ses biens furent confisqués, en 1568, par le duc d'Albe. La même année, l'armée du prince d'Orange campée autour de Jodoigne, occupa Melin qui fut pillé. Bouton et ses cavaliers y logèrent, se partageant le butin. Il mit le feu à l'église, brûla aussi les archives et fit vendre la cure. Le curé, François de Buret, dut se réfugier en Hollande. Le chapelain, François de Gierle, put échapper à la mort en se cachant dans une cheminée. En 1576, à la faveur du traité de paix, la veuve de Thierry Bouton légua Melin à ses trois filles. Le village était presque totalement dévasté. Sabine Bouton épousa Jean de Cordova, capitaine au service des archiducs Albert et Isabelle. Leur fils, don Juan de Cordova, mort sans postérité, Melin fut partagé entre les trois neveux de ce dernier.

En 1653, Anne de Cabiro d'Espinosa devint dame du lieu. En 1656, elle donna la seigneurie à son fils, don Philibert de Sotomayor, créé marquis de Melin par lettres datées de Madrid, le 23 août 1655, en reconnaissance des services rendus par son aïeul, Fran-

çois de Sotomayor, tué à la bataille des Dunes. En 1686, lors de la guerre de la Ligue d'Augsbourg, Melin perdit 23 de ses plus belles maisons ainsi que sa brasserie banale. En 1692, le village eut à souffrir particulièrement du fourrageage des troupes françaises, campées au nord, vers Beauvechain et L'Ecluse, lors du siège de Namur. Le marquis avait épousé, en 1660, Madeleine-Adrienne de Gamarra y Contre-ras. Décédée en 1722, après ses quatre enfants, elle avait testé en faveur de Philippe-Jacques Vander Laen, seigneur de Bisecq. Des deux filles de celui-ci, l'une épousa Gérard-François-Xavier de Herckenrode, seigneur de Raetshoven; l'autre s'allia à Jean-Jérôme de Limpens, pensionnaire des Etats de Limbourg et de Luxembourg. Ce furent les derniers seigneurs de Melin. Le sceau des échevins, de forme ronde, en usage jusqu'à la Révolution française, présentait une colombe tenant dans son bec un rameau d'olivier,



et pour légende: « S. Commune Scabinorum de Melin ». Les armoiries du village étaient, en effet « d'azur à une colombe d'argent, becquée et membrée de gueules, tenant en son bec une branche d'olivier, de sinople ».

L'ÉGLISE

A peu de distance de la place, sur une éminence qui la domine, l'église de Melin profile sa masse imposante. Dédié à Notre-Dame, sous le vocable de la Visitation, l'édifice actuel, d'un sobre classicisme, a de lointaines origines. Avant 1559, date de l'érection de l'archevêché de Malines auquel la paroisse appartient depuis lors, celle-ci était du diocèse de Liège dont les plus anciens pouillés mentionnent l'église comme une « ecclesia integra », c.à.d. redevable de la plus importante taxe à l'évêque. Au début du XIII^e siècle, Godefroid, seigneur de Melin, du consentement de son suzerain, fit don aux abbayes de la Ramée et de Florival de la dîme et du droit de patronage qu'il tenait en fief. Dès lors, les abbesses de ces monastères avaient alternativement le privilège de collation de la cure. En vertu d'un accord conclu, le 4 juillet 1615, par le curé, le bailli, le mambour et plusieurs habitants du village, avec le délégué de l'abbesse de la Ramée et le receveur de celle de Florival, les dites abbesses avaient à payer respectivement 6 florins carolus par an à l'église, pour pain, vin et luminaire d'autel, en considération de leur dîme à Melin. Nous n'avons point de renseignements sur l'architecture de l'église primitive qui fut probablement un modeste édifice roman. D'après une carte figurative, exécutée en 1748 par F.F. Charlot, arpenteur juré à Jodoigne, (Archives Générales du Royaume, Archives ecclésiastiques du Brabant, n^o 3509), l'église avait alors, probablement des deux côtés, trois chapelles successives, de structure gothique. D'après un rapport de 1693, elle comprenait, outre la tour, la nef et le chœur, des chapelles dédiées à saint Jean, à sainte

Catherine, à saint Roch, à la Sainte-Croix, la chapelle castrale et le baptistère.

L'église actuelle, de style néo-classique, date de 1780, comme le prouve le millésime inscrit dans son plafond. La dépense générale s'éleva à 30.208 florins, 13 sols et 3 liards.

Construite aux frais des abbayes de la Ramée et de Florival, la bâtisse a beaucoup de caractère, avec son svelte clocher qu'épaulent des absidioles. Cette partie est en Gobertange, le reste est pour la majorité en brique.

L'intérieur, de type basilical, est à 3 nefs de 5 travées dont les arcades en cintre surbaissé reposent sur 8 colonnes, à base carrée. Le plafond de la nef principale est également surbaissé; dans les nefs latérales, il est plat, à larges gorges. Le chœur, à deux travées, offre un chevet plat et s'orne de 6 pilastres. Le médaillon central de l'abside porte le monogramme: AMR (Marie). Au centre du chœur, le plafond est décoré d'une colombe entourée de rayons (Saint-Esprit).

Le beau mobilier, en chêne sculpté, forme un ensemble harmonieux. L'autel majeur, de style Louis XV, est surmonté d'un retable-portique abritant un tableau représentant saint Dominique recevant le rosaire des mains de la Vierge. Cette œuvre, signée Léon Herbots, date de 1874. D'élégantes boiserie Louis XVI revêtent entièrement le chœur. A l'entrée de celui-ci, des panneaux sont ornés de superbes bas-reliefs, également en Louis XVI, exécutés en 1788 par l'artiste tirlémontois, A.J. Gillis, qui est l'auteur du maître-autel de l'église des Bogards à Hoegaarden (actuellement chapelle des Sœurs de Val-Virginal). Selon l'usage de l'époque, l'artiste a groupé en trophées les principaux attributs liturgi-

◀
Chœur de l'église de Melin (1780).

Eglise Notre-Dame, à Melin: Orgue Renaissance (XVI^e siècle).



ques, reproduits avec une frappante similitude.

Les autels latéraux, en Louis XV, sont également d'élégante facture. Dans le retable de celui de droite figure une typique Madone, du milieu du XVIIIe siècle, vêtue à l'espagnole. Quant aux fonts baptismaux, de style Louis XIV, ils sont en pierre de Gobertange et proviennent, de même que la statue précitée, de l'église antérieure.

ORGUE REMARQUABLE

Mais il convient aussi de souligner le grand intérêt que présente l'orgue, malheureusement presque muet depuis quelque temps. Au témoignage d'un spécialiste en la matière, M. Hubert Schoonbroodt, organiste du Grand Séminaire de Liège, qui a pu attentivement apprécier les qualités de l'instrument, celui-ci est de valeur exceptionnelle. De même que l'orgue de Flémalle-Haute, dans la province de Liège, celui de Melin est un des rares témoins de la Renaissance dans notre pays. L'un et l'autre sont de la seconde moitié du XVIe siècle. L'état de conservation de l'ensemble est prodigieux et permettrait une restauration impeccable du matériel sonore. Seul le socle du buffet très élégant a subi un remaniement afin de permettre un change-

ment de la disposition des jeux. La tuyauterie est d'origine, à l'exception de deux jeux graves ajoutés à l'époque classique. Certains indices semblent prouver que l'actuelle couleur brunâtre recouvre une polychromie en usage à l'époque Renaissance.

Avec ses deux tourelles en tiers-point, ce buffet d'orgue est un témoin unique de la floraison de l'art de la facture d'orgue dans nos régions. La gouge révèle une extraordinaire maîtrise et un bon goût exquis. La disposition des jeux est un exemple frappant de la conception sonore de nos musiciens d'église, au siècle du Concile de Trente. La présence d'un plein-jeu complet et homogène, d'un éventail rare de timbres de flûtes et celle d'un cornet six rangs font croire que rien ne fut épargné pour acquérir cet instrument complet et varié à l'infini. Aussi faut-il souhaiter que M. le curé de la Serna puisse aboutir à sa restauration indispensable.

LE PRESBYTÈRE

A gauche de l'église, le presbytère est un logis très avenant. Depuis les troubles du XVIe siècle, les curés étaient restés privés de leur maison pastorale qui s'élevait sur la place. A l'emplacement de la cure actuelle, ils occupè-

rent une maison qui fut réduite en cendres par les troupes ennemies en 1690. Ce ne fut qu'en 1728-1729, que le curé Walter Genin put faire construire sur ces ruines le presbytère actuel. A cet effet, il leva un capital de 1.000 florins de change avec l'approbation de l'archevêque de Malines, somme qu'il affecta sur les dîmes pastorales. Cette demeure comporte un corps de logis ainsi qu'une aile en retour, abritant les communs. L'aile principale s'orne d'un élégant encadrement de porte Louis XIV, surmonté d'un œil-de-bœuf, tous deux en pierre. Quant à l'intérieur, il n'offre rien de particulier hormis un plafond à trois compartiments et moulures dans le même style.

LA PIERRE DE GOBERTANGE

Le hameau de Gobertange est célèbre en raison de ses fameuses carrières de pierres blanches, dites d'ailleurs « pierres de Gobertange ». Exploité depuis des siècles, ce calcaire est apprécié pour sa solidité et sa chaude tonalité. Jaunâtre à l'extérieur, grisâtre à l'intérieur, il durcit à l'air et, en appareil, il a un aspect agréable car, tout en gardant sa teinte, il maintient la netteté des arêtes. Mais il a l'inconvénient de ne jamais se présenter en gros blocs mais seulement en morceaux aplatis de 10 à 25 cm d'épaisseur, n'excédant que rarement les dimensions de 1 m x 1 m. Le gisement est en couches horizontales d'environ 50 centimètres d'épaisseur, pouvant aller jusqu'à 1 m 50 et comportant des bancs séparés par de faibles couches de sable calcaire. Ces couches sont à une profondeur de 5 à 15 mètres. Lorsque les couches se rapprochent de la surface, l'exploitation à ciel ouvert a parfois été faite. Toutefois l'exploitation courante consiste en un procédé simple, qui depuis des siècles n'a pas varié. Il consiste en un puits vertical d'accès, d'environ 1,25 m de diamètre, dont les parois sont parfois soutenues par des planches cerclées afin d'en empêcher l'effondrement. Ce puits donne accès aux petites galeries souterraines, en laissant d'espace en espace des piliers de soutènement non exploités.

Pour son travail, le carrier manipulait des « fers » ou « ciseaux », sorte de

burins dont le tranchant, plus ou moins mince, est d'une largeur allant de 2 à 7 cm. La taille de la pierre requérait beaucoup de doigté et d'expérience. Le portrait du carrier, rentrant au foyer, vers le soir, tout blanchi par la poussière, n'est plus qu'un souvenir. Ce beau métier se transmettait souvent de père en fils. Malheureusement, les conditions économiques ne s'y prêtant plus, les jeunes ne continuent plus la tradition, à telle enseigne que le métier est sur le point de disparaître. Jadis, nombreux étaient les Melinois qui allaient « faire campagne » soit dans les ateliers locaux, soit aux édifices en construction du pays ou à l'étranger. Actuellement, plus aucun puits d'extraction n'est en activité. Le dernier qui ait subsisté, dominé par son treuil archaïque, était encore visible, il y a peu d'années, à proximité de la chaussée de Wavre, à la sortie du village, vers Jodoigne. Longtemps les deux bras immobiles du treuil séculaire sont restés levés vers le ciel comme le signe d'adieu du moribond.

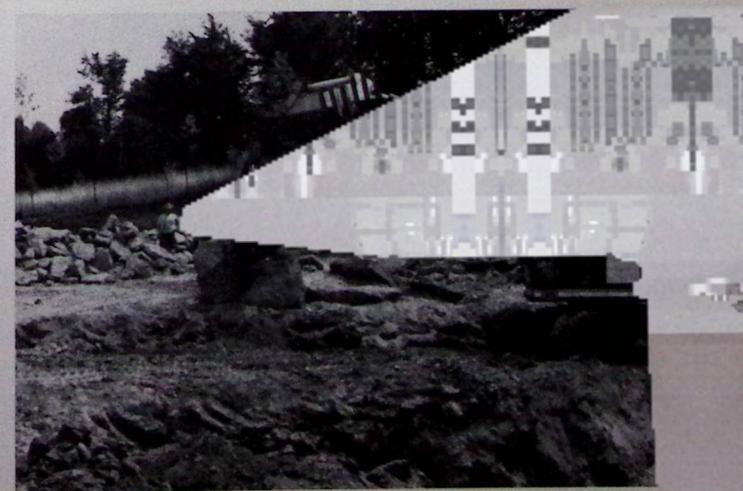
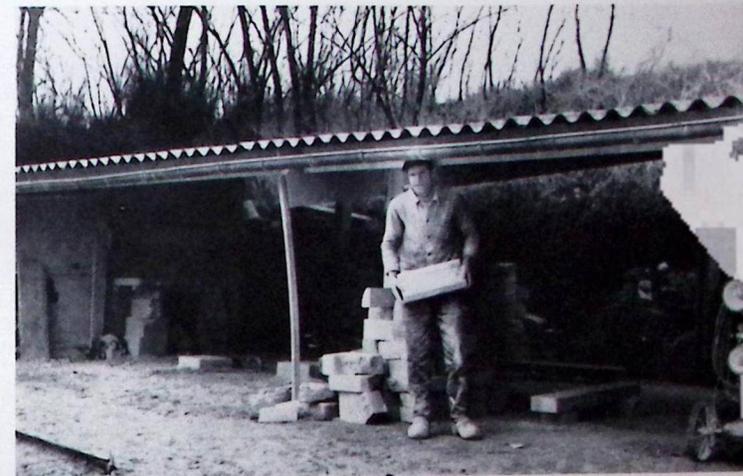
Si les carrières ont fermé leurs portes, il reste cependant encore actuellement un dernier atelier, à la sortie de Gobertange, à gauche de la route de St-Remy-Geest. Dirigé par Mr. Joseph Lefèvre, de Jauche, il ne compte que 7 ouvriers. L'extraction disparue, la pierre traitée n'est plus que de réemploi, utilisée surtout dans la restauration de nos monuments anciens. Mais nous voici bien loin des 50 puits et des 300 ouvriers, dont une cinquantaine quittaient Melin durant la bonne saison, en 1872.

Enfin, précisons que la pierre de Gobertange a servi à l'érection de nombre parmi les édifices monumentaux du pays, parmi lesquels nous mentionnerons les hôtels de ville de Bruxelles et de Louvain, l'église Saint-Pierre en cette dernière ville ainsi que les églises Saint-Germain et Notre-Dame-au-Lac à Tirlemont, la chapelle Notre-

Le presbytère (1728-1729).



De haut en bas: Un tailleur de pierre sur le chantier de Gobertange et deux aspects de l'état actuel des carrières de Gobertange.



Dame-du-Marché à Jodoigne, et la plupart des belles façades anciennes qui caractérisent encore de nos jours cette ville. Mais c'est avant tout à Melin même que l'on retrouve le produit de son sol, notamment à l'église et aux chapelles de Gobertange et de Sart, aux grandes fermes ainsi qu'aux maisons anciennes et, naturellement, aux pavés que l'on rencontre encore à plus d'un endroit du village.

LA CHAPELLE SAINTE-MARIE-MADELEINE

Gobertange possède encore, malheureusement en ruines, sa remarquable chapelle ogivale, du XV^e siècle, dédiée à sainte Marie-Madeleine. Déjà mentionnée comme bénéfice ecclésiastique en 1441, celui-ci était à la collation du curé de Melin, chargé d'y célébrer 3 messes par semaine, charge qui fut réduite à une en 1787. Doté de 3 bonniers de terres, l'oratoire avait son propre mambour qui veillait à la bonne administration du temporel. Autrefois, la fête patronale y était célébrée avec éclat, parmi une assistance nombreuse. En 1631, le clocheton venait de tomber mais il fut aussitôt remplacé. La chapelle comptait alors deux autels. Le recteur était maître Martin Verris, premier chapelain du comte de Wacken. En 1709, le maître-autel ayant été profané, par suite de guerre, le curé y célébrait à un autel portatif. Superbement située sur une butte qui jadis était son cimetière, la chapelle de Gobertange domine le carrefour de la route vers St-Remy-Geest. Edifiée comme nous l'avons mentionné, en pierres de l'endroit, de même que le mur du cimetière, 14 marches y donnent accès. De style ogival tertiaire, elle est de plan rectangulaire et terminée par un chevet plat. Longue de 17 m dans l'œuvre, sa largeur est d'environ 7 m. Le mur latéral, à gau-

che, encore relativement bien conservé, atteint une hauteur d'environ 5 m. Quant au pignon de façade, il devait avant son effritement partiel, arriver à 7 m de haut. A droite, près du chevet, se trouvait une petite porte, désignée comme « porte du paradis ». Le chevet s'orne encore toujours d'un gracieux trilobe. Quant à la façade principale, restaurée en 1856, elle offre un bel encadrement de porte qui s'harmonise parfaitement avec la baie à fenestrage qui la surmonte.

Désaffectée depuis de longues années, la chapelle continue à pâtir des intempéries. De profondes blessures recouvrent ces tristes pans de murs. Les vénérables pierres du sanctuaire gisent à ses pieds dans l'attente d'un mécénat qui pourrait opérer une digne résurrection. Nous savons que c'est

aussi le vœu ardent du curé de Melin, Mr l'abbé M. de la Serna, qui s'efforce provisoirement de consolider ces précieux vestiges du passé. Enfin, il faut espérer qu'une mesure de classement puisse encore soustraire à la ruine complète l'un des plus attachants monuments de la région.

LA CHAPELLE SAINT-ANTOINE, AU SART

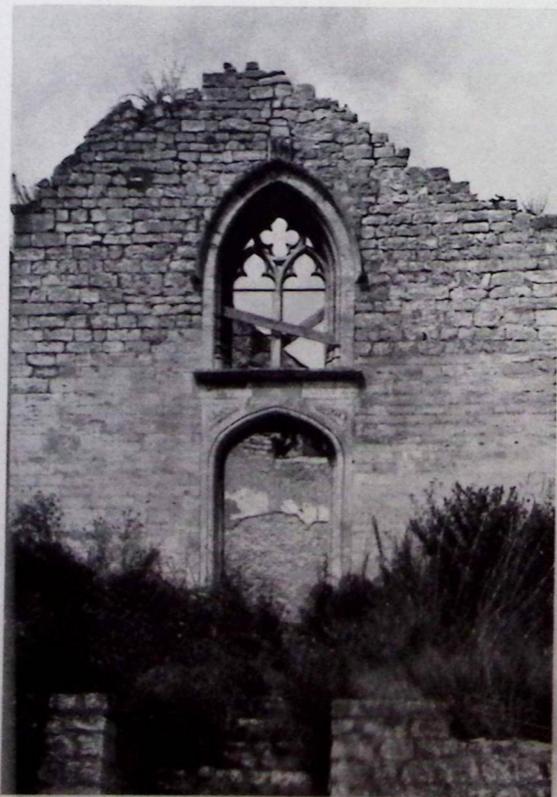
A gauche de la route de Wavre à Jodoigne, à environ 1 km du croisement de La Chise, une chapelle rustique est blottie dans une prairie bordée de saules. Dedicée à saint Antoine ermite, les gens du pays y viennent en pèlerinage depuis des temps reculés, principalement le 17 janvier, jour où se célèbre la fête de ce saint populaire.

Le hameau de Sart, distant de 3 km du centre de Melin, doit son nom, semble-t-il, à sa situation primitive, dans une région boisée, qui fut essartée au Moyen Age. Au début du XVIII^e siècle, les bois étaient encore tout proches de la chapelle. Au XVII^e siècle, le doyen du district de Tirlemont mentionnait l'oratoire comme se trouvant « in Sarto Conversarum », ce qui signifie « au Sart des (sœurs) converses ». L'abbaye des religieuses cisterciennes de la Ramée qui possédait, à partir du XIII^e siècle, non loin de la chapelle de Sart, la grande ferme dite « de la Converterie », affectait ses sœurs converses aux travaux de la moisson, du moins à ses débuts. Mentionné encore au XVI^e siècle comme « Sart-le-Couvert », le hameau s'est vu substituer à cette appellation celui de Sart-Melin.

On se perd en conjectures quant aux origines de la chapelle Saint-Antoine. Comme un chemin, qui y menait encore en 1642, est désigné comme « la voye des latres » (ladre = lépreux), l'on suppose qu'une maladrerie doit avoir existé en ces parages. On sait que saint Antoine ermite était particulièrement invoqué contre les maux contagieux. Toutefois, il est certain que le chœur de la chapelle existait déjà au XVI^e siècle, époque où un bénéfice ecclésiastique se rattachait à l'oratoire. Il était doté de rentes suffisantes à son entretien, soit deux bonniers et deux journaux de terres. En 1655, ce bénéfice fut annexé à la cure du village, afin de servir à la rémunération du vicaire chargé de célébrer chaque semaine une messe à la chapelle.

Le bénéfice était à la collation du curé de Melin.

En 1626, la chapellenie avait été desservie par Henri Mathlet. La bâtisse se trouvait alors dans un état misérable, d'autant plus que sa nef n'était qu'en torchis. En 1631, le mambour de la chapelle était tenu à pourvoir à sa réfection car il en recueillait les oblations. Quant à l'enclos qui était aussi un cimetière, il était loué au profit de l'oratoire. En 1704, durant la guerre de la Succession d'Espagne, le curé Mallue obtint de l'archevêque de Malines l'autorisation de biner alternativement, dimanches et fêtes, à la chapelle de Sart et à celle de Gobertange. En vue d'augmenter quelque peu les rentes devant faciliter l'entretien de l'édifice, le curé Walter Genin fit planter des arbres tout autour de celui-ci, en



Façade en ruine de la chapelle de Gobertange (XV^e siècle) avec son ancien cimetière. Etat actuel. >

Statue de saint Antoine ermite (XVI^e siècle) >>

Chapelle Saint-Antoine à Sart-Melin (XVI^e-XVIII^e siècles). >>>





Ci-dessus: Ferme Fortemps, à la Place de Melin (état en 1950).
Ci-dessous: la Ferme Fortemps dans son cadre actuel. L'aile à l'extrême droite est du XVI^e siècle; le porche-colombier est du milieu du XVIII^e.

A droite, en haut: Pierre aux armes d'Awans dans le porche-colombier de la ferme d'Awans; en bas: Corps de logis avec porche-colombier de la ferme d'Awans (1754).

1720. Trois ans plus tard, il put entreprendre la réédification de la nef actuelle.

Dans son cimetière primitif qui n'est plus qu'un pré encadré de saules, la chapelle de Sart ne manque pas de charme. Elle comporte une nef, de plan rectangulaire, en pierres de Gobertange, irrégulièrement appareillées, à laquelle fait suite un chœur, en briques, à pierres d'angle. Le soubassement est entièrement en pierres. La longueur totale est de 11 m 30 dans l'œuvre. Le chœur, datant du milieu du XVI^e siècle, se termine par un chevet à trois pans et est éclairé, de part et d'autre, par une fenêtre en tiers-point. Quant à la nef, seul son côté sud comporte deux élégants œils-de-bœuf, à encadrements moulurés, de style Louis XIV. D'après le chronogramme gravé dans le cintre de la porte d'entrée, la nef fut rebâtie en 1723. Cette porte présente un encadrement caractéristique, à bossages. Un modeste clocheton en charpente, à souche carrée, que le temps a fini par pencher de façon inquiétante, rehausse l'ensemble.

Quant à l'intérieur, d'une grande sobriété, il présente un dallage en pierres bleues et de Gobertange, disposées en damier. On y voit aussi une piscine, dans le chœur, remontant comme celui-ci, au milieu du XVI^e siècle. De la même période est aussi l'autel, en Gobertange, surmonté d'un tableau, peint sur bois, représentant saint Antoine en prière. Il semble dater de la fin du siècle précité. En ce qui concerne la belle statue de saint Antoine, en bois polychrome, c'est une œuvre expressive de la fin du gothique. Le saint est représenté d'une manière inusitée, avec une croix pectorale, bien qu'il ait gouverné, comme abbé, un monastère en Egypte. Citons aussi parmi le mobilier en chêne, le banc de communion du début du XVIII^e siècle et deux niches à volutes, en Régence, dont l'une abrite une Vierge à l'Enfant, en bois polychrome, de même époque.

Le plafond de la nef, dépourvu de moulures, est daté de 1769. Celui du chœur offre une moulure sans détail stylistique.

Hélas, l'humidité latente dans une bâtisse jamais chauffée, a littérale-

ment rongé le revêtement des murs qui offrent déjà plusieurs lézardes. Si le toit a pu être réfectionné, il y a quelque temps, à grands frais, certains travaux indispensables à la sauvegarde restent toujours en souffrance. Seul un classement officiel, largement justifié, pourrait sauver la chapelle en hâtant sa restauration.

LA FERME D'AWANS

A quelques pas de la chapelle de Sart, la grande ferme d'Awans retient l'attention par ses belles proportions architecturales. Elle fut construite, en 1754, par Philippe-Joseph d'Awans à l'emplacement d'une « cense » qui, auparavant, appartenait aux Sylvius, seigneurs de L'Ecluse. Du côté de la chaussée de Wavre à Jodoigne, une allée mène en droite ligne à la façade principale du corps de logis dont l'ordonnance générale s'inspire surtout de la Renaissance mosane. La plupart des fenêtres ont encore conservé leurs croisillons. Le porche-colombier, aux armes des d'Awans, porte aussi la susdite date de 1754. Dans la cour intérieure se groupent les bâtiments agri-



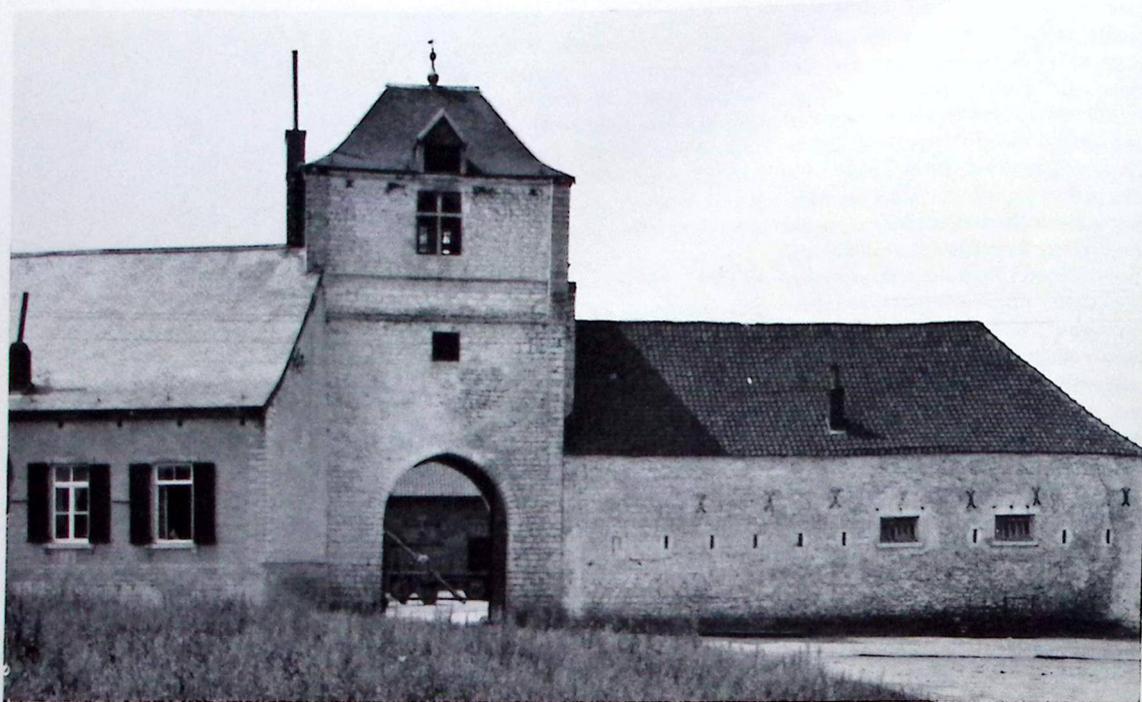
coles parmi lesquels une vaste grange, de même époque.

Après avoir été la propriété successive des familles Roberti et Orban de Xivry, la ferme appartient à présent à Mr Deboeck.

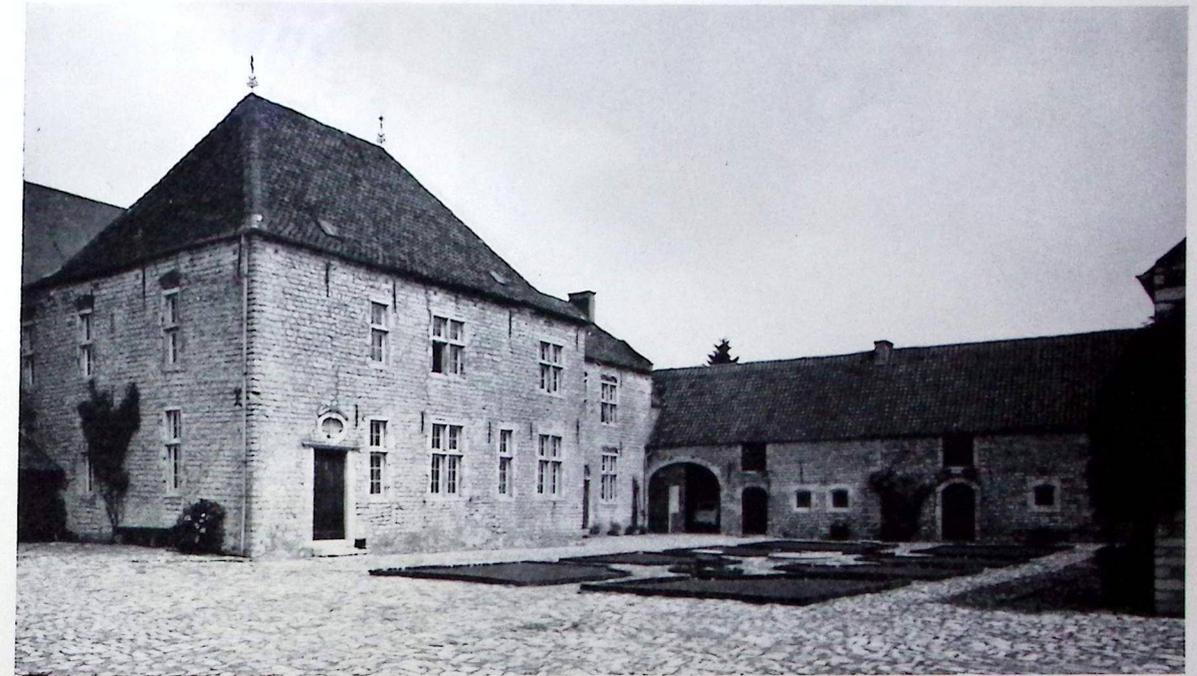
LA CONVERTERIE

A un tournant de la route vers Maisons du Bois, la ferme de la Converterie





Ferme de la Heserée, avec porche fortifié (XVe siècle).



Cour intérieure de la Grande Cense du Seigneur, (XVIe siècle).

était jadis un bien de l'abbaye de la Ramée. Ce monastère avait déjà des possessions à Melin, en 1219, lorsque l'abbé d'Inde (Aix-la-Chapelle) lui céda la dime de cette propriété en échange d'une autre dime. La « cense de la Converterie » englobait, en 1649, 60 bonniers. Au XVIII^e siècle, la famille Godichal la tenait à bail de la Ramée. Propriété actuellement de la famille Liesse, elle possède encore une grange majestueuse, du XVII^e siècle, en pierre de Gobertange.

LA CHAPELLE SAINTE-WIVINE

A Maisons du Bois, à gauche de la rue du Centre, une gracieuse petite chapelle, en briques, de style Louis XV, dédiée à sainte Wivine, s'offre aux regards des passants. Une pierre scellée dans le mur du chevet rappelle sa construction, en 1756. L'intérieur comporte un petit retable en bois sculpté, de même époque, abritant les statues

de sainte Wivine et de sainte Brigitte, toutes deux invoquées contre les maladies des vaches.

LA PLACE

Appelée jusqu'au XVII^e siècle « strée » (« al strée »), la typique place triangulaire du village est d'origine fort ancienne. Au centre de celle-ci, s'élevait, jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, le pilori désigné aussi parfois du nom de « carcan ». Il était formé d'une colonne aux armes seigneuriales, posée sur deux degrés circulaires. Disparu en 1793, il est regrettable que ce petit monument n'ait pu être reconstitué jusqu'à ce jour. Une jolie ferme clôt encore la place, du côté sud. Sa partie la plus ancienne est formée par l'aile droite, à pignon à gradins du XVI^e siècle. Le porche-colombier, dans son état présent, fut réédifié vers le milieu du XVIII^e siècle. Cet ensemble est néanmoins bien caractéristique et

confère son principal attrait à la place. Mais, il y a peu d'années, celle-ci avait encore plus de charme avant la disparition des grands arbres qui l'ombrageaient. Après avoir appartenu, en 1860, à la famille Quinot, la ferme est maintenant la propriété de la famille Fortemps.

LA HESERÉE

Quelque peu en contrebas, à gauche de la route vers Jodoigne, l'altière ferme de la Heserée semble issue de quelque conte de fée. Bâti au XVe siècle, son haut porche qui servait de vigie, était autrefois fortifié. Cet édifice est à 2 étages, dont le supérieur est en encorbellement à front de rue. Les baies à meneaux, tant à l'extérieur que du côté de la cour intérieure ont été disposées, dans leur forme actuelle, au XVI^e siècle. Quant au corps de logis, à gauche, il fut reconstruit dans la première moitié du XVIII^e

siècle. Longtemps propriété des seigneurs de Melin, la ferme appartient à présent à la famille Waucquez.

LA GRANDE CENSE DU SEIGNEUR

Dans la rue du Centre, face à l'église, subsiste toujours la grande cense du seigneur, dite aussi la cense de Rebays. Le superbe corps de logis, en Renaissance, date du XVI^e siècle. Les seigneurs de Melin avaient coutume d'y descendre lorsqu'ils n'étaient pas à leur hôtel de Bruxelles, notamment à la période des grandes chasses. Après avoir appartenu, au siècle dernier, par voie d'héritage, aux comtes de Robiano, cette ancienne ferme passa ensuite aux d'Oultremont. Actuellement elle est la propriété de Mr Robert Labarre.

LA CHAPELLE DE NOTRE-DAME DE BASSE-WAVRE

A environ 1 km de l'église, en direction de la Converterie, la chapelle de Notre-

Dame de Basse-Wavre, dite du Baty, occupe la gauche de l'ancien chemin de Jodoigne à Wavre. Comme c'était la voie qu'empruntaient les pèlerins de Jodoigne se rendant au sanctuaire de Basse-Wavre, le curé, maître Antoine Beauclef, notaire impérial, fit ériger, en 1652, l'oratoire rustique que l'on y trouve encore. Une pierre, en façade, porte le texte suivant: « Nostre Dame de la Paix, Concorde et Repos 1652 ». Au début, une drève reliait la chapelle à l'église. La bâtisse, en pierres locales, offre encore, en façade, quelques détails stylistiques en baroque. Longtemps incorporée dans la cour d'une ferme, elle fut réédifiée, en 1920, quelques mètres plus loin, à son emplacement actuel.

CHAPELLE DE NOTRE-DAME DES AFFLIGÉS

En continuant à suivre la même route, on admire à un carrefour, dans un paisible site boisé, un petit oratoire

néo-classique assez simple, en briques chaulées. Aux termes d'une inscription gravée dans une pierre de sa façade, elle fut érigée en l'honneur de Notre-Dame des Affligés par M.F. Doque, veuve Loriers (fermière de la cense de la Converterie), en 1835. Couverte, à présent, d'un toit en carton bitumé, laissant passer la pluie par endroits, l'édicule se détériore lentement.

De nombreux détails seraient encore à signaler, notamment sur bon nombre de maisons pittoresques, sur les noms curieux que souvent elles portent et sur les toponymes qui fleurent bon le terroir.

Puissent ces éloquentes souvenirs du passé, dont le problème de leur sauvegarde se pose avec une acuité grandissante, mériter toute l'attention des pouvoirs compétents alors qu'il en est grand temps.



La chaussée romaine, ancien diverticulum reliant Asse à Elewijt, court sur les hauteurs séparant Jette de Wemmel.

Des Romains à Jette

par Geneviève C. HEMELEERS

C'est une histoire et une leçon. Une belle histoire racontée par l'initiative privée. Une courageuse leçon de désintéressement donnée, à une époque où le matérialisme domine, par des amateurs bénévoles alertés notamment par l'étude de l'historien belge L. Galesloot: « La province de Brabant sous l'empire romain ». (1859) L'aventure, commencée en 1961, se

passa à Jette, commune du grand Bruxelles.

Un groupe, intéressé par l'histoire locale, est constitué en A.S.B.L. (300 membres actuellement) pour la sauvegarde du dernier vestige de l'abbaye de Dieleghem (fondée en 1095 par des moines Augustins devenus Prémontrés en 1140): la prélatrice encore existante à Jette, mais dans un état de délabre-

ment inquiétant.

Grâce au subside accordé par le Ministère de la Culture, à la collaboration du Service national des Fouilles, au parrainage bienveillant et efficace des autorités communales de Jette, on se mit au travail.

Il fallut s'assurer le concours d'archéologues avertis, recruter des membres, dépouiller des archives qui apporte-

raient la certitude de l'importance de cette zone d'intérêt; tenir compte de détails infimes; faire des recherches ardues en bibliothèque afin de découvrir des témoignages valables et les coordonner.

Il fallut procéder à des coupes méthodiques de territoires, prospecter systématiquement le terrain sur place d'abord, aux alentours ensuite, plus loin enfin.

Il fallut établir quadrillages topographiques, relevés et plans des prospections. Il fallut faire face à de nombreux problèmes d'ordre technique et pratique. Il fallut surtout la Foi et aussi l'intuition sans lesquelles bien des aventures seraient vouées à l'échec.

L'histoire est longue. Je vais donc m'écarter délibérément de la prélatrice de Dieleghem — aujourd'hui superbement restaurée — pour en arriver, de fil en aiguille, aux sondages opérés depuis 1964, aux fouilles entreprises et poursuivies depuis l'été 1968, avec une rigueur toute scientifique, sur le site occupé par une « villa » (1) gallo-romaine bâtie durant le II^e siècle après J.-C., non loin du magnifique bois de Laerbeek à Ganshoren (parcelle passée, depuis, de Ganshoren à Jette par suite d'un déplacement de la limite Ganshoren-Jette).

Dans un champ d'accès facile, heureusement propriété communale, en contrebas de l'étroit chemin rural empierré dénommé rue du Bois (à 10 minutes de la prélatrice), des pierrailles, gravats, débris de *tuiles romaines* mêlés à l'humus et amenés en surface, comme c'est toujours le cas, par le labourage, éveillèrent un jour l'attention des chercheurs. On repensa à l'étude de l'historien Galesloot...

L'endroit n'ayant pas, ou très peu, subi de modifications au long des siècles, ces indices parlaient: en sous-sol devaient reposer des substructions anciennes. La campagne de fouilles s'amorça. On ouvrit un chantier, on creusa des tranchées: l'exploration commença. Le site tout à fait campagnard, en légè-

raient la certitude de l'importance de cette zone d'intérêt; tenir compte de détails infimes; faire des recherches ardues en bibliothèque afin de découvrir des témoignages valables et les coordonner.





Autres substructions mises au jour au cours des fouilles de 1968.

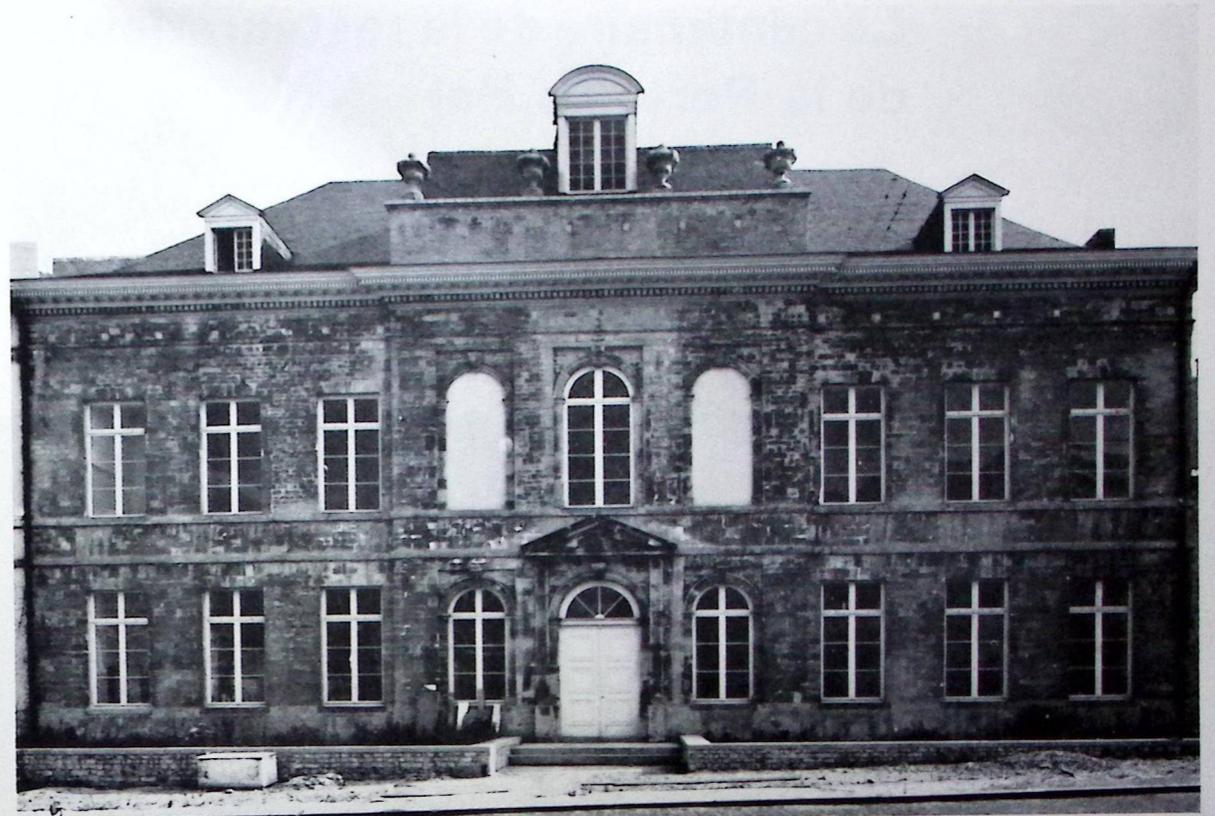
re déclivité jusqu'au ruisseau le Molenbeek, est entouré de champs et de prairies. Le calme règne ici... Au loin apparaissent, tels les géants menaçants de la « Guerre des Mondes », les buildings espacés de la commune de Ganshoren.

Le soleil dardait, la pluie détruisait le travail de la veille; qu'importait? L'escouade s'obstinait au déblaiement... avec raison d'ailleurs. Le succès vint. D'année en année les fouilleurs exhument des vestiges reconnus gallo-romains: fondations ne semblant pas cependant être les plus anciennes; construction allongée avec 2 ailes bâties sur caves spacieuses; banquette d'argile servant de support aux jarres domestiques; marques de pieux visibles dans le sol; soubassements de pierre sous-jacents; muret de pierres couronné de tuiles.

La « villa » devait être de moyenne importance mais assez riche si l'on en juge d'après les débris mutilés de fresques murales polychromes, découverts éparpillés sur le sol d'argile. Pourquoi? Parce que les « villas » localisées au nord de Bruxelles ont *toutes* été détruites par le feu au cours de la seconde moitié du IIIe siècle. Situées malencontreusement sur la route d'invasion de bandes armées, probablement germaniques, en chemin vers l'Espagne, elles ne furent *jamaïs* reconstruites.

En nos temps modernes, ce fait favorise les recherches et identifications des archéologues.

Après l'incendie et le pillage de la « villa » il ne resta en surface que des murs calcinés (dont les pierres furent « récupérées » (2) ultérieurement par moines et paysans et acheminées par un sentier — l'actuelle rue du Bois — tracé dans ce but). La charpente soutenant la toiture de tuiles s'effondra en même temps que les cloisons et aménagements intérieurs. En s'écrasant tous ces matériaux formèrent dans les caves un amas de décombres au milieu desquels on fait, maintenant, après de patientes investigations, les



A un bon kilomètre du site gallo-romain, le promeneur peut encore admirer la pureté des lignes du palais abbatial, seul vestige de l'abbaye de Dielegem, et qui vient d'être aménagée en centre culturel de la commune de Jette (photo prise durant les travaux de restauration).

plus intéressantes trouvailles.

Fruits de recherches ingrates, minutieuses, des objets furent mis au jour et identifiés après étude et tri scrupuleux:

— pièces d'argent et de bronze dont un denier d'argent à l'effigie de l'empereur Valérien datant de 254 après J.-C. (d'après expertise du Cabinet des Médailles);

— objets en os dont une épingle à cheveux;

— objets en fer dont une fourche à deux dents;

— morceaux de pots utilitaires;

— céramique dont: un grand dolium (vase à provisions), des assiettes, un gobelet avec pointillés blancs et des sîns portant les lettres: (a) MAT (e);

— débris de verres à vitres;

— pieux en bois;

— belles pierres taillées en rectangle;

— briques d'hypocauste;

— un fouillis de tuiles entières ou tronquées façonnées sur place; mais la découverte la plus rare, dans le domaine de l'objet, fut un spécimen en bronze de plaque de ceinturon parfaitement conservé à l'effigie de *Silène*, dieu phrygien, père des Satyres, nourricier de Bacchus: frisé, cornu, barbu, hilare, yeux mi-clos. C'est le second exemplaire connu en Belgique, paraît-il, après celui trouvé à *Roisin* au début de ce siècle.

Il faut espérer que le rythme des fouilles pourra s'accélérer car les autorités communales de Jette ont bien dû envisager de fixer un terme à ces recherches poursuivies sur des terrains desti-

nés à la construction. Ce terme écherra en 1974.

La tâche est lourde, car il s'est avéré que l'exploration devra s'étendre en-dessous et au-delà de la rue du Bois (la « villa » devait avoir de 30 à 40m. de façade), celle-ci vraisemblablement contemporaine de l'époque de construction de l'Abbaye de Dielegem. Appel est fait à toutes les bonnes volontés pour l'été prochain!...

Cette histoire exemplaire est l'œuvre du « Cercle d'histoire, d'archéologie et de folklore du Comté de Jette et de la région » (Secrétariat: 39, rue Van Swae, 1090 Bruxelles).

(1) En latin classique « villa » signifie propriété terrienne.

(2) Telle a toujours été la coutume dans les campagnes.

Le centenaire de la restauration de la Porte de Hal

par Jean SQUILBECK

A. Boudewyns et P. Bout: Vue de Bruxelles entre 1670 et 1702. Ixelles, Musée communal.



Le temps approche où l'on pourra célébrer le centenaire de la restauration opérée par l'architecte Beyaert à la seule des sept portes de Bruxelles ayant échappé au vandalisme destructeur. Malgré des remaniements, hélas fort apparents, cette véritable forteresse médiévale se classe parmi les spécimens les plus précieux de l'architecture militaire du XIV^e siècle. Il importe donc de rappeler les origines de cet édifice. A une époque très ancienne, la ville de Bruxelles était déjà protégée par une enceinte. Le regretté M. Bonenfant, professeur à l'Université Libre de Bruxelles, en a établi le tracé. La capitale était alors une modeste bourgade qui n'englobait pas même entièrement la Grand'Place actuelle. A la fin du XII^e siècle et au début du XIII^e, fut élevée une muraille, dont subsistent encore de nombreux vestiges: un fragment des courtines à la rue des Alexiens, une tour au Steenpoort, une autre dans le jardin du presbytère de la cathédrale Saint-Michel, sans oublier la Tour Noire à la place Sainte-Catherine. La troisième enceinte fut élevée sur le site des actuels boulevards intérieurs. Son origine rappelle un épisode mémorable de l'histoire du Brabant. Le duc Jean III le Triomphant, époux de Marie de France, mourut en 1355 en laissant trois filles: Jeanne, épouse de Wenceslas, duc de Luxembourg, Marguerite, épouse de Louis de Male, comte de Flandre, et Marie, épouse du duc de Gueldre. En droit féodal, aucun problème ne se posait; le duché devait être morcelé. Aucun régime préférentiel ne favorisait, en effet, la fille aînée d'un défunt. Les Brabançons, mus par un très précoce sentiment national, soutin-

rent les prétentions de Jeanne au titre ducal et à la totalité de l'héritage. Ils s'opposèrent à tout partage. Louis de Male se porta avec une armée à la conquête de Bruxelles. Les milices communales, soutenues par celles de Louvain, durent opérer une sortie pour empêcher les Flamands de saccager la ville. En effet, de nombreux habitants vivaient à l'extérieur de la seconde enceinte. Forcés à combattre en terrain découvert, les Brabançons furent battus, le 17 août 1356. Cependant, Everard 't Serclaes, qui avait dû se résoudre à fuir, pénétra dans la ville par escalade et expulsa, le 24 octobre, l'envahisseur, qui semble s'être assez facilement résigné de la situation. L'arbitrage fut confié à l'Empereur et consacra le principe nouveau de l'intégrité territoriale du duché. En fait, il s'agissait probablement plus d'une intervention impériale que d'un arbitrage. Le Brabant dépendait nominalement de la couronne impériale. L'Empereur ne pouvait souhaiter qu'un tiers, si pas la totalité du Brabant passe à un fidèle vassal du roi de France. De plus, la possession du Limbourg, cette terre de contestation à ne pas confondre avec la province actuelle, pouvait susciter de nouveaux conflits. La paix fut conclue le 20 février 1357, avec pour complément une sentence arbitrale du comte de Hainaut en date du 4 juin. Les échevins bruxellois ne voulurent pas retomber dans la faute d'avoir laissé leur ville ouverte à une invasion, se résignèrent en 1360 à l'érection de nouveaux remparts. L'entreprise était d'envergure pour une ville alors peu peuplée: sept kilomètres et demi de courtines, soixante-douze tours et sept portes. L'en-

treprise fut terminée en 1379, à l'exception de la Porte d'Obbrussel, dont le nom changea dans la suite, parce qu'elle donnait accès sur le chemin de Hal, la célèbre ville de pèlerinage. On avait laissé pour la fin le véritable morceau de résistance parce que les autres portes de la ville ne représentaient pas une masse aussi formidable. Elles appartenaient d'ailleurs toutes à un type beaucoup plus répandu: deux tours semi-circulaires flanquant un passage voûté. La Porte de Hal est conçue comme un formidable donjon dans lequel est percé un couloir donnant accès à la ville. Son plan se dit par approximation en fer à cheval. En fait, c'est un rectangle terminé à l'avant-corps en demi-cercle. Sans doute en conséquence de l'unification bourguignonne, Bruxelles redevint par la suite une ville rarement assaillie. En outre, les progrès de l'artillerie réduisirent l'utilité des enceintes urbaines. Aussi, la Porte de Hal fut-elle affectée en 1464, au rôle de grenier public aux blés. Son passé n'a rien de très épique. A peine fut-elle, le 4 juin 1579, le théâtre d'une échauffourée. Passé au service de l'Espagne, Philippe d'Egmont, fils de Lamoral, l'illustre victime, plus de Philippe II que du sinistre duc d'Albe, voulut la forcer pour donner accès de la ville à des troupes wallonnes. Quelques bourgeois s'opposèrent à la tentative, mais d'autres lui étaient fort favorables. L'incident fut grossi. En effet, avec Guillaume d'Orange, l'idée de tolérance avait disparu et l'esprit frondeur de nos ancêtres, après s'être heurté au régime sanguinaire de Philippe II, n'était pas disposé à se résigner à un autre fanatis-



P. Vitzthumb: Vue de l'arrière-corps de la Porte de Hal, 11 mai 1826. (Remarquer le passage entre les deux tronçons de murailles).



P. Vitzthumb: La Porte de Hal au moment de la démolition des maisons de la rue Haute. (Remarquons la fontaine de Charles Quint actuellement aux Musées royaux d'Art et d'Histoire).

me, fût-il même moins violent et moins cruel.

En 1638 et 1658, la Porte de Hal servit temporairement de prison militaire, et peu après, sa grande salle du premier étage fut convertie en temple luthérien. En 1759, la prison rétablie, mais pour la ville, en remplacement de celle du Steenpoort qui avait été démolie.

Normalement la Porte de Hal aurait dû disparaître à la suite d'un édit impérial de 1782, par lequel Joseph II ordonnait de détruire les enceintes de toutes les villes des Pays-Bas autrichiens. Le but du souverain était d'expulser, en les privant de leurs casernes, les garnisons hollandaises stationnées en Belgique en raison des traités de 1709 et de 1713, confirmés en 1715 par celui de la Barrière (contre la France), mais le prétexte était de permettre l'extension des villes.

La mesure fut bien accueillie à Bruxelles et rapidement exécutée. Les boulevards de l'enceinte intérieure en naquirent. Cependant, la Porte de Hal échappa à la destruction en faveur de la Révolution brabançonne, puis de l'occupation française. En effet, plus que jamais une prison était nécessaire. Après la constitution du royaume des Pays-Bas, des pétitions exigèrent la destruction du « gros caillou » qui gênait la circulation! Par bonheur, la reine et la princesse d'Orange comprirent l'intérêt historique de l'édifice et intervinrent auprès du roi Guillaume, qui décida en 1827 le maintien de la Porte de Hal, en opposition à l'opinion locale et à l'avis du Waterstaat, équivalent de notre ministère des Travaux publics.

Par un singulier paradoxe l'édifice qui avait traversé intact plus de quatre

siècles commença à connaître des vicissitudes. Comme le roi de Hollande bravait l'agitation des autorités locales soutenues par de nombreux pétitionnaires, il fallait trouver une destination à l'édifice pour justifier la dépense de travaux. On en fit théoriquement un dépôt d'archives.

Comme les documents semblent avoir été détruits, nous en sommes réduits à des hypothèses, quant à l'importance des travaux entrepris sous le régime hollandais par l'architecte Roget. Les deux excellents historiens de l'édifice, Jean Van Malderghem et Edouard Blondel ont éludé le problème. Les actuels deuxième et troisième étages sont couverts de voûtes d'arête de style néo-classique. A notre avis, elles sont dues à l'architecte Roget et datent de 1827. A l'origine, la Porte de Hal comportait deux étages. L'intrados

des voûtes d'une salle supérieure aujourd'hui disparue portait une terrasse couverte de feuilles de plomb. Dès que l'on pouvait lancer des bombes incendiaires, une toiture sur charpente aurait été vulnérable. Néanmoins, à l'époque où la Porte de Hal servait de prison, on signale trois étages dont le troisième, réservé aux femmes, heureusement peu nombreuses, était fort insalubre. On avait donc coupé en deux la hauteur de la salle supérieure par un plancher. De fait, lors des travaux de Roget, on a récupéré une grande quantité de bois. Les cellules des prisonniers avaient été établies à l'aide de cloisons amovibles, mais cela ne pouvait constituer une masse importante de matériaux vendus au prix de 7.000 florins (14.000 fr-or). L'endroit de pénétration de poutres dans les murs serait impossible à retrouver,

parce qu'il devait se trouver à peu près au niveau des voûtes de l'actuel deuxième étage. Nous ne savons donc pas avec certitude absolue s'il faut déplorer la disparition d'une salle fort semblable à celle du premier, qui est un bel exemple de la dernière phase du style gothique devenu parfaitement rationnel. Les nervures de la nef pénètrent, en effet, directement dans les piliers qui n'imitent plus des colonnes avec leurs chapiteaux, lointains souvenirs d'un temps où les Grecs construisaient leurs temples en bois. D'autre part, la Porte de Hal n'avait jamais eu de façade vers la ville. On y avait accolé une espèce de pont permettant de passer d'une courtine à l'autre et les premières maisons de la rue Haute s'y appuyaient directement. Pour rendre l'édifice utilisable, l'architecte Roget se livra à une restauration

discrète en perçant dans le mur de fond quelques premières fenêtres.

La Révolution belge de 1830 rendit du courage aux ennemis acharnés de la Porte de Hal, qui obtinrent gain de cause auprès des autorités communales. Les travaux de démolition furent mis en adjudication le 5 juin 1832. Cette fois, les vandales se heurtèrent à l'éminent Gachard, premier Archiviste-Général du Royaume, qui avait obtenu la disposition des lieux pour ses services. Il exigea d'être expulsé de force et se fit appuyer en haut lieu, mais il fallut près de dix ans pour que l'édifice passe dans le domaine de l'Etat et devienne ainsi intangible.

Désormais les pétitionnaires étaient jugulés, mais il fallait craindre les restaurateurs. En 1847, le Musée d'Armes, d'Armures et d'Antiquités, constitué en 1835, pour faire revivre l'Ancien Arse-



P. Vitzthumb: Vue intérieure de la grande salle de la Porte de Hal (12 avril 1827).

nal de Bruxelles, fondé en 1406 par Antoine de Bourgogne, duc de Brabant, obtint la disposition de l'édifice. Les collections avaient été exposées jusque là à l'ancien Palais de l'Industrie et ses annexes, dont la Chapelle de Nassau. A cette occasion l'architecte Suys établit de grandes fenêtres néo-gothiques du côté de la ville. En outre, la nouvelle destination exigeait un escalier suffisant, nécessité à laquelle on ne pourvut néanmoins pas immédiatement. Une restauration devenait inévitable. L'architecte Dumont fut invité à présenter un projet qu'il ne parvint pas à faire accepter. En 1860, l'architecte Balat et le colonel Meyers obtinrent la mission d'établir un projet. Le Musée s'étant rapidement trouvé à l'étroit, ils proposèrent de ceinturer l'édifice de bâtiments néo-gothiques. Entre-temps, Henri Beyaert

parvint, malgré les protestations des deux autres, à se faire imposer comme troisième associé. Il reprit leur fâcheuse idée de construire une espèce de château de Vincennes, dont la Porte aurait constitué le donjon. La politique d'obstruction, dont semble avoir très habilement usé la Commission royale des Monuments, le contraignit à présenter un programme moins ambitieux, mais qui aurait néanmoins encore constitué une catastrophe. Henri Beyaert se résigna à restaurer le bâtiment sans le doter d'annexes, au grand dam du conservateur et de ses collaborateurs condamnés à travailler dans d'authentiques cachots. Les travaux débutent dès 1866 pour ne se terminer qu'en 1870, pour le gros œuvre et en 1871 pour le parachèvement. Ici nous devons juger son travail. En équité, il faut reconnaître que le site

avait été ravagé par l'établissement des boulevards de la première ceinture. Jadis un étang le séparait de Saint-Gilles, un pont fixe menait au pont-levis. L'édifice a été enterré de six ou sept mètres. Actuellement, cette faute est encore réparable puisqu'on pourrait creuser un fossé. Pour rendre à l'édifice son élévation ancienne, H. Beyaert l'a doté d'une toiture monumentale. En principe, on ne se livre pas à ce luxe pour une porte de ville, édifice essentiellement utilitaire et militaire. Néanmoins, un dessin de Massis, au Cabinet des Estampes de Berlin, représente un édifice qui ressemble étrangement à la Porte de Hal et cette porte de ville comporte des toits à pente très raide. H. Beyaert est peut-être partiellement justifié, bien qu'on ne sache pas comment cette toiture aurait été incendiée ou démontée au

XVI^e siècle.

Une autre initiative de l'architecte consista à établir un chemin de ronde extérieur en encorbellement, en remplacement de celui qui était ménagé dans la muraille et qui a été comblé, sauf à quelques places. A l'origine, il n'y avait qu'un étroit chemin de ronde ménagé dans l'épaisseur des murs et, en cas d'alerte, on plaçait des hourds de bois, sorte de balcon continu de bois où se plaçaient les défenseurs. Ces galeries résistaient mal aux tentatives d'incendie et étaient vraisemblablement abandonnées dès la fin du XIV^e siècle, mais rien d'autre n'a existé à la Porte de Hal. Henri Beyaert a

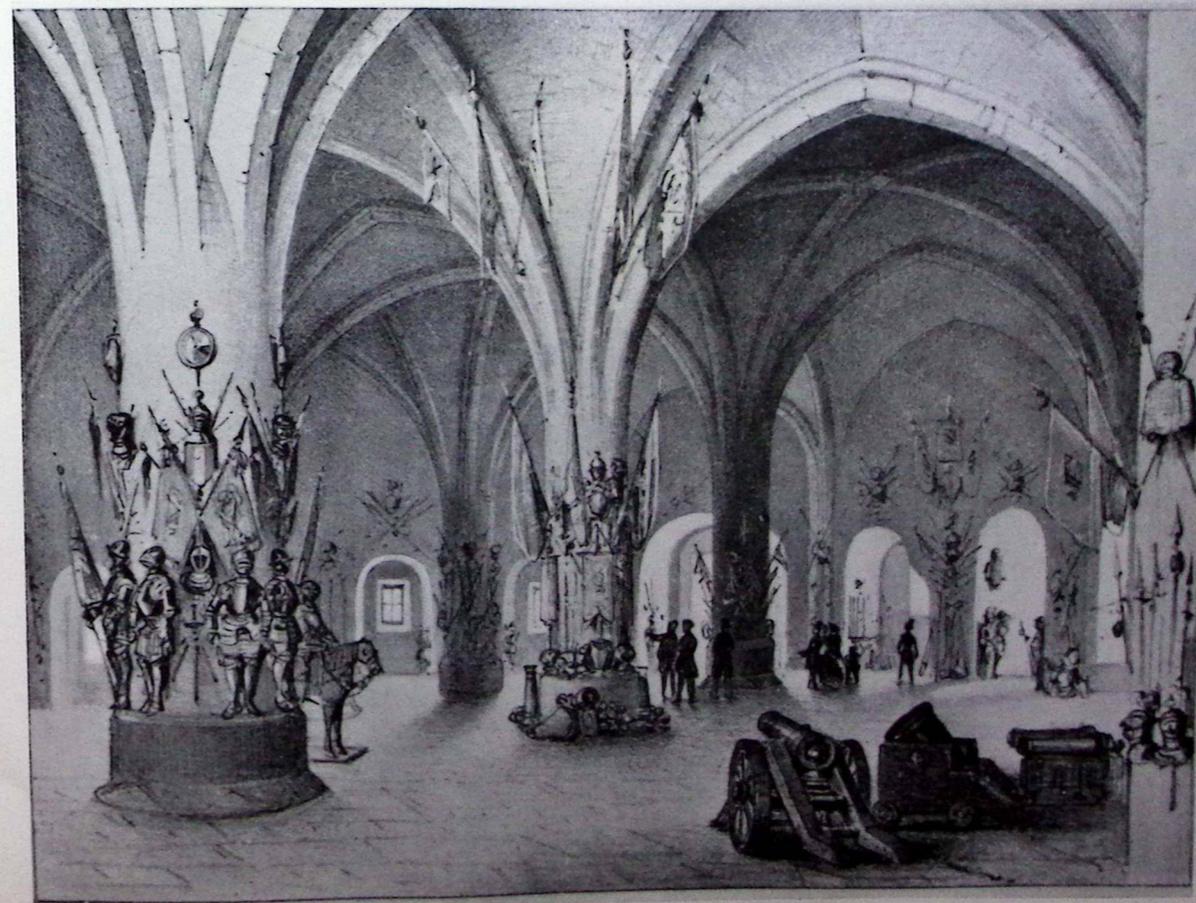
peut-être suivi un mauvais principe de Viollet-le-Duc et consistant à rétablir non pas ce qui avait existé, mais ce qui aurait dû exister. Cependant, on ne peut lui faire grief d'avoir dénaturé l'édifice.

Son rôle à la nouvelle façade (en réalité l'arrière-corps) est plus discutable. Il lui était imposé d'établir un accès commode aux étages. Il a choisi le moindre mal en établissant au milieu de l'arrière-corps une tour engagée contenant un escalier en vis, mais elle ferme cependant le passage entre la ville et le faubourg de Saint-Gilles. A sa décharge on doit reconnaître qu'il a réussi un chef-d'œuvre de l'art de la

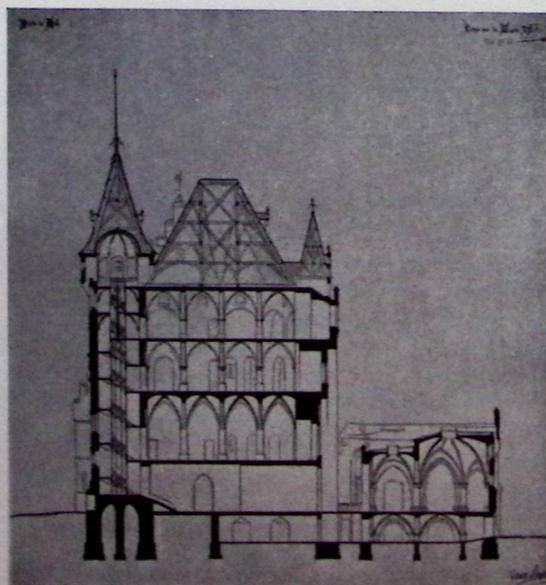
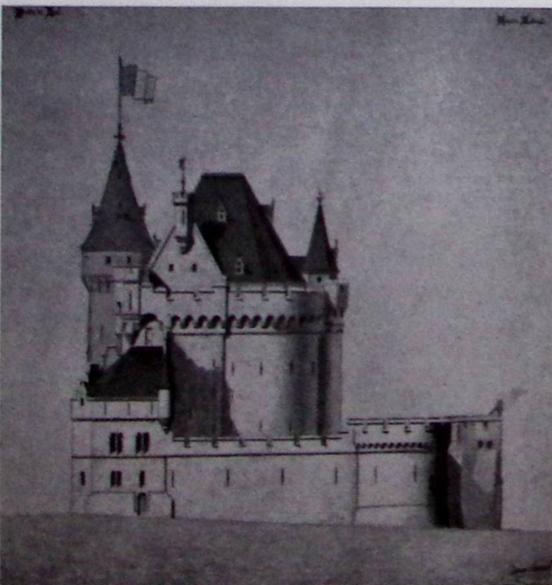
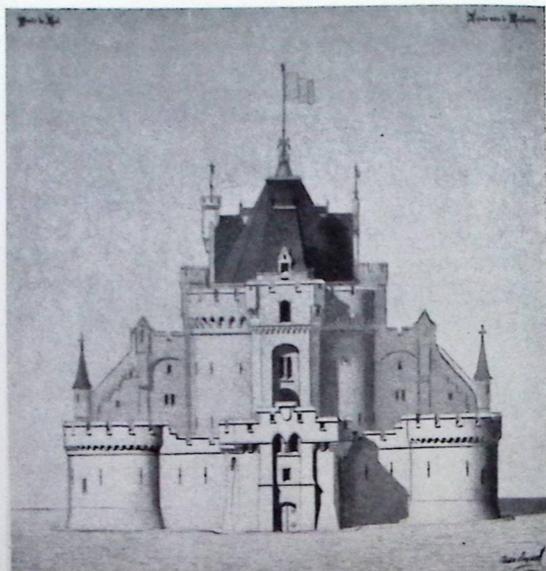
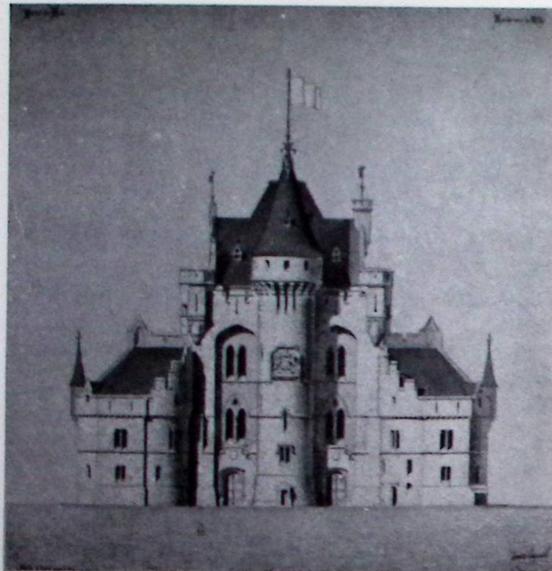
taille des pierres. La hauteur des étages diffère chaque fois, mais l'escalier semble parfaitement régulier. Néanmoins, le passage étant obturé, la Porte de Hal devenait un donjon en état de défense sur tous ses côtés.

Le cycle des restaurations n'est pas encore terminé. Les salles n'ont plus été peintes depuis des temps immémoriaux, peut-être aussi depuis cent ans. Depuis vingt ans, on propose de dérocher les salles du rez-de-chaussée et du bel étage. Les voûtains étaient jadis en belles briques rouges et les autres éléments architecturaux en pierres blanches de Dilighem. Bien que beaucoup plus récente, la grande

La salle du premier étage de la Porte de Hal. Lithographie anonyme, publiée vers 1843, par la revue « La Renaissance ».



Ci-dessous: M. Beyaert: Projets non réalisés, sauf pour la façade vers la ville (extrait d'un album conservé au Musée royal d'Armes et d'Armures). En page de droite: P. Vitzthumb: Vue de la Porte de Hal du côté de Saint-Gilles (21 septembre 1786).



salle de la vieille Boucherie à Anvers nous donne une idée de l'effet escompté. Malheureusement, il ne sera pas aisé de procéder à des essais partiels à proximité immédiate d'armures précieuses. Les collections pour leur part se trouvent actuellement fort à l'étroit. On a remédié à l'encombrement de jadis. Certaines séries ont été placées au troisième étage, mais celui-ci reste fermé depuis probablement plus de

trente ans, après avoir été remis en état à plusieurs reprises, mais chaque fois les crédits pour la peinture des murs ont tardé à venir. Comme une végétation sauvage, les réserves ont repris chaque fois le terrain. Avant d'être promu conservateur en chef et quand il était titulaire du musée, le comte J. de Borchgrave d'Altena avait conçu le projet d'établir les locaux administratifs dans le vaste grenier. Les frais ont été jugés excessifs

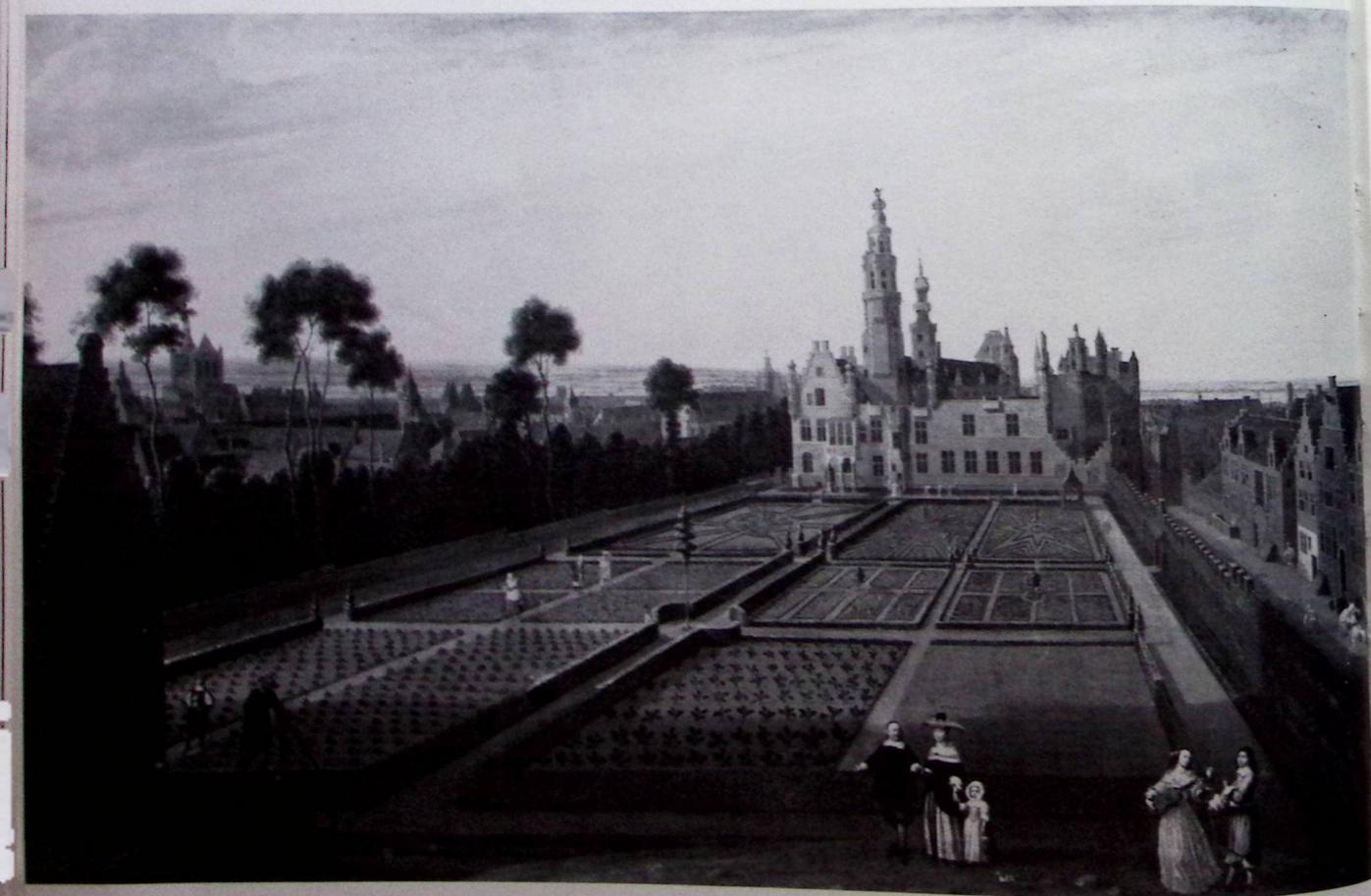
et étaient en fait assez élevés, mais maintenant on dispose de matériaux beaucoup moins onéreux que ceux d'alors. Tout espoir n'est pas perdu de résoudre un problème d'importance, puisque le Musée royal d'Armes et d'Armures est un des dix principaux au monde pour sa catégorie. Si les Belges le négligent quelque peu, beaucoup d'étrangers, en compensation, ne manquent pas de le visiter en raison de sa réputation mondiale.



PORTE de Hal en pierre la première pierre en 1387
Le Peintre de la Porte de Hal en 1786

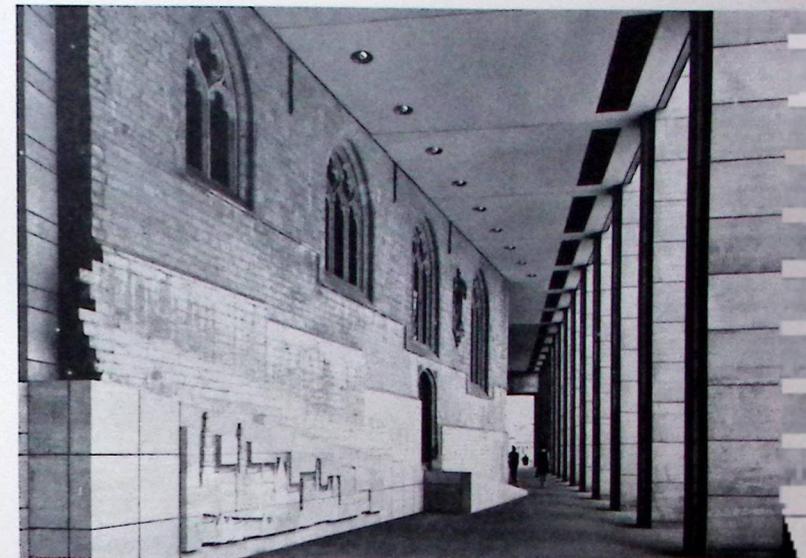
La Chapelle de Nassau

par Pierre DUMON
Attaché au Service éducatif
de la Bibliothèque Royale Albert 1er



La chapelle de Nassau, appelée également chapelle Saint-Georges, s'élève à l'emplacement d'un édicule plus ancien, dédié à saint Georges et sainte Catherine, construit en 1344, à l'extrémité de son hôtel particulier, par Guillaume de Duvenvoorde, grand personnage à la Cour du duc Jean III de Brabant. L'hôtel de Duvenvoorde passa dans la famille de Nassau par le mariage d'Englebert de Nassau, en 1404, avec Jeanne de Polanen, arrière-petite-nièce de Guillaume de Duvenvoorde. A la fin du XV^e siècle, Englebert II de Nassau, qui fut gouverneur général des Pays-Bas sous Philippe le Beau, fit reconstruire l'hôtel de Duvenvoorde. La nouvelle construction passait pour la plus belle demeure de Bruxelles, après le palais du Coudenberg. Englebert II fit également réédifier la chapelle Saint-Georges dans son état actuel. Commencée à l'extrême fin du XV^e siècle, elle fut terminée vers 1520, du temps de Henri de Nassau, neveu et héritier d'Englebert II. C'est aussi en 1520 qu'Albert Dürer, au cours de son voyage aux Pays-Bas, fut l'hôte du palais de Nassau, qu'il qualifie, dans son journal de voyage, de « richement construit et très bien décoré ». Et il ajoute qu'il a pu admirer dans la chapelle de l'hôtel « un beau tableau fait par Maître Hugo » (Hugo van der Goes). On a malheureusement perdu la trace de ce tableau.

En 1567, le conseil des Troubles décida la confiscation des biens des rebelles et cette mesure frappa évidemment l'hôtel de Nassau, en tant que propriété de Guillaume le Taciturne. Ce dernier n'y rentra que dix ans plus tard, en 1577, et n'y séjourna que quelques mois. Au début de 1578,



▲ Vue actuelle de la façade de la chapelle, intégrée dans le grand portique de la Bibliothèque royale Albert 1er. A l'avant-plan à gauche, bas-relief par G. Dobbels (1967).

◀ L'hôtel de Nassau en 1650, peinture par Guillaume Van Schoor (Musées royaux des beaux-arts de Belgique, Bruxelles). Le tableau montre la façade principale (est) de l'hôtel, vue des environs de l'actuelle place Royale. C'est cet alignement que conserva le palais de Charles de Lorraine, réédifié sur les murs de l'ancien hôtel. Le jardin de l'hôtel est bordé à gauche par une rangée d'arbres, parallèle à la rue de Ruysbroeck (à l'arrière-plan, à gauche, l'église de la Chapelle). Ce jardin fut converti en jardin botanique annexé à l'École centrale du département de la Dyle en 1797; en 1825, le Jardin botanique fut transféré en bordure du boulevard du même nom et on utilisa une partie de sa surface pour y bâtir le palais de l'Industrie, qui se raccordait à angle droit au palais de Charles de Lorraine. On sait que ces bâtiments (palais de l'Industrie et de Charles de Lorraine) furent attribués dans la suite à la Bibliothèque royale (qui les occupa jusqu'en 1960). Mais le jardin de celle-ci occupait — et occupera à nouveau, dans l'aménagement définitif du Mont des arts — une partie de l'emplacement des jardins de l'ancien hôtel de Nassau, dont il respectait même le plan géométrique des allées et des parterres.

il quittait définitivement Bruxelles et ses biens étaient à nouveau mis sous séquestre. En 1596, Philippe-Guillaume, fils du Taciturne et filleul de Philippe II, qui avait été élevé à la cour d'Espagne sur l'ordre de celui-ci, rentra à Bruxelles et reprit possession de l'hôtel ancestral.

A sa mort (1618), l'hôtel passa à son demi-frère, Maurice de Nassau, et, à l'expiration de la trêve de douze ans (1621), l'hôtel fut à nouveau confisqué par le gouvernement. Une partie de l'hôtel fut alors habitée par le marquis de Bedmar, cardinal de la Cueva, qui exerçait en fait l'autorité suprême sous l'archiduchesse Isabelle. L'autre partie était habitée par Jean de Nassau-Siegen le Jeune, qui épousa Ernestine de Ligne. Les appartements de Bedmar furent incendiés en 1624.

Peu de temps après 1647, l'hôtel devint la pro-

Devantier d'autel provenant de la chapelle. Broderie brabançonne en or nué, début du XVI^e siècle. (Musées royaux d'art et d'histoire, Bruxelles).

Monument funéraire de Philippe Dale († 1521), provenant de la chapelle. (Musées royaux d'art et d'histoire, Bruxelles).



priété de Guillaume III d'Orange, roi de Grande-Bretagne et d'Irlande. Aussi, dans la seconde moitié du XVII^e siècle, prend-il parfois le nom de « palais du roi d'Angleterre ». C'est à ce titre que, après la défaite des Français à Ramillies (1706), il fut habité par le duc de Marlborough et, plus tard, par le prince Eugène de Savoie. En 1729, il était la résidence de la duchesse d'Arenberg, qui le quitta à cette date pour l'hôtel d'Egmont. Il était habité par le comte de Visconti, grand maître de la Cour, lorsque Marie-Elisabeth, gouvernante des Pays-Bas, vint s'y réfugier, en 1731, après l'incendie du palais du Coudenberg. Depuis lors, jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, il fut la résidence de la Cour. En 1756, Charles de Lorraine acheta l'hôtel à la princesse douairière d'Orange, veuve du prince de Frise, à qui il avait été cédé en 1732 par son parent, le roi de Prusse. Charles de Lorraine fit rebâtir entièrement l'hôtel en style Louis XVI, à l'exception de la chapelle Saint-Georges et de la cour intérieure.

Sous le régime français, l'ancienne Cour fut tout d'abord, de 1797 à 1802, le siège de l'Ecole centrale du département de la Dyle. Diverses collections précieuses y furent alors installées: l'ancienne Bibliothèque de Bourgogne, une galerie de tableaux et un cabinet de physique et d'histoire naturelle. Dans la suite, à partir de 1806, c'est l'Académie impériale de Bruxelles qui y donna ses cours. Après la chute de l'Empire, on n'y fit plus que les cours pratiques de médecine. En 1802, le « Musée » (de peinture) s'était ouvert au public, dans une aile de l'hôtel. Enfin, le Musée d'armes, d'armures et d'antiquités, créé en 1835, fut aussi installé momentanément dans l'ancienne Cour. Les bâtiments, qui étaient devenus propriété de la ville de Bruxelles par décret impérial de 1810, furent rétrocédés à l'Etat en 1842.

Quant à la chapelle de Nassau, il est établi qu'el-



le demeura ouverte au public après la confiscation de l'hôtel par le gouvernement espagnol et qu'on y célébra le culte pendant tout l'Ancien Régime. Dans la suite, elle fut louée à un brasseur à qui elle servait depuis longtemps d'entrepôt, lorsque la Ville décida de la faire restaurer, en 1839. Le gouvernement y fit alors placer les œuvres du sculpteur Mathieu Kessels (mort en 1836) qu'il venait d'acheter et qui constituèrent le noyau de la collection de sculpture des futurs Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique.

En 1862, les collections des Musées des Beaux-Arts furent transférées provisoirement au Palais ducal (à présent Palais des Académies) et la chapelle de Nassau servit alors de laboratoire au Musée royal d'histoire naturelle qui s'était ouvert également dans l'ancienne Cour, en 1814. Un tableau conservé par cette institution représente le montage, dans la chapelle, des iguanodons découverts en 1877 à Bernissart (1). En 1891, les collections du Musée d'histoire naturelle quittèrent l'hôtel de Charles de Lorraine pour le parc Léopold et, en 1895, la chapelle de Nassau fut attribuée à l'Institut international de bibliographie, qui l'occupait jusqu'en 1920. En 1923, la chapelle fut aménagée en salle de lecture pour les Archives générales du Royaume — qui avaient succédé, en 1891, au Musée d'histoire naturelle — et elle conserva cette affectation jusqu'en 1958.

Enfin, entièrement restaurée et incorporée dans les bâtiments de la Bibliothèque royale Albert Ier, la chapelle de Nassau a été inaugurée dans sa nouvelle destination de salle d'exposition par LL. MM. le roi Baudouin et la reine Fabiola, le 17 février 1969.

Architecture, décoration et mobilier

Seul vestige de l'hôtel du même nom, la chapelle de Nassau est un élégant édifice gothique de type

brabançon, dont la décoration de style flamboyant (meneaux des fenêtres, balustrade de la tribune) rappelle l'art des Keldermans, les célèbres architectes malinois.

A remarquer: la tribune soutenue par deux arcs surbaissés; les colonnes à base haute, sans chapiteau (les nervures des voûtes naissent directement des fûts).

Dans le mur est, sous la tribune a été encastrée, en septembre 1930, une pierre tombale, dont l'inscription, fort effacée, se lit ainsi: *Johannes Hans/Minor Canonicus*. Les archives de Sainte-Gudule nous révèlent qu'il s'agit de Jean Hans, originaire de Cambrai, chanoine mineur de Sainte-Gudule, décédé le 30 mars 1461. Toutefois, on ne sait d'où provient cette pierre, ni par conséquent où fut enseveli le personnage. La pierre recouvrait auparavant le caveau d'un grand personnage, Philippe Dale, écuyer de l'empereur Maximilien, maître d'hôtel de Philippe le Beau et de Charles Quint, mort en 1521 et enterré dans la chapelle. Le monument funéraire de Philippe Dale, qui est une magnifique dalle sculptée en pierre de touche, avait en effet été descellé vers la fin du XIX^e siècle et transporté aux Musées royaux d'Art et d'Histoire où il est toujours exposé dans la section des Industries d'Art et on l'avait remplacé par le monument plus modeste de Jean Hans.

La façade extérieure de la chapelle s'orne d'une niche d'un gothique très chargé, abritant une statue de saint Georges, copie d'un original que le temps avait rendu presque méconnaissable. La rampe donnant accès à la porte témoigne de l'inclinaison de l'ancienne rue de la Montagne de la Cour. Dans la partie inférieure gauche du mur de façade, un bas-relief, dû au sculpteur Georges Dobbels (1969), évoque la silhouette de l'hôtel de Nassau au temps de sa splendeur. Un vitrail aux armes de la famille d'Orange-Nassau, dû à l'artiste Sem



Vue intérieure de la chapelle

Hartz (1969), a été serti dans la fenêtre située au-dessus de la porte de la chapelle.

Quant au mobilier, nous avons vu qu'il comprenait, entre autres, un tableau, aujourd'hui perdu, de Hugo van der Goes. Mais un heureux hasard a conservé jusqu'à nous une pièce de mobilier qui était bien digne de la chapelle princière qu'elle garnissait: un *devantier d'autel en or nué*, broderie brabançonne de la première moitié du XVI^e siècle, connue jadis sous le nom d'*antependium de Grimbergen*, conservée aux Musées royaux d'Art et d'Histoire. Signalons enfin que cette même institution possède également une réplique de l'intérieur de la chapelle de Nassau.

(1) Renseignements aimablement communiqués par M.J. De Brouwere, chef de travaux à l'Institut royal des sciences naturelles de Belgique.

BIBLIOGRAPHIE:

J.J. VAN BEVEREN, *Notice sur la chapelle de Nassau*, Athènes historique, 1840, p. 10-11; A. HENNE & A. WAUTERS,

Histoire de la ville de Bruxelles, t. III, Bruxelles, 1845, p. 361-378; A. VON WURZBACH, *Niederländisches Künstler-Lexikon*, Wien & Leipzig, 1906, s.v. Goes (Hugo van der); *L'organisation du travail scientifique au XX^e siècle et le Mont des arts et des sciences*, Bruxelles, Institut international de bibliographie, 1908, p. 31; *Guide illustré de Bruxelles*, t. II, *Les Musées*, Bruxelles, Touring Club de Belgique, 1917, p. 73-74; M. DEVIGNE, *La Galerie de sculpture du Musée royal des beaux-arts de Belgique. Notice historique*, Bruxelles, 1923, p. 21; J. CUVELIER, *Un monument peu connu: la Chapelle Saint-Georges à Bruxelles*, L'illustration de la Belgique, du Grand-Duché de Luxembourg et de la Colonie, 1(1924), no 7, p. 119-120; Pl. LEFEVRE, *Jean Hans et sa pierre tombale dans la chapelle Saint-Georges à Bruxelles*, Archives, bibliothèques et musées de Belgique, 9(1932), p. 92-94; A. DURER, *Journal de voyage dans les Pays-Bas*, traduit et commenté par J.A. GORIS & G. MARLIER, Bruxelles, (1937), p. 13-14; M. CALBERG, *La disposition première du devantier d'autel provenant de l'ancien hôtel de Nassau*, Bulletin des Musées royaux d'art et d'histoire, 12 (1940), p. 98-101; Pl. LEFEVRE, *Le tombeau de Philippe Dale († 1521) à la chapelle de Nassau à Bruxelles*, Bulletin des Musées royaux d'art et d'histoire, 1949, p. 25-28; Comte J. DE BORCHGRAVE D'ALTEHA, *Note au sujet de la chapelle Saint-Georges à Bruxelles*, Bulletin des Musées royaux d'art et d'histoire, 1955, p. 2-17; G. DES MAREZ & A. ROUSSEAU, *Guide illustré de Bruxelles. Monuments civils et religieux*, (Bruxelles), 1955, p. 89 et 280-281; C. DERIE, *L'hôtel de Nassau, berceau de notre musée des Beaux-Arts*, Brabant, 1969, no 6, p. 9-13. Autre référence bibliographique: J. CUVELIER, *Les Archives de l'Etat en Belgique de 1919 à 1939*, Bruxelles, 1939, p. 48.

L'œuvre gravé de Jules Vanpaemel



AU cours du printemps dernier, le Cabinet des Estampes a organisé en la Galerie Houyoux de la Bibliothèque Royale Albert Ier à Bruxelles une exposition de diverses œuvres de dessins et une centaine d'eaux-fortes choisies parmi les 285 estampes que comporte l'œuvre. Cette exposition coïncidait avec la sortie de presse d'un catalogue raisonné de l'œuvre gravé de Vanpaemel (74 pages + 17 pages de reproductions). Le catalogue, précédé d'une biographie, a été rédigé avec le plus grand soin par la

veuve de l'artiste qui y donne tous les commentaires souhaitables sur les estampes les plus importantes. Dans l'avant-propos, Mme Mauquoy-Hendrickx, conservateur du Cabinet des Estampes situe le graveur parmi ceux qui ont le plus contribué au renouveau des arts graphiques en Belgique.

Jules Vanpaemel est né à Blankenberghe, le 23 février 1896. Il a fait deux années d'architecture à l'Académie Royale des Beaux-Arts de Gand où il suivit aussi le cours de dessin donné par George Minne. Engagé en 1914, il fit quatre ans de guerre.

Après celle-ci, il termina ses études à l'Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles, dans la classe de Van Neck.

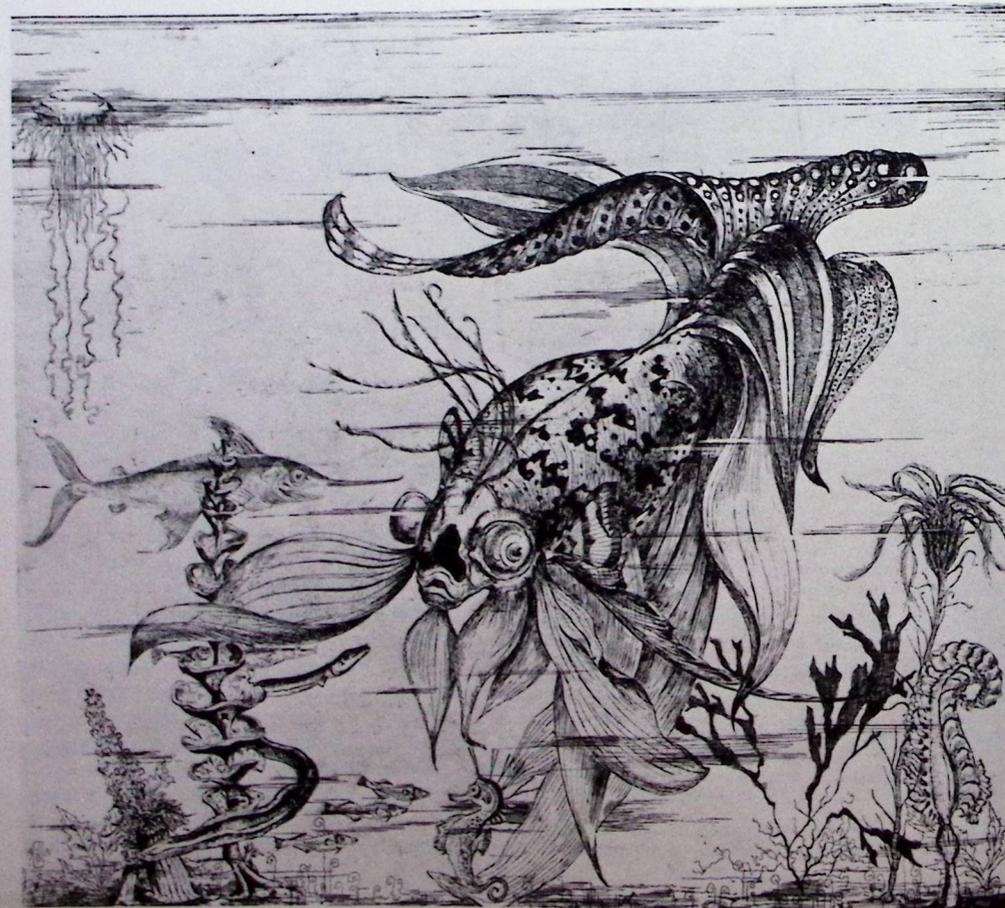
Il a vécu à Blankenberghe, à Bruxelles, et il a passé les vingt-huit dernières années de sa vie dans le village de Couture-Saint-Germain. Il mourut le 3 janvier 1968.

Les estampes et les dessins, qui ont été exposés récemment dans la Galerie Houyoux, furent une révélation pour le public, car l'artiste, trop

modeste et plus soucieux de travailler que de se faire connaître, n'a pas eu de son vivant tout le succès qu'il méritait. Seuls quelques amateurs éclairés ont d'emblée découvert le grand talent de ce maître qui n'a jamais organisé une grande rétrospective à Bruxelles.

A l'abri de tout académisme, Vanpaemel joignait à une solide formation de dessinateur (il était architecte, comme nous l'avons vu) une imagination inépuisable qui a permis de le comparer à

L'imagination débordante de Jules Vanpaemel a permis de le comparer à Jérôme Bosch et à Pierre Bruegel le Vieux.



Jules Vanpaemel: Uytkerke.

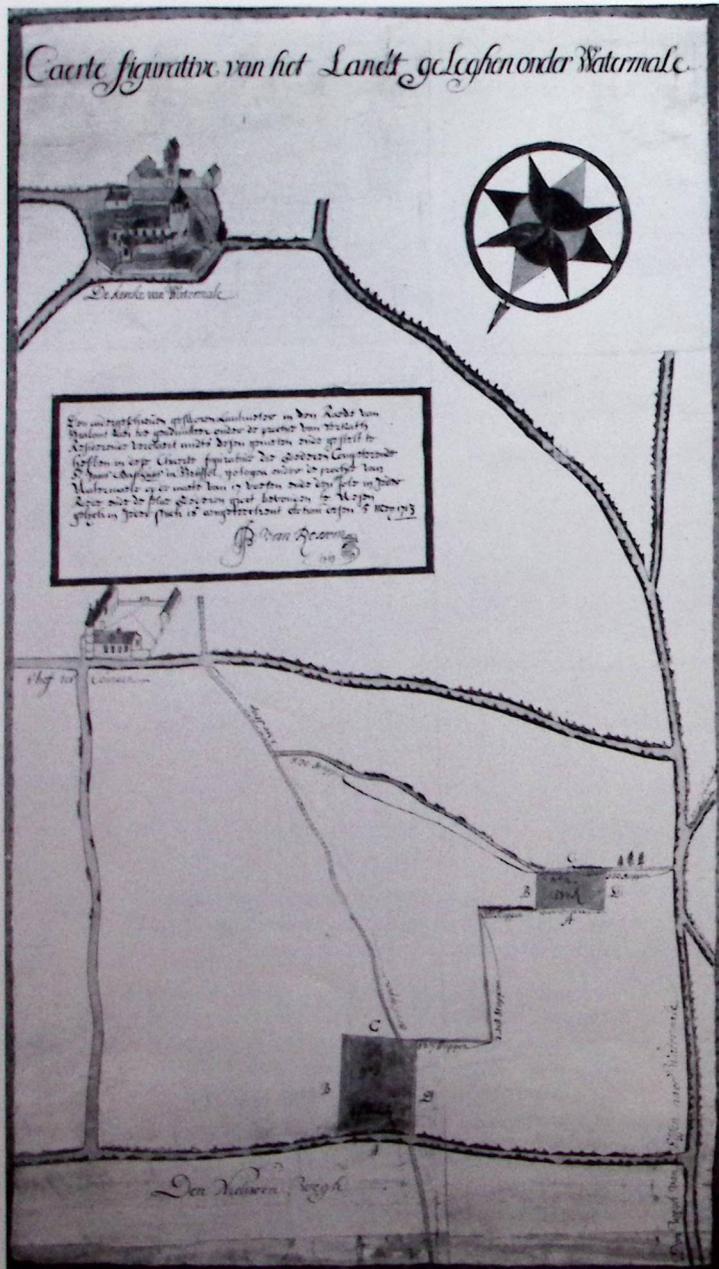
Jérôme Bosch et à Pierre Bruegel le Vieux dont on retrouve la verve et l'esprit satirique dans maintes compositions où, comme eux aussi, il mêle l'actualité au passé, toujours selon son inspiration propre. En effet, même si sa réelle culture lui a fait étudier les œuvres des anciens, jamais il ne s'en est réellement inspiré, trouvant en lui-même un fond assez riche pour sauvegarder sa brillante personnalité.

Grâce à la facilité avec laquelle il dessinait, grâce aussi à une parfaite maîtrise du métier, Vanpaemel s'est senti à l'aise dans tous les genres: portrait, scènes religieuses, grandes compositions imaginaires (Le Monstre d'Anvers, La Tour de Babel, l'Apothéose d'Ensor, et tant d'autres). Les péchés

capitiaux lui suggérèrent une suite particulièrement réussie où les vices sont « personnifiés » sous l'aspect de plantes ou d'animaux marins.

D'autre part, sa grande sensibilité lui inspira des paysages empreints de poésie et d'un charme prenant, qui rendent tantôt l'atmosphère des régions côtières ou celle des polders, et tantôt celle du Brabant wallon ou de régions plus accidentées, belges ou étrangères.

Art varié, verve éblouissante, technique parfaite, inspiration inépuisable, fantaisie, satire, originalité, poésie, tout dans l'œuvre de Jules Vanpaemel concourt à retenir l'attention du profane comme du spécialiste.



Hof ter Coigne à Watermael

par Jacques LORTHIOIS

Dans son numéro du 21 février 1970, « Le Soir » annonçait à ses lecteurs qu'à Watermael les abords de l'étang de ter Coigne allaient être aménagés en parc. Dans le même article on lisait également que la restauration de la vieille ferme qui a donné son nom au quartier sera mise à l'étude. Toutefois, avant que les architectes se mettent à l'ouvrage, il paraît opportun de révéler au public ce qu'on connaît de l'histoire de ter Coigne. C'est ce que nous avons essayé de résumer ici.

Situé à l'angle de la rue de la Bifurcation et de l'avenue Charles Michiels, face à l'avenue d'Orjo de Marchovelette, le Hof ter Coigne, comme on l'appelait jadis, se compose de deux bâtiments en partie chaulés que sépare un étroit passage donnant accès à la cour intérieure. L'ensemble repose sur des assises en pierres, vestiges pro-

A gauche: Hof ter Coigne et drève menant au Nieuwen wegh, dessin exécuté en 1713 par l'arpenteur-juré J.B. van Rossem. La ferme, qui dépendait de ter Coigne ne figure pas sur ce document. Derrière l'église Saint-Clément on reconnaît le Hof te Wesembeke qui appartenait aussi en 1610 à Ferdinand de Salinas (Bxl. Archives de la C.A.P. Cartes et plans. Atlas terrier de l'Hôpital Saint-Jean n° 25).

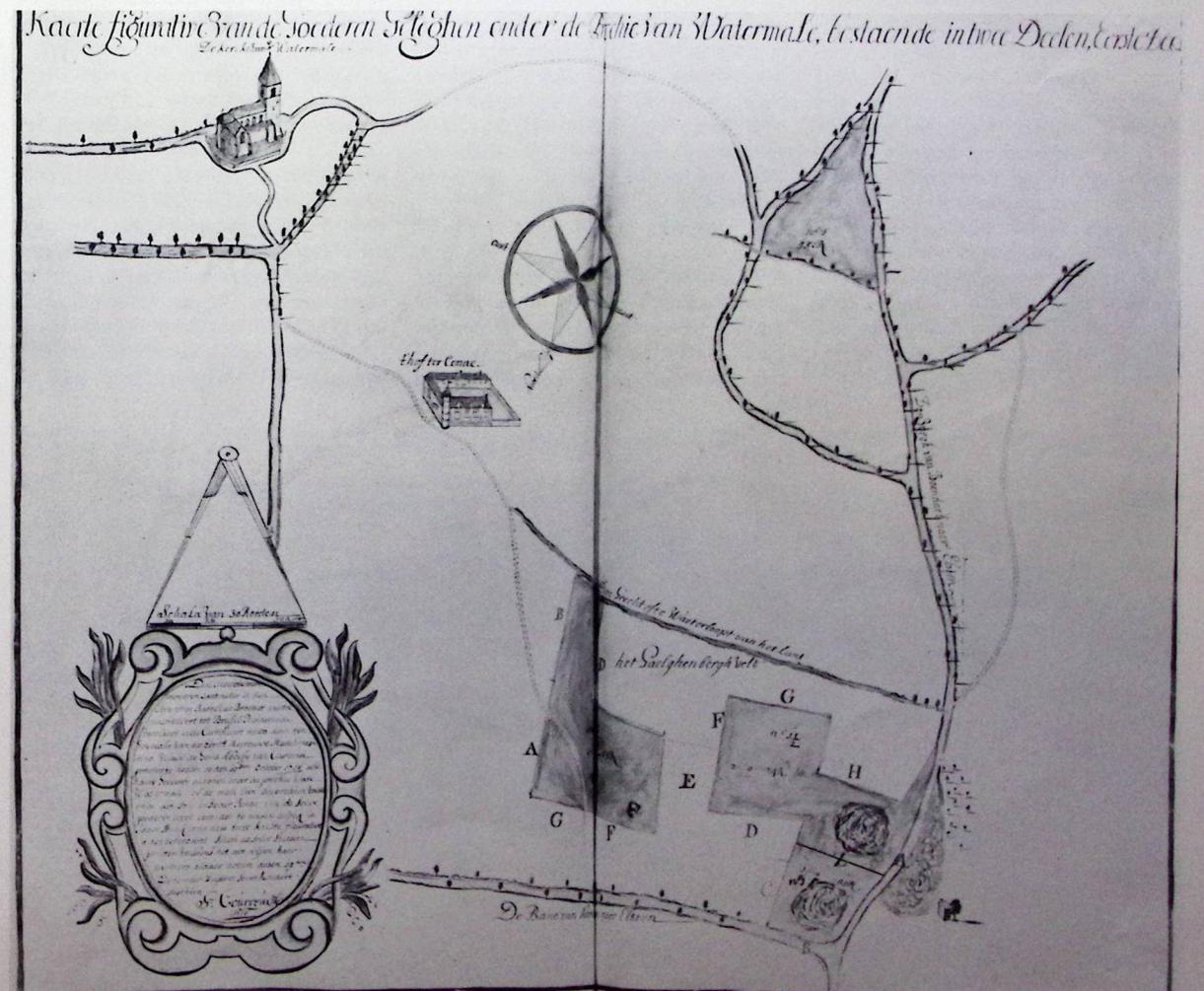
A droite: Le Hof ter Coigne en 1716, par G. Couvreur. A proximité du chemin de Namur à Ixelles ou Nieuwen wegh, on remarque les puits d'extraction de carrières souterraines creusées sous le Gaelgenberghvelt. A cet endroit s'étend aujourd'hui le cimetière d'Ixelles. (Bxl. B.R. Cabinet des Manuscrits 135 37 (VI 187). Plans des propriétés de l'Abbaye de la Cambre, tome II n° 36).

bles d'une construction antérieure. Le corps de logis à un étage s'achève par un mur à pignon droit. Les murailles en briques dites espagnoles sont percées de fenêtres à meneaux dont certaines ont été obturées. Les ancras-

ges sont restés en place de même que les solides barreaux protégeant les impostes. Remarquons que les meneaux horizontaux sont pourvus d'un larmier, particularités que l'on retrouve aussi à la Maison communale de

Grand-Bigard (1610) et au pavillon de Hornes, à Overijse, lequel soit dit en passant ne manquera pas de s'écrouler prochainement...

La toponymie de ter Coigne, appelé tantôt ter Coignien ou ter Caingnien,



de même que son origine restent mystérieuses. On a souvent dit que ter Coigne aurait été une léproserie mais il semble que cette légende découle d'une mauvaise interprétation d'un texte du XIV^e siècle publié par Wauters, en 1855. Cette léproserie a bien existé mais elle devait se situer sur l'actuel territoire d'Auderghem, le long de l'Allée des Colzas.

Au cours du XV^e siècle, ter Coigne entra dans le patrimoine de la famille Daneels dite van Watermaele, ainsi nommée en raison des nombreuses propriétés que ses membres avaient acquises sur le territoire de cette paroisse. L'ascension sociale des Daneels, gens de métiers à l'origine, avait été favorisée par la révolution démocratique de 1421 qui leur avait permis d'accéder aux charges scabinales de Bruxelles, fonctions réservées jusqu'alors aux seuls membres des lignages. Selliers, armuriers ou orfèvres, les Daneels se servirent aussi des industries de luxe pour pénétrer dans les milieux de la Cour. Ils jouirent de la protection du duc Jean IV et plus tard de Philippe le Bon qui les anoblit et en fit ses vassaux. Bien que leur postérité mâle se soit éteinte au XVI^e siècle, de nombreuses familles en descendent; les princes de Ligne, notamment.

Au décès de Daniel Daneels, le domaine de ter Coigne passa à sa fille, Anne, qui avait épousé Amelric Was. Un acte de 1491, conservé aux Archives de la C.A.P. de Bruxelles les désigne comme propriétaires de ter Coigne dont la superficie atteignait alors 39 bonniers et 3 journaux soit environ 37 hectares.

Amelric Was (1450-1521) était issu d'une famille lignagère dont les membres se succédaient au banc des échevins de Bruxelles depuis 1306. Pour les Daneels c'était une alliance flatteuse. Le père d'Amelric Was, armé chevalier par Louis XI à son retour en France, avait été bourgmestre de Bruxelles et, bien qu'il ne fût plus en charge à cette époque, avait été exécuté en 1477 lors des troubles populaires consécutifs à la mort du Téméraire. Echevin à diverses reprises, Amelric Was fut lui aussi bourgmestre de Bruxelles en 1497. Sa fille, Barbe Was, hérita ter Coigne et épousa d'abord Jean Pipenpoy, ensuite Guillaume d'Ailly, seigneur d'Oostkercke (aujourd'hui: Oisquercq). Ce dernier conserva ter Coigne jusqu'en 1558.

A son décès, ter Coigne passa à Eustache Pipenpoy, fils de Barbe Was et de son premier mari. Il est impossible pour l'instant de fournir des renseignements exacts sur ce personnage, sa

biographie et celle de son frère Antoine s'étant inextricablement enchevêtrées. Les généalogies Pipenpoy parues à ce jour ne permettent pas de débrouiller cet écheveau.

Originaires du Payottenland, les Pipenpoy ont été mêlés très tôt à l'histoire militaire et politique du Brabant. L'un d'eux porta la bannière du Duché à la bataille de Woeringen (1288) et les Pipenpoy de ter Coigne, comme les appelle leur dernier historiographe, descendaient, par la main gauche il est vrai, de Sweder d'Abcoude, seigneur de Gaesbeek, célèbre pour avoir fait trucider Everard 't Serclaes.

Eustache Pipenpoy, qui aurait été un personnage assez remuant, à moins qu'il s'agisse de son frère Antoine, vendit ter Coigne en 1563 à Marguerite Quarré, une de ses parentes. Cette dernière était alors veuve pour la troisième fois, ayant perdu son mari, Jean Pipenpoy, seigneur de Merchtem, en 1557.

Avant 1568, Marguerite Quarré s'était remariée une fois de plus et avait épousé le « cavalière » Giovanni-Andrea Cigogna, gentilhomme parmesan arrivé aux Pays-Bas dans la suite de Marguerite de Parme (1559). Cigogna avait déjà derrière lui une longue carrière. Il était entré au service de Charles Quint en 1533 et avait participé au

siège de Tunis (1535) et aux batailles de Saint-Quentin et de Gravelines, cette dernière remportée par le comte d'Egmont (1558). Lorsque dix ans plus tard la tête du comte d'Egmont roula sur l'échafaud, Cigogna assista peut-être à l'exécution. Il était en effet à ce moment aux ordres du duc d'Albe sous lequel il avait d'ailleurs servi en Gueldre et en Frise et qui lui avait confié l'administration des biens confisqués par le Conseil des Troubles. Il semble bien que la carrière de Cigogna se soit davantage déroulée dans les services logistiques que parmi les troupes opérationnelles, comme on dirait aujourd'hui. Ceci ne l'avait pas empêché d'essuyer un jour une sérieuse arquebusade, événement dont il conservait un cuisant souvenir et qu'il savait opportunément rappeler lorsque le paiement de sa solde se faisait par trop attendre.

Après son séjour aux Confiscations, où sa gestion fut critiquée, il reprit du service et fut nommé « commissaire des monstres des gens de guerre » du régiment de Méghem. Cette charge consistait à passer les mercenaires en revue, à évaluer leurs équipements et leurs montures et à fixer leurs soldes en conséquence. La suite de sa carrière se déroula exclusivement dans les provinces septentrionales insur-

gées et que le roi d'Espagne, Philippe II, s'efforçait de reconquérir. Commissaire général des guerres, un moment chef-général du guet et des guides, ce qui revient à dire qu'il dirigeait des services d'espionnage et de contre-espionnage, Cigogna eut aussi à s'occuper des contributions levées dans les territoires occupés. La correspondance de Cigogna atteste que dans le domaine financier il ne s'en laissait conter par personne et que les opérations traitées par les Lombards n'avaient aucun secret pour lui. Son honnêteté fut d'ailleurs plus d'une fois mise en doute mais il bénéficiait d'appuis en haut lieu et sa carrière n'eut point à en pâtir. Ainsi, nonobstant les sanctions que réclamaient les Etats de Brabant, c'est lui qu'Alexandre Farnèse envoya en Brabant pour mettre un terme aux exactions des soudards...

En 1580, Cigogna devenu lieutenant de l'artillerie eut à négocier avec Curtius, de Liège, l'achat de poudres destinées aux fortins de la Flandre zélandaise. De ces fortins et de leurs garnisons il ne devait plus cesser de s'occuper, ayant été nommé en 1581, gouverneur de Ruremonde. Ses activités d'intendant, source d'appréciables profits, ne l'empêchèrent d'ailleurs pas d'accomplir aussi certaines missions diplomatiques, auprès du duc de Gueldre no-

tamment. L'une d'elles, sur laquelle on est mal informé, devait le mener à Spa, où il se rendit en juillet 1592, sous prétexte d'y suivre une cure.

Cigogna mourut-il à Ruremonde? On ne sait, mais il paraît certain qu'il avait quitté ce monde, au plus tard au début de 1598.

Cette vie mouvementée n'avait pas empêché Cigogna de veiller sur ses propriétés de Bruxelles, Malines et environs. On sait qu'en ville il résidait près du « Manneken-Pis ». Vers 1573, il fit planter deux vergers à ter Coigne et tracer une drève de 800 mètres de long. Bordée d'ormes, cette drève partait du bas de l'actuelle avenue d'Orjo pour aboutir au Nieuwenweg, voie disparue qui traversait l'aire du Champ de Manœuvres et dont l'avenue Arnaud Fraiteur et la rue Liévin Verstraeten sont des vestiges.

En 1591, Cigogna écrivit à Philippe II pour lui exposer les déboires que lui causait sa fidélité à la Couronne d'Espagne. Ses propriétés qui lui venaient de sa seconde femme, Marguerite Quarré (?), avaient été brûlées et pillées. Ter Coigne fut-il du nombre? On peut d'autant mieux le croire que cette année-là les « vrybuyters » ou francs pillards se montrèrent particulièrement actifs aux alentours de Bruxelles, poussant même l'audace jusqu'à s'em-

Hof ter Coigne, état actuel. Au-dessus des deux fenêtres de droite, le mur est fait de moellons. Peut-être s'agit-il d'une restauration effectuée après la mise à sac de ter Coigne au XVI^e siècle?



Hof ter Coigne. Le corps de logis dans son état actuel. Les fenêtres, quoique partiellement obturées, ont conservé leurs meneaux à l'armier.





parer des chevaux du gouverneur général, parqués à la Porte de Coudenberg...

Les bâtiments actuels de ter Coigne ont-ils été construits après cet événement ou sont-ils postérieurs au sac de Watermael, en 1604, par des cavaliers hollandais agissant en « enfants perdus »? Les archives n'ont pas permis de résoudre ce problème.

Par contre, ce que ces événements pourraient très bien expliquer, c'est la découverte d'ossements dans les parages de ter Coigne, découverte qui n'a pas peu contribué à répandre la légende de la Maladrerie... Pourquoi ne s'agirait-il pas des restes des malheureux fermiers pourchassés par les « vrybuyters »?

Après la mort de Cigogna, ter Coigne fut racheté par Ferdinand de Salinas, membre du Conseil Privé et du Conseil de l'Amirauté, dont le nom apparaît dans les censiers, en 1600.

Sa famille, originaire d'Espagne comme noms et armoiries l'indiquent, avait des attaches brugeoises. Propriétaire d'une « speelhuyt » dite « de Belvedere » à Cappelle-au-Bois, M. de Salinas parut avoir cherché à se constituer à Watermael un vaste domaine. Déjà maître de ter Coigne, il acheta en 1610 le Hof te Wesembeke, important domaine rural doté d'une cour censale dont les bâtiments, démolis au cours du XIXe siècle, se dressaient à droite de l'église Saint-Clément.

M. de Salinas n'eut que le temps de faire relief de sa nouvelle acquisition devant la Cour féodale car il mourut en décembre de la même année. Il fut enterré à Bruges dans l'ancienne cathédrale Saint-Donat où l'on pouvait li-

Ci-dessus: Hof ter Coigne, côté cour. Etat actuel. Le mur, construit en moellons, pourrait être un vestige du manoir des Daneels. Ci-contre: l'entrée actuelle établie à l'emplacement de la tourelle.

re son épitaphe. Le grand rêve de M. de Salinas s'évanouit. Le Hof te Wesembeke devint la propriété de Godfried Gilkens, conseiller de Gueldre et ter Coigne, celle de Jacques van der Ee, en 1615. Seigneur de Meysse et de Woluwe-Saint-Etienne, ce dernier était aussi amman de Bruxelles comme l'avait été son père. Il mourut en 1645 et fut inhumé dans l'église de Meysse où sa sépulture existe toujours.

En 1620, ter Coigne passa à Philippe de Horosco, seigneur d'Hondeghem, grand bailli des ville et châtellenie de Bergues-Saint-Winoc, capitaine au service de l'Espagne et parent de feu M. de Salinas.

En 1627, nouveau changement de propriétaires. Deux Anversois, un gentilhomme et un marchand, s'en rendent acquéreurs conjointement.

J.-B. Fredericx, époux d'une Janssens de Bisthoven, portait le titre d'écuyer et l'on disait sa famille originaire de Harlem. Pedro Smisssaert, son associé en quelque sorte, était un de ces grands négociants anversois, sans doute armateur et aussi banquier. Son prénom fait illusion, mais il ne traduisait en fait qu'une hispanomanie, alors assez répandue dans son milieu mais qui étonne quand même lorsqu'on sait que son père avait péri au cours de la Furie espagnole.

Pedro Smisssaert faisait également usage d'un blason écartelé dont il avait emprunté certains éléments à une famille « de Smisssare », espagnole bien entendu, dont il se proclamait issu. Il mourut en 1660 et fut inhumé, à Anvers, dans l'ancienne église Saint-Georges sous un monument digne de lui, portant ses armes et quelques vers latins à la gloire du commerce maritime.

Sous le règne de Fredericx et Smisssaert, ter Coigne connut son apogée. Sa superficie avait été portée à 69 bonniers grâce à diverses acquisitions.



A gauche: La ferme de ter Coigne, côté cour. Etat actuel. Cette modeste habitation rurale, avec ses lucarnes « à la capucine » si caractéristiques, devrait aussi être restaurée. A droite: La ferme de ter Coigne située face au portail du manoir dont elle dépendait. Etat actuel, côté extérieur. La création du parc entraînera, paraît-il, sa démolition.

Dans le domaine se trouvaient compris notamment le cimetière d'Ixelles et une partie de la Plaine de Manœuvres.

Les enfants des co-propriétaires succédèrent à leurs parents: Gerebrand Fredericx qui fut échevin d'Anvers et Suzanne Smisssaert qui épousa Juan-Augustino Semino. Entre les mains des Semino, la fortune des Smisssaert s'évapora et, au début du XVIIIe siècle, ce qui en restait, la moitié de ter Coigne et une grande demeure anversoise dite « Seneca », était lourdement hypothéqué.

Harcelé par ses créanciers, Juan-Lorenzo Semino persuada les héritiers Fredericx de vendre ter Coigne et ils commencèrent un des leurs, Adolphe van Ertborn, à cet effet.

Le domaine était devenu trop important pour être vendu en bloc. Un démembrement fut opéré et les ventes « à la chandelle » commencèrent en 1714. 17 bonniers furent ainsi achetés

par des habitants d'Auderghem et Watermael et 15 bonniers par don Lorenzo del Marmol, woudmeester de Brabant, qui s'empressa de boiser sa nouvelle propriété qui couvrait une partie du Champ de Manœuvres.

Le manoir de ter Coigne, sa ferme et 37 bonniers de terres furent adjugés le 3 août 1715 à Mathieu Veldekens pour 9.500 florins, capital qui avait été avancé par la famille de Kessel et qui fut remboursé, intérêts compris en 15 ans. A cette époque, le manoir avait encore sa tourelle d'angle qui lui conférait un caractère qu'il a perdu depuis lors. De plan circulaire, cette tourelle était ceinte de chaînons de pierres et sa toiture conique surmontée d'une girouette. Sa démolition fut-elle l'œuvre des Veldekens? On peut le croire. Cette tourelle avait en effet perdu toute signification dès l'instant où, de manoir, ter Coigne était devenu ferme et sa disparition rendait plus aisé l'ac-

cès au chemin public. Sa reconstruction serait souhaitable. On pourrait vraisemblablement retrouver ses fondations sous l'entrée actuelle. Auparavant, celle-ci se trouvait face à la ferme qui subsiste encore. C'était un portail, muni de contreforts, assez semblable à celui de la ferme ten Bogaerde, près de Coxyde.

Ainsi se présentait ter Coigne s'il faut en croire les témoignages laissés par deux géomètres, Van Rossem et Couvreur, auteurs de cartes figuratives exécutées en 1713 et 1716.

Mathieu Veldekens, entouré de sa nombreuse progéniture, vécut à ter Coigne dans une relative aisance exempte cependant de tout luxe comme le démontre l'inventaire de sa succession. Etant l'un des gros fermiers de la région, il fut nommé échevin de Watermael et, après sa mort, en 1761, il fut inhumé dans le chœur de l'église Saint-Clément où sa tombe a disparu.



Ci-dessus, à gauche: Hof ter Coigne. Le pignon de l'aile gauche dont le faite s'est écroulé récemment. Quand prendra-t-on les mesures conservatoires qui s'imposent? A droite: L'aile gauche de l'Hof ter Coigne, dans son état actuel.

Après son décès, le manoir ainsi que la ferme et quelques terres, en tout 9 bonniers, furent mis en vente. Jacques Waterkeyn acquit la ferme tandis qu'Henri et Pierre Veldekens rachetaient le manoir. Les 28 bonniers restants avaient été divisés en six lots et répartis entre les six enfants du défunt. La part dévolue à Charles-Antoine Veldekens, qui fut curé de Velthem puis de Machelen, revint plus tard à Henri, demeuré célibataire. Les enfants de Pierre Veldekens, ses neveux, recueillirent sa succession en 1786. Au moment de sa liquidation, la part de ter Coigne tenue par Josse Veldekens et ses sœurs, petits-enfants de Mathieu, ne comprenait plus que 11 bonniers sur les 37 acquis en 1715.

En 1793, le manoir, la ferme et le reste des terres furent vendus à Jean-Philippe van Haelen. Soixante-dix ans plus tard, la ferme appartenait encore à un de ses descendants, Jean-François van Haelen, qualifié « rentier à Bruxelles » et par ailleurs grand propriétaire foncier à Auderghem et Watermael. Quant au manoir, sa déchéance était devenue totale. Servant d'habitation à deux petits cultivateurs, il occupe dans la hiérarchie cadastrale les 16e et 17e

rangs et son revenu imposable oscille entre 18 et 30 francs l'an...

Le paysage avait entre-temps déjà bien changé. Les hauts remblais du chemin de fer auxquels vint s'ajouter celui de la ligne Bruxelles-Tervuren avaient séparé ter Coigne de ses anciennes terres par ailleurs partiellement transformées en cimetière (celui d'Ixelles) et supprimé l'antique chemin des Meuniers dont la rue des Brebis et l'avenue Charles Michiels sont des vestiges. En 1906 une nouvelle menace apparut. La commune d'Ixelles désirant édifier en ces lieux une station d'épuration des eaux acheta la ferme, dite alors « van Cutsem », et les étangs voisins pour 10.000 francs. Le projet fut heureusement abandonné, ce qui permit à la municipalité de Watermael-Boitsfort de racheter ces terrains ainsi que le manoir, une soixantaine d'années plus tard.

L'histoire de ter Coigne s'arrête là. Le reste appartient à l'avenir.

Souhaitons qu'avec l'aide d'un architecte de jardins de grande réputation et avec la collaboration de restaurateurs non moins qualifiés, l'édilité boitsfortoise puisse faire de ter Coigne ce qu'Anderlecht et Molenbeek ont su

faire de la Maison d'Erasmus et du Karreveld.

Documentation consultée

Sources imprimées:
A. Wauters: Histoire des environs de Bruxelles, tome III p. 334.— Brabantica, tome V seconde partie - généalogie Was, p. 426. — E. Poulet: Correspondance du cardinal de Granvelle, nombreuses citations. — M. Gachard: Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas, idem.

Sources manuscrites:
A.G.R. Papiers d'Etat et de l'Audience. Greffes scabinaux - seigneuries de Watermael, Schoonenberg et Homborch. — Archives de la C.A.P. de Bruxelles. Atlas terrier des biens de l'Hôpital Saint-Jean (n° 341, carte 25). Idem (n° 97). — Comptes des Fondations: de la Sainte-Trinité; ter Kisten; de l'Infirmierie du Grand-Béguinage de Bruxelles. — Bibliothèque royale, section des manuscrits. Atlas des biens de l'Abbaye de la Cambre.

Note

Le lecteur soucieux de confronter notre texte avec celui de Wauters ne manquera pas de relever certaines discordances, notamment en ce qui concerne les Pipenpoy.

Les généalogies, dont Wauters semble s'être servi, n'ont pu être retrouvées; aussi avons-nous eu recours surtout aux censiers d'institutions charitables auxquelles les maîtres de ter Coigne payaient une redevance. Les renseignements basés sur ces livres de comptes peuvent être considérés comme dignes de foi. Il va sans dire que tout complément d'information sera reçu avec la plus vive reconnaissance.

L'orgue de Longueville

par Jean-Pierre FELIX



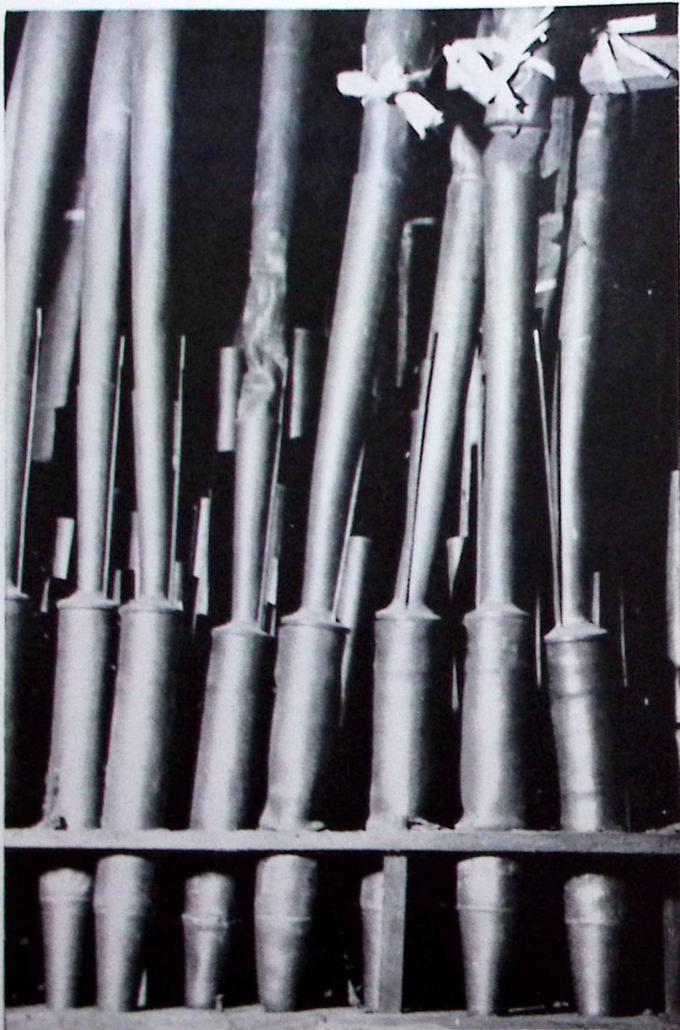
Eglise Notre-Dame de l'Assomption à Longueville: Buffet de l'orgue.

L'INVENTAIRE des objets d'art conservés dans nos églises a été réalisé. Des érudits se sont attachés à répertorier tous les tableaux, statues, meubles, vitraux, orfèvreries, et rares sont les pays où ce travail fut accompli avec tant de précision.

Cependant, pour ce qui est des orgues à proprement parler, si notre province est encore très riche en vieux buffets, les inventaires d'œuvres d'art ne les mentionnent que très rarement. Tout au plus se contentent-ils de signaler leur caractère « ancien » ou de préciser le style du buffet, ce qui est loin de satisfaire le musicologue, car rien ne lui dit si le meuble renferme un instrument authentique, fortement remanié, ou tout simplement renouvelé...

Divers efforts sont nés dernièrement, visant à réaliser un inventaire spécifique des vieilles orgues. Ce travail, particulièrement passionnant, d'autant plus qu'il s'agit d'un domaine peu exploité, nous a permis de découvrir des instruments remarquables à plus d'un titre.

Nous nous proposons d'étudier ici celui de Longueville.



Orgue de Longueville: Tuyaux de Trompette.

Historique

Le 13 avril 1784, Joseph II ordonnait la suppression du prieuré de Val Saint-Martin à Louvain. Les religieux furent contraints de quitter les bâtiments qui se virent convertis en caserne. Au même moment à Longueville, on terminait la construction de la nouvelle église et le pasteur, Jean van Dormael, homme de goût et qui par surcroît devait disposer d'une fortune appréciable,

s'attachait à meubler dignement son nouveau sanctuaire.

C'est ainsi qu'il fut question de faire l'acquisition de l'orgue de Saint-Martin à Louvain. Heureuse coïncidence d'événements, sans laquelle il est très probable que cet instrument aurait définitivement disparu.

Le 4 février 1785, le conseil de fabrique de Longueville acheta donc ce petit orgue pour 441 florins.

Pour le remonter, on fit appel à l'un des

facteurs d'orgues les plus renommés; le Nivellois Adrien *Rochet*. Le 27 août de la même année, celui-ci perçut cent florins pour avoir remonté et ajusté l'orgue. *Rochet*, la dernière personnalité de notre florissante école brabançonne de facture d'orgues baroques, nous est bien connu (1). Né en 1749, il apprit son art auprès de François Joseph *Coppin*, également de Nivelles. En 1776, *Rochet* avait déjà construit un nouvel orgue à Raismes-Vicoigne, dans le nord de la France. Nous le trouvons à Longueville en pleine possession de son art, juste après avoir terminé le grand orgue de l'abbaye de Bonne-Espérance, à Vellereille-lez-Brayeux (frontière française).

Rochet fut régulièrement chargé de l'entretien de l'orgue à Longueville, travaux pour lesquels il perçut annuellement six florins. Nous le suivons en personne jusqu'en 1791, année où il construisit le grand orgue de Diegem. Les archives paroissiales manquent de 1796 à 1814 et ce n'est qu'en 1820 qu'on retrouve mention d'un « facteur d'orgue » (sic). La dernière citation a lieu en 1822. A cette date se terminent aussi toutes les activités de *Rochet*; il n'est donc pas impossible que ce maître poursuivit les travaux d'entretien à Longueville jusqu'à ce moment. Quoi qu'il en soit, il est absolument certain que l'orgue ne subit aucune modification majeure depuis son achat en 1785: les comptes de fabrique n'en font plus aucune mention. De son côté, la composition de l'instrument le prouve à suffisance. Seules innovations: quelques modifications au clavier et l'alimentation par une soufflerie électrique. On comprend dès lors l'immense intérêt que présente cet orgue.

Le jubé fut construit en fonction des dimensions de l'orgue, par Nicolas *Bonet*, maître-menuisier à Nivelles; le prix de cet ouvrage s'éleva à cent écus et le paiement fut effectué le 25 mai 1785. *Bonet* semble s'être spécialisé dans la confection de jubés et de buffets d'orgues; nous le retrouvons à plusieurs endroits, notamment à Braine-l'Alleud. De plus, une certaine collaboration semble avoir existé entre ce maître menuisier et le facteur d'orgues *Rochet*, tous deux Nivellois; nous les rencontrons encore à l'abbaye de Bonne-Espé-

rance et à propos de l'orgue de l'ancienne église des Pères Bogards à Hoegaarden sous Tirlemont (2). Qu'en est-il de la paternité de l'orgue de Longueville ainsi que de son ancienneté?

C'est en vain que nous avons compulsé les archives du Prieuré de Val Saint-Martin. Les registres qui nous sont parvenus ne font jamais mention de l'orgue. Avancer le nom d'un facteur serait trop hasardeux. Très probablement faudrait-il voir du côté des renommés facteurs d'orgues de Louvain et environs.

Quant à son ancienneté, vu l'absence de précisions historiques, nous sommes obligés de faire appel aux caractéristiques de style du buffet.

Esthétique du buffet

Leur décoration étant très semblable, il n'est pas toujours aisé de discerner un buffet du XVIIIe siècle d'un autre du XVIIe. C'est vrai pour les orgues qui naquirent dans les grands centres d'art où se créent les styles; ce l'est encore plus dans les provinces, parfois en retard de plusieurs décades. De plus, il n'est pas rare d'observer une juxtaposition de styles nettement différents. Ceci s'explique naturellement par le retard avec lequel les artisans s'assimilèrent les innovations artistiques.

Ceci dit, venons-en au splendide buffet de Longueville. Nous y distinguons trois parties: le soubassement, l'étage réservé aux tuyaux et la corniche.

L'ornementation du soubassement est assez variée: au registre supérieur, inscrites dans un compartiment à l'encadrement brisé, de larges volutes délimitent un cartouche où l'on se serait attendu à découvrir une date ou un chronogramme. Signalons aussi une coquille plissée et une flammèche rehaussée d'or, contenues dans de lourds rinceaux de feuillages.

Au registre inférieur, entre deux mascarons (mufles de lion traités en forme de feuillage), un large panneau central où s'inscrivent dans un cadre à multiples recoins, une harpe et un violon entrecroisés. Deux petits panneaux terminent l'ouvrage: ils contiennent chacun une guirlande verticale, traitée en chute, et supportent une curieuse vo-



Longueville: L'auteur à l'orgue.

lute à coins le long de laquelle retombe une guirlande de roses.

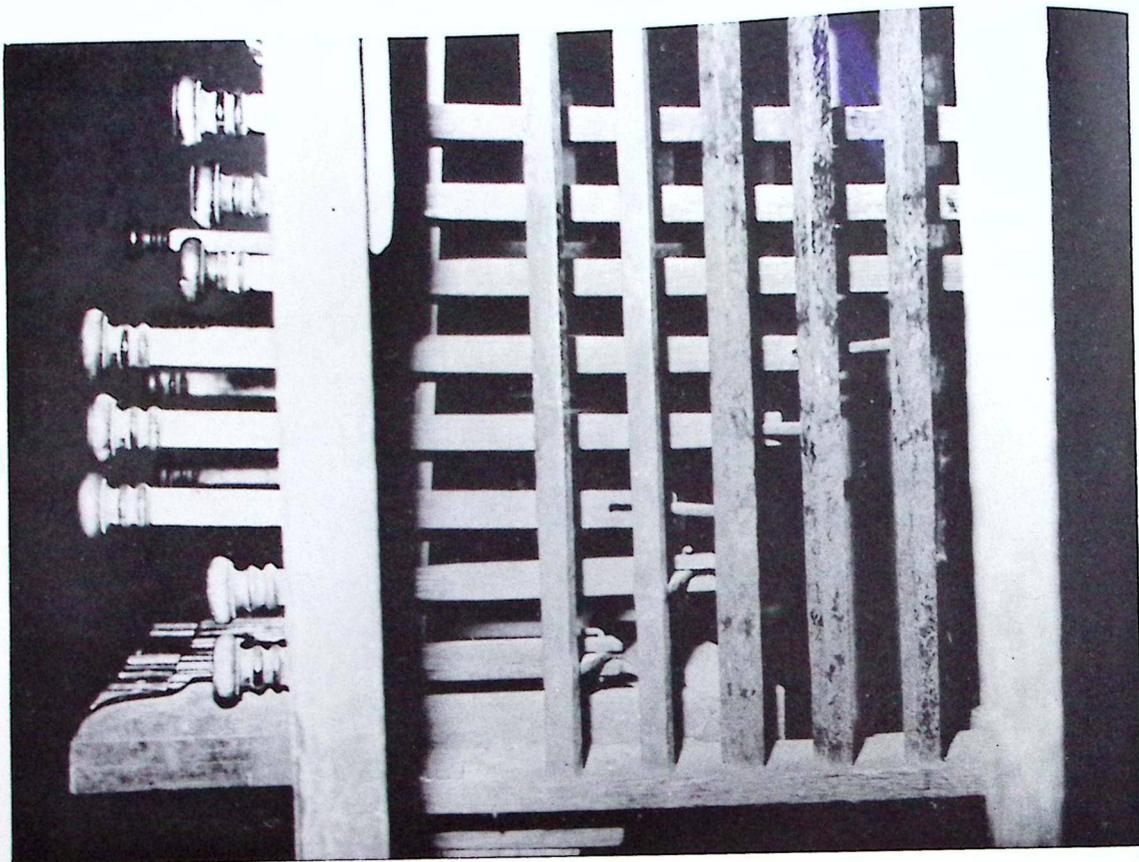
Les tuyaux de façade sont répartis en deux petites plates-faces entourant une grande tourelle centrale polygonale. Des pilastres ornés de guirlandes verticales et de fleurons peints en or séparent chaque partie. De larges volutes ajourées et rehaussées d'or dissimulent les extrémités supérieures des tuyaux; elles sont traitées de façon symétrique. Plus haut, la tourelle est encore enri-

chie d'une frise de feuilles dorées. Deux jolies petites têtes d'anges cantonnent le meuble.

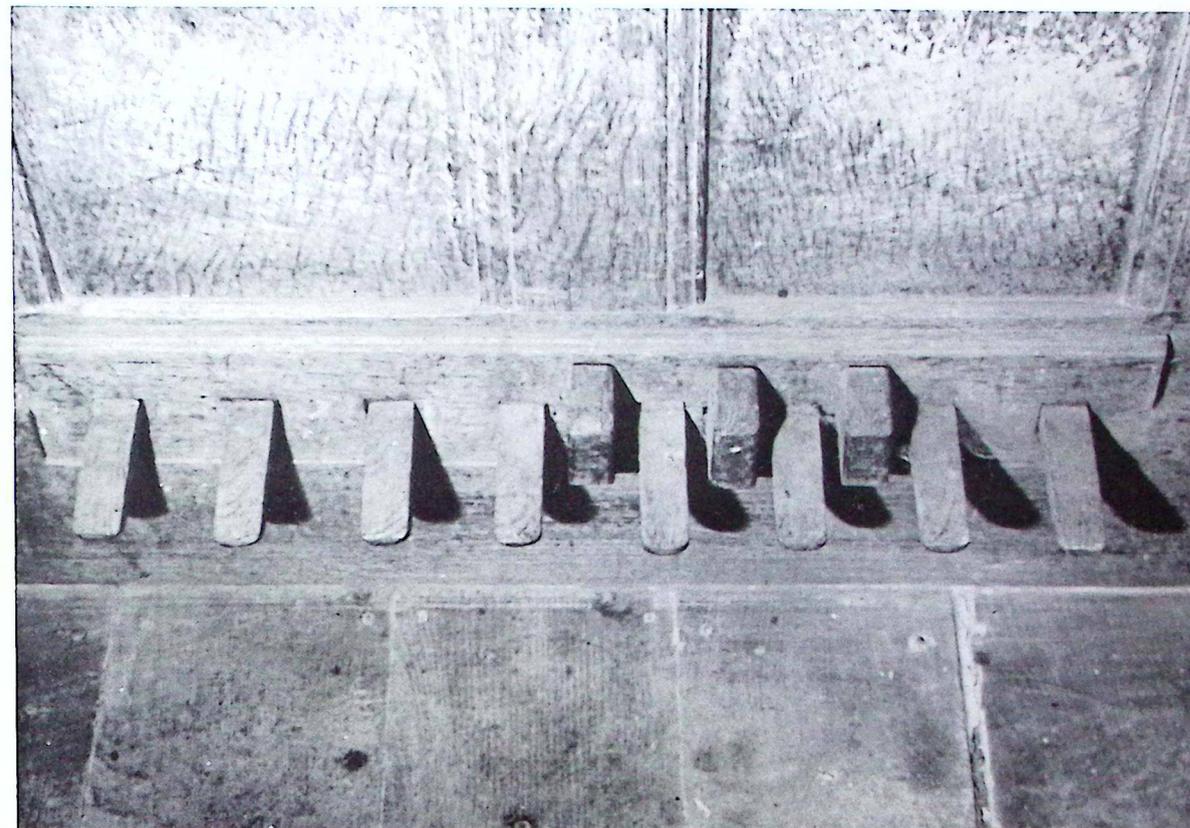
Une haute corniche moulurée termine l'ouvrage; celle de la tourelle est polygonale; trois torchères dorées la couronnent. On en conserve encore deux autres qui surmontaient les rebords.

Signalons aussi le beau banc d'organiste, pourvu d'un dossier.

Attardons-nous quelque peu aux éléments les plus intéressants. Notons d'a-



Longueville: Mécanismes de la traction des registres de l'orgue.



Longueville: Pédalier de l'orgue.

bord au soubassement la facture des panneaux à multiples recoins; nous en retrouvons sur bien des orgues (3), stalles et meubles domestiques du XVII^e siècle. La tourelle, à la corniche non plus triangulaire mais polygonale. La forme des volutes est aussi significative: très épaisses en ce qui concerne les enrobements du dessus des tuyaux et l'engainement de la tourelle, elles sont d'une stylisation très banale et sont traitées de façon symétrique. Une survivance de l'orgue Renaissance, c'est assurément la présence d'une frise sur laquelle reposent les tuyaux sur leur dessus. A Longueville, si cette frise n'est ornée qu'au-dessus de la tourelle, elle n'en existe pas moins. A Thorembais-Saint-Trond (4), tous les

éléments signalés de cette frise sont décorés. Ce dernier buffet, que tous s'accordent à faire remonter au XVII^e siècle, possède encore maintes analogies quant à sa décoration: même disposition des tuyaux de façade et répartition identique de leurs bouches; lourdes volutes traitées de façon symétrique; mêmes panneaux à multiples recoins; torchères très analogues, etc. Tous ces éléments nous permettent de faire remonter l'orgue de Longueville pour le moins à la fin du XVII^e siècle. La confrontation avec des œuvres datées, et conservées non loin d'ici, nous le confirmera. Qu'il suffise de mentionner les chaires de vérité de Braine-l'Alleud (1644), Grez (1646 ou 1648), les lambris de Steenokkerzeel (1669), la chaire et les confessionnaux de la Cha-

pelle Notre-Dame à Jodoigne (1676), la chaire de Tourinnes-la-Grosse (1692), et bien d'autres.

Aspect technique

Le clavier, dont les touches sont articulées en queue, actionne, par l'intermédiaire d'abrévés, des vergettes qui vont aboutir aux soupapes. A l'aide d'un autre abrévé, les touches du pédalier s'accrochent aux basses correspondantes du clavier. Les vergettes sont en bois très fin. Cette mécanique a conservé son authenticité et fonctionne encore de façon très satisfaisante.

Au premier étage de la tour, dans un réduit installé derrière le jubé, se trou-

ve le grand soufflet rectangulaire. Actuellement alimenté par un ventilateur électrique, il ne sert plus que de régulateur mais il est toujours possible d'actionner le soufflet à l'aide d'un levier à manœuvrer à la main.

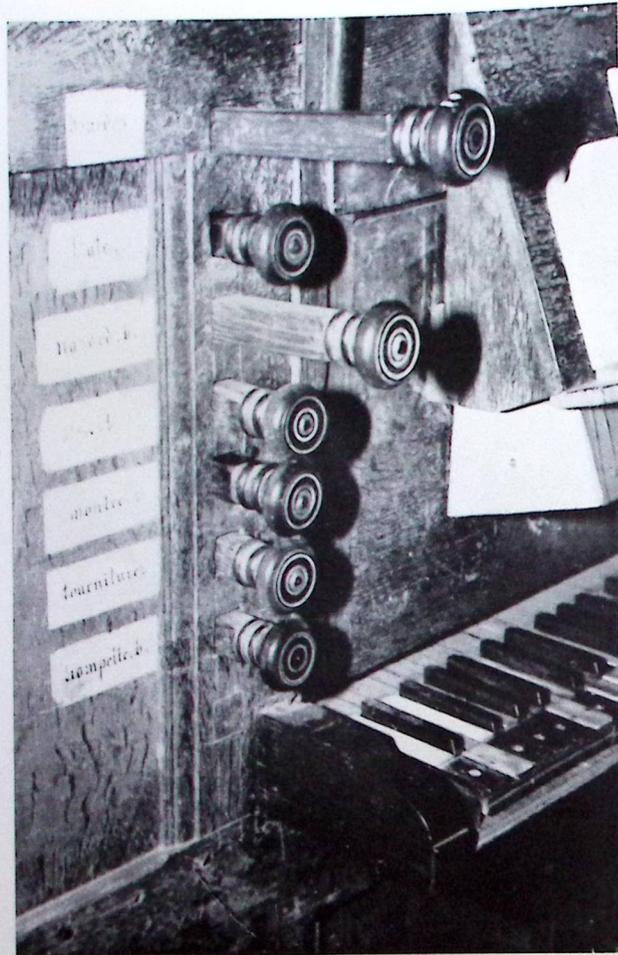
Les boutons de registres, toujours originaux, sont disposés verticalement de part et d'autre de la console en fenêtre, laquelle se trouve à l'arrière du buffet. Les tirants sont en bois épais et de section carrée. On en trouve sept à gauche et huit à droite (5). Des pilotes tournants, de section hexagonale, font actionner les registres proprement dits. L'orgue est toujours doté de son vieux clavier (6). La face antérieure des touches est décorée de plaquettes de bois mouluré. Si autrefois de tels ornements étaient d'usage fréquent, très peu de

claviers de ce genre nous sont parvenus.

Ce manuel s'étend du Ut au fat 5, soit sur 53 notes, car le premier Ut dièse est absent. Ceci ne doit pas nous étonner: c'est une preuve d'ancienneté indéniable (7). Disons aussi qu'au premier ré dièse ne correspond pas de gravure propre: cette note joue son homologue de l'octave suivante. Nous serons complets quand nous aurons dit que chaque jeu de tuyaux s'arrête en réalité au ut 5. En effet, à partir du ut dièse 5, les notes ne possèdent pas de gravure propre: elles reprennent mécaniquement leurs homologues de l'octave inférieure. Si ce procédé était connu de longue date (8), on peut aisément démontrer que ces notes de reprise ne furent pas conçues à l'origine: le cla-

vier est en effet légèrement décentré vers la droite; en imaginant qu'il s'arrête au ut 5, il sera parfaitement centré. Il ne nous semble pas présomptueux d'avancer que cet élargissement fut effectué lors du remplacement de l'orgue par *Rochet*. Quoi qu'il en soit, le clavier ne s'étend donc en fait que sur 47 notes différentes ou, si l'on préfère, le sommier possède 47 gravures, ou encore chaque jeu normal se compose de 47 tuyaux.

Certains jeux sont répartis en basse et dessus; chacune de ces parties obéit donc à un tirant de registre propre. La séparation sur le clavier s'effectue alors aux ut/ut dièse 3. Ce système a pour avantage de faire parler deux couleurs différentes sur un seul clavier.



Clavier et registres de l'orgue (détail).

On trouve aussi un petit pédalier accroché, composé de grossiers blocs de bois ressortant du soubassement de l'orgue. D'un type fort analogue à celui d'un carillon, il s'étend sur une

octave dont les deux premiers dièses sont évidemment absents (9). A l'arrière du buffet et au-dessus de la console, deux grands panneaux de bois, montés sur charnières et décorés

Bourdon 8'
Flûte 4'
Nazard 2 2/3'
« Sixte » (basse)
Montre 8' (dessus seul)
Fourniture III
Trompette 8' (basse)

Cornet III
Prestant 4'
Doublette 2'
Nazard 2 2/3' (dessus)
« Sixte » (dessus)
Octave 1' (basse)
Cymbale (emprunte un rang à la fourniture)
Trompette 8' (dessus)

d'entrelacs ajourés, permettent de découvrir la tuyauterie disposée sur un petit sommier à registres trainants. Il mesure 1,41 m. de largeur sur 50 cm seulement de profondeur. On y trouve 47 gravures. Les tuyaux les plus grands ont trouvé place au centre; la répartition dessine donc une mitre.

Composition

Nous en arrivons à l'essentiel: les noms des différents jeux de cet orgue. Comme les étiquettes apposées sur la console demandent des précisions, voire des corrections, nous donnons immédiatement la composition corrigée, en respectant l'ordre des tirants de registres. (10)

Nous avons indiqué la « Sixte » entre guillemets car cette appellation est imparfaite. Il s'agit en fait d'une quinte à reprises, parlant 1 1/3' pour la basse et 2 2/3' pour le dessus. En examinant le sommier, il apparaît qu'un rang de tuyaux a été soustrait à ce niveau. La première idée qui vient à l'esprit est que cette « Sixte » correspond en fait au rang de Quinte d'un Sesquialter, dont la Tierce aurait disparu. On appelait autrefois ce jeu « Sexquialter » et bien que les étiquettes des registres remontent à un type ancien, il y aura vraisemblablement eu confusion sur les mots. S'il y avait une innovation à apporter à cet instrument, ce serait bien de lui rendre son jeu de Tierce qui permettrait de recréer son Sesquialter d'origine.

Dès le premier abord, l'examen de cette composition nous permet d'assurer que l'instrument n'a subi aucune transformation majeure au siècle dernier, comme ce fut malheureusement le cas pour beaucoup. En voici les raisons:

- absence de jeux typiquement romantiques
 - grande richesse en jeux de mixtures (cinq sur douze!)
 - la Montre n'existe qu'en dessus
 - étendue réduite du clavier et absence d'addition des premiers dièses, du moins en notes réelles.
- Il n'est pas sans intérêt de signaler une composition d'orgue parfaitement identique, qui doit être contemporaine de celle de Longueville: il s'agit de

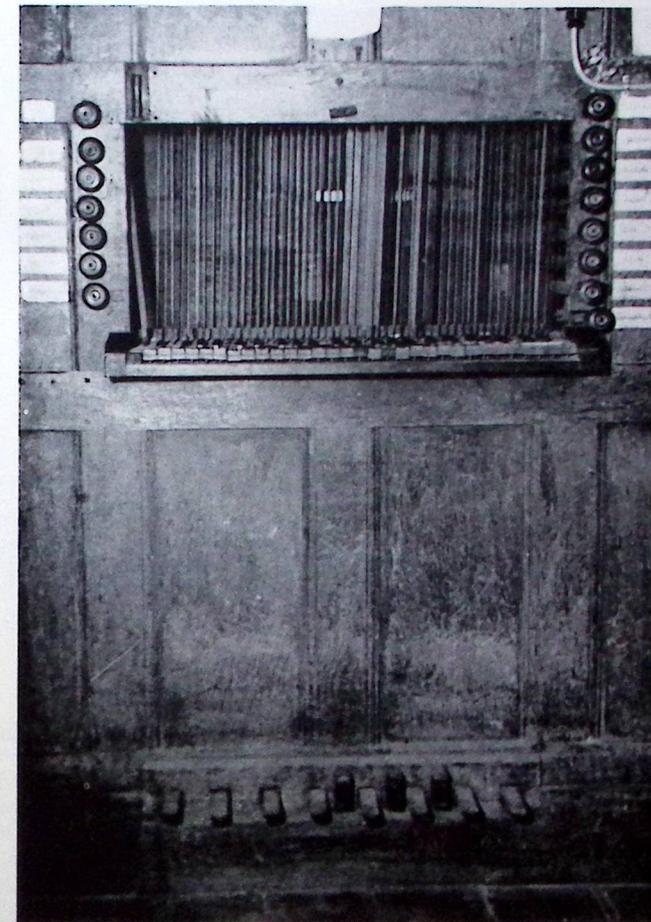
l'instrument que construisit le facteur d'orgues malinois, d'origine allemande, P. Munick, pour l'église Notre-Dame d'Hanswijk à Malines, par contrat du 5 février 1693 (11) et (12).

Nous donnons copie, à gauche, des jeux mentionnés dans ce contrat et en regard, ceux de Longueville.

La correspondance est parfaite, hormis que le clavier de Malines ne possédait que 45 touches.

Nous n'essayons pas de décrire la richesse de ces jeux, tous bien individualisés; une demi-heure auprès de l'instrument sera bien plus profitable. Si l'on conserve encore en Belgique quelques jeux isolés remontant aux XVIe et XVIIe siècles, ils sont la plupart du temps inclus dans des instruments entièrement rénovés. L'orgue de Longueville présente l'inestimable avantage d'avoir bravé les siècles sans avoir subi trop d'altérations; ceci est certainement dû à la pauvreté de la fabrique d'église. Même les outrages du temps ne se sont pas trop fait sentir, compte tenu de l'entretien sporadique que reçut l'instrument. Témoin quasi intact de la naissance de notre facture d'orgues baroques, il constitue un capital d'une importance exceptionnelle.

Pour mettre cet instrument en valeur, un concert spirituel s'est déroulé le 22 mars dernier; cette expérience, nous n'en doutons pas, sera renouvelée. Puissent ces manifestations et cette modeste étude rendre à l'orgue de Longueville l'attention qu'il mérite.

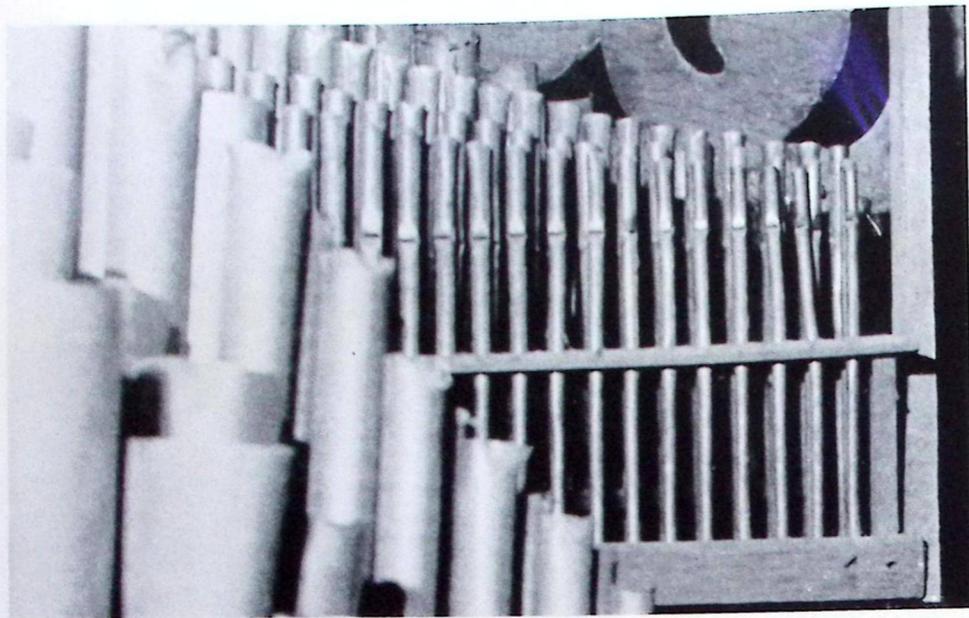


Longueville: Console de l'orgue

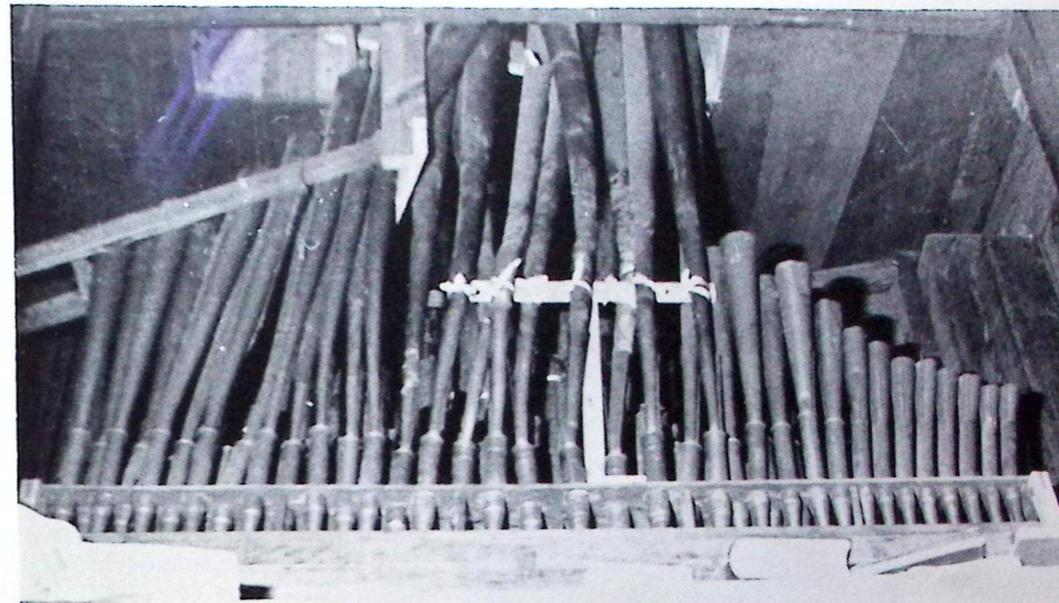
Prestant van acht voeten
Holpipp acht voet
Octave vier voeten
Fluyt van vier voeten
Quinte fluyte van dry voet
Superfluyt van eenen voet
Superoctave twee voeten
Micxture drye voet (lire *dobbel* ou *rank*)
Cimbal twee voet (lire *dobbel* ou *rank*)
Cornet drye dobbel
Trompet acht voet gesneden
Sexquialter gesneden

Tramlant
(N)achtergael (= Rossignol)

Montre 8'
Bourdon 8'
Prestant 4'
Flûte 4'
Nazard 2 2/3'
Octave 1'
Doublette 2'
Fourniture III
Cymbale II
Cornet III
Trompette 8' coupée
La « Sixte », également répartie en basse et dessus, serait le rang subsistant du Sesquialter II disparu
Les trous d'insertion des registres existent



Orgue de Longueville: Tuyauterie du Cornet.



Longueville: Tuyauterie de l'orgue (la Trompette).

JUSTIFICATION HISTORIQUE

LONGUEVILLE (Cure): Registre des comptes de fabrique (non inventorié; pas de pagination).

«Item étant autorisé par Mr le doyen de St-Jacques à Louvain archidiacre d'Incour notre Supérieur ecclésiastique a employer les superflus des revenus de la chapelle à la décoration de notre église, j'ai acheté pour notre église l'orgue du couvent supprimé de St-Martin à Louvain pour la somme de quatre cent quarante un florins, que j'ai payé comme il conste par quittance du receveur du dit couvent supprimé, en date du 4 fev. 1785 ».

« Item j'ai payé au charpentier Cortoud seize florins 4 sous pour démonter la dite orgue et caisses pour y mettre les tuyaux pour les ramener à Longueville ».

« Item j'ai payé aux domestiques qui ont chargé l'orgue à Louvain et qui l'ont ramené à Longueville a plusieurs fois, les charriages ayant été faits gratis, un ecu, et pour barrières et billet 33 sous, ensemble... »

« Le 4 mai 1785 j'ai payé au masson Detiege cinq fls 4 Ss un liard pour

journées employées à percer la tour de pour le jubé ».

« Le 25 mai 1785 j'ai payé au menuisier Bonet, cent écus, pour le jubé qu'il a livré et placé dans notre église ».

« Le 25 mai 1785 j'ai payé trois florins au tailleur de pierre au sujet du jubé ». « J'ai payé pour dix livres de potasse pour laver les vieilles boiseries de l'orgue... »

« ...pour le transport du jubé de Nivelles ici y compris les barrières et dépens payé... .. 18-0-0 ».

« Le vingt sept aoust 1785 j'ai payé au Sr Rochet facteur d'orgues, pour avoir remonté et ajuster l'orgue comme il conste par quittance la somme de cent florins ».

« 22 sbre 1785 payé a max ferrière marréchal huit florins 2 sous pour ouvrages et fer livré pour l'orgue et le portail ».

« 23 sbre 1785 j'ai payé à l'épouse Crappé doreur cent et vingt cinq fls pour dorures faites à l'église principalement au grand autel et pour vernis appliqué au jubé selon quittance... ».

« Le 25 Xbre 1787 j'ai payé au Sr Rochet facteur d'orgues six fls pour un anné d'entretien de l'orgue ».

« 6 jan 1788 j'ai payé à l'organiste Frisque pour avoir touché l'orgue jusqu'à fin 1787, quatorze fls ».

« Le 15 mai 1789 j'ai payé au Sr Rochet pour l'entretien de l'orgue jusqu'au dit jour six fls ».

« Payé au souffleur d'orgue pour deux années échues à la S. André 1789 cinq fls 5 Ss ».

D'autres citations attestent encore que l'organiste Antoine Frisque fut payé le 17 janvier 1790 pour 1789, et plus tard en 1792.

« 9 fev. 1791 payé au Sr Rochet facteur d'orgues pour l'entretien de l'orgue jusqu'au mesme jour six fls ».

« 13 mars 1796 payé aux facteurs d'orgues pour l'entretien jusqu'à la mesme date... .. 6-0-0 ».

« 1820 payé aux facteurs d'orcles (sic) le 11 fev. 1820 ... 10-10-0 ».

« ... pour avoir logé et nourri le f. d'orcle un jour... 0-14-0 ».

« 5 octobre 1822 pour avoir nourri et logé le facteur d'orgue deux jours 1-13-0 ».

Des quittances et papiers divers confirment les données du registre:

« Le jubé proprement dit a été fait par le menuisier Bonet en 1785 (280 florins)

à Nivelles. Le mesme a fait les catalogues pour 105 fl. »

« Le soussigné reconnois d'avoir reçu de Sr Staquet mambour de l'église de longueville la somme de trois cents florins à compt du portail et autres menuiseries posées dans le fond de l'église sous le jubé. Ce 25 mai 1785. (s) Nicolas Bonnet ».

« J'ai reçu du Sr Staquet mambour de l'église de Longueville dix huit florins que j'ai payé pour le charriage du portail et boiseries sous le jubé. Ce 7 fev. 1786.

(s) J. van dormael curé de Longueville ».

laquelle on peut lire la mention suivante: « Monsieur l'abbé Berger doyen de Perwez a béni ces orgues offertes à leur Eglise en 1929 par le curé et les paroissiens. Elles furent entièrement restaurées par Mr. Lemercinier en 1936 aux frais du curé (S.) C. Grimaldi ». Pourtant récente, la nouvelle tuyauterie est entassée sur le sommier dans un désordre indicible. Bien que la soufflerie électrique fonctionne toujours, il nous a été impossible de faire parler un seul tuyau. Voici néanmoins la composition, dénotant bien l'esthétique du début de ce siècle: *Grand orgue*: Montre 8, Prestant 4, Bourdon 16, Bourdon 8. *Positif*: Flûte harmonique 4, Salicional 8, Voix Céleste 8. *Pédalier*: Soubasse 16. *P/I*, *P/II*, *I/II*, Tutti, Octave aiguë I, Octave aiguë II. Souhaitons cependant que ce très précieux buffet soit conservé. En faisant abstraction des deux parties latérales d'addition récente, ce meuble constitue un témoignage très intéressant de notre facture de la fin du XVII^e siècle. (5) On peut encore observer en bas, sur le côté gauche de la console, un trou bouché, où venait s'insérer un registre disparu. Le sommier étant complètement garni, il s'agissait peut-être d'un Rossignol, comme nous venons de le mettre en évidence à l'orgue du Grand Béguinage de Louvain (1692). Voir: J.-P. FELIX: *L'Orgue du Grand Béguinage de Louvain, in Bulletin de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Louvain et environs*, 1970, t. X, 1^o fasc., pp. 69-80; ill.

Signalons encore deux autres trous de registres, de section plus faible, cette fois: l'un à droite de la Cymbale, l'autre à droite de la basse de Trompette; seul ce dernier est bouché. Ils correspondent non pas à des jeux supprimés, mais très probablement à des commandes de mécanismes disparus (Tremblant ou Soupape de sortie).

(6) En 1968, ce clavier a été recouvert de plaques d'ivoire de réemploi.

(7) La présence de tous les dièses à la première octave du clavier était encore exceptionnelle à l'époque. Souvent, ces notes manquantes ont été ajoutées dans la suite mais plusieurs orgues sont restées telles quelles. Citons les instruments d'Impde (Boskapel), Boscut, Leerbeek, Thorembais-les-Béguines, Flône, etc.

(8) Un artifice analogue à celui de Longueville se retrouve à l'orgue de la Boskapel à Impde; l'étendue de son clavier est d'ailleurs identique. (9) Parfois, même quand le premier Ut dièse est présent au clavier, cette note peut manquer au pédalier. Nous retrouvons cet archaïsme à l'orgue de Vossem, lequel subit plusieurs remaniements. Ce petit pédalier en caisse provient très certainement de l'ancien orgue dont les traces de la console sont encore visibles à l'opposé de l'actuelle; le clavier de cet orgue ne disposait vraisemblablement pas de premier Ut dièse.

(10) Le chiffre qui suit l'appellation du jeu indique la hauteur du tuyau le plus grave, mesurée en pieds. Ainsi, celui de la Montre 8' mesure 8 X 33 cm, c'est-à-dire environ 2,64 m. Les jeux de 4' mesurent la moitié; ceux de 2' la moitié du 4' et ainsi de suite, avec les intermédiaires que nous avons mentionnés: 2 2/3' et 1 1/3'. Quant au chiffre romain qui suit les jeux de mixtures, il indique le nombre de tuyaux qui jouent par note abaissée.

(11) Archives de la Ville de Malines, Actes du Notaire F.J. Croon, 1692-93, 5 février 1693, Minute.

(12) Dr. E. VAN AUTENBOER: *P. Munick bouwt een orgel voor O.-L.-Vrouw van Hanswijk te Mechelen*, in *Musica Sacra*, LXIV, 1963, n^o 2, pp. 63-71.



Armand Bernier et le Brabant

par Joseph DELMELLE

ARMAND Bernier, définitivement terrassé après un interminable et douloureux combat avec la maladie, repose, pour l'éternité, depuis le 1er décembre 1969, dans la terre glaiseuse du Nijsberg. C'est au Nijsberg, en effet, sur le territoire d'Alsemberg, que s'étend le cimetière de Forest. En ce lieu plein de dignité morose, nous sommes presque à mi-chemin des deux termes de l'existence du poète: Braine-l'Alleud, l'inaugural, et Forest, le terminal. Certes, c'est sur le territoire de Saint-Gilles qu'Armand Bernier est passé de vie à trépas. Toutefois, c'est à Forest qu'il a vécu la plus grande partie de ses années, dont les dernières. C'est à Forest qu'il a connu son calvaire. Et, avant de partir pour le champ de repos communal, isolé au sommet d'une campagne lointaine, son corps a fait une dernière halte dans le chœur gothique de l'église Saint-Denis où l'officiant a rappelé quelle haute inquiétude avait été l'actif ferment de son œuvre poétique.

Bernier est un patronyme assez répandu en Brabant wallon, depuis fort longtemps. Ne parle-t-on pas déjà, pour l'époque où sévissait l'averroïsme, d'un Bernier de Nivelles? Les ancêtres du poète: bûcherons, paveurs ou maçons, sont demeurés fidèles à cette terre romane, sylvestre, bocagère et champêtre, où les villages, les hameaux et les « écarts » ont des noms qui chantent. Et c'est ainsi qu'Armand Bernier devait naître au Chenois,

sous Braine-l'Alleud, certain jour de février 1902. Ce qu'a été son enfance, Armand Bernier l'a dit aux pages de sa *Symphonie ouvrière* car André Bourdois, son héros, et lui-même ne faisaient qu'un. Il a parlé du cadre de ses jeunes années, de la vie paysanne, des pigeons faisant le carrousel dans le ciel des dimanches d'été, des glissades aux pentes glacées de l'hiver. Il nous a laissé, dans son premier et unique roman, cette tranche autobiographique, une intéressante évocation de la vie rurale brabançonne dans les premières années du siècle. C'est là, au Chenois, que la vocation du poète a pris naissance. A une question que lui posait le regretté Louis Quiévreux, venu l'interroger au lendemain de l'attribution du Prix Mockel, Armand Bernier répondit:

— *Pourquoi j'ai chanté les forêts et les oiseaux? Peut-être à cause de mon arrière-grand-père qui était bûcheron et qui possédait le nom prédestiné de Sylvain Dubois? Par quels canaux ténus et impalpables me transmit-il mes deux soucis: la recherche de Dieu tuyant entre nos doigts et l'amour des bêtes et des végétaux?*

Cette vocation ne devait se manifester que plus tard, au cœur de l'adolescence, sous l'action de ce sourcier: Gaston Heux, un poète bien oublié aujourd'hui, Armand Bernier fut, à Morlanwelz, l'élève de ce fervent serviteur des Muses. Et c'est la revue ucloise de Léopold Rosy: *Le Thyrsé*, qui pu-

blia son premier poème. Armand Bernier, alors, avait 18 ans.

Quelques années plus tard, Armand Bernier, s'étant marié, s'installa à Forest. Il devait demeurer toujours fidèle à cette commune: rue Cervantès, avenue Jupiter, avenue du Domaine... Et, toujours, il devait exprimer son attachement au Brabant, à ses campagnes vallonnées, à ses arbres, à ses oiseaux, à son ciel. Un de ses recueils de contes poétiques s'intitule: *Geneviève de la Forêt*, et cette Geneviève-là n'est autre que la légendaire Geneviève de Brabant. On trouve, dans cet ouvrage bruisant, odorant et ensoleillé une *oraison matinale de Ruysbroeck l'Admirable* où le poète, s'exprimant par la bouche du moine de Groenendael, salue la nature verdoyante, la sylve sonienne, et en dégage un symbole de fraternelle bonté. Par ailleurs, un ensemble de poèmes d'Armand Bernier chante *Bruxelles, la Mal-Aimée*, évoque ses différents climats, les sites où ses flâneries méditatives l'ont conduit. L'auteur nous invite à le suivre de la Grand-Place et de la rue de l'Etuve au sentier du Crabbegat, de l'église de la Chapelle et du Petit Sablon à la Maison d'Erasme. Un apologue: *L'Hamadryade du Parc Duden*, tient lieu de liminaire à cette œuvre qui, dans la production du poète, représente une heureuse parenthèse.

Armand Bernier a chanté le Brabant où il avait vu le jour, où il avait vécu tant de belles années. On sait que l'essentiel de sa production lyrique tient dans un fort volume: *Le Monde transparent*, édité grâce à la somme attachée au Prix Albert Mockel dont il avait été le premier lauréat. Le Brabant n'est guère cité dans les vers des poèmes groupés sous ce titre révélateur des aspirations de l'auteur. Mais il y est cependant présent en permanence, sous le couvert de l'allusion. La preuve? Le 28 juillet 1967, Armand Bernier m'écrivait: « *Je viens de passer une dizaine de jours au Bocage dont le parc bien ombragé et odorant m'enchantait toujours... Je serais heureux que vous connaissiez un jour le Bocage où j'ai écrit dans le temps beaucoup de poèmes pour les arbres et les oiseaux...* »

Appartenant à un homme charmant, ami des poètes, le Bocage est une verdoyante propriété de La Hulpe, située aux confins d'Ohain et de Genval. Armand Bernier y a séjourné fréquemment. Claudine, sa fille, et son mari y ont vécu à demeure, dans l'ancienne conciergerie. Malade, le poète y est retourné plus d'une fois et j'ai passé là-bas, avec lui, avec les siens, avec son hôte, avec d'autres poètes dont Maurice Carême, Dominique de Wespim, Edmond Vandercammen, etc., plus d'un bel après-midi. Armand Bernier, bien que souffrant, souriait au spectacle de la nature, cette magnificence. Peut-être se retrouvait-il, comme en rêve, *Dans les Vergers de Dieu*:

*En ces lieux où tout est beauté
quelle est la plus belle chose?
Sans regarder alors le vent qui balançait
des branches en fleurs et pleines de grâce,
sans montrer les oiseaux flottant dans la clarté,
ni la femme à genoux auprès d'une fontaine,
Dieu me guide vers un coin des vergers.
Là, les enfants des hommes jouaient
avec les doux enfants des bêtes.*

Armand Bernier a beaucoup fréquenté le Bocage de la rue des Bruyères, à La Hulpe, où il était toujours bien accueilli. Ami des arbres et des oiseaux, il s'est souvent promené dans la Forêt de Soignes. Et, chaque fois qu'il en avait le loisir, il quittait son appartement de l'avenue Jupiter — occupé pendant de très longues années — pour s'éloigner par les allées du Parc de Forest et du Parc Duden dont, de sa fenêtre ou de son balcon du « Belvédère » (appellation du building où il avait son appartement), il pouvait presque toucher les frondaisons et suivre les aériennes arabesques des oiseaux.

Plus d'une fois, j'ai été rendre visite au poète dans son appartement du « Belvédère ». On avait, de là-haut, une vue étendue et splendide sur le bas de Forest, Anderlecht, Vlezenbeek, Leeuw-Saint-Pierre et l'opulent Payottenland. Souvent, revenant d'une incursion en province et franchissant le nouveau pont jeté sur le canal, voyant la mosaïque des buildings de l'Altitude Cent, j'ai pensé au poète, l'imaginant à sa fenêtre, admirant le spectacle:

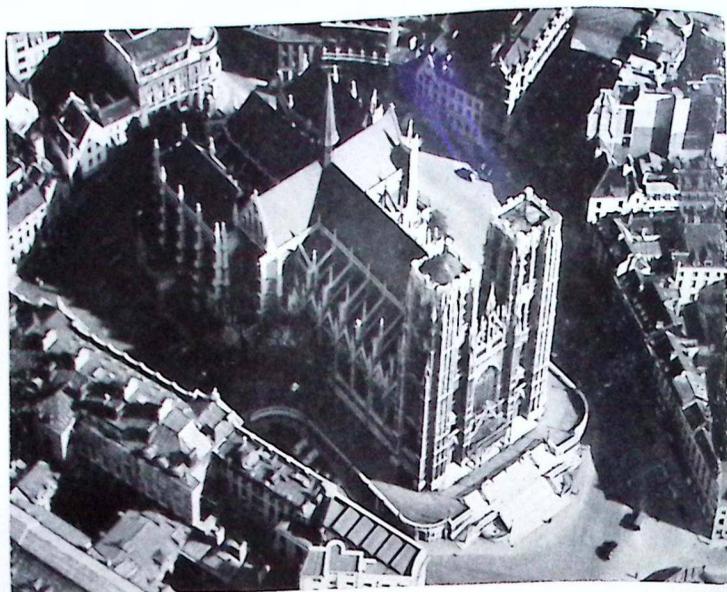
*Devant moi, dominant un lambeau de forêt,
C'est l'Altitude Cent où, quand le soir se fait,
Les buildings de béton sont comme des falaises
Couvertes de carrés de cendres et de braises.*

*Au milieu du damier qui s'élève en rempart,
Je pointe une fenêtre et lui donne un regard:
C'est celui d'un poète ardent et solitaire
Qui guette l'horizon depuis son « Belvédère ».*

*Je pense à lui qui parle avec l'ombre et le vent,
Avec Dieu qui toujours se tait obstinément,
Et j'en fais un marin qui, monté dans la voile,
Se répète le nom d'une impossible étoile...*

Pendant des années, cloué par la maladie, Armand Bernier a regardé, depuis le Belvédère ou depuis l'avenue du Domaine, le Brabant qu'il aimait et qui lui avait fourni ses thèmes et son inspiration. De son André Bourdois de *Symphonie ouvrière*, il avait fait remarquer: « *Il était par essence un rêveur...* ». André Bourdois était son alter ego.

Après avoir été la proie de la maladie pendant une décennie, Armand Bernier, qui avait été Chef du Service de l'Instruction publique et des Beaux-Arts du Gouvernement provincial du Brabant, s'en est allé pour le voyage sans retour. Ce voyage, sans doute, lui a fait découvrir une autre terre où il y a aussi beaucoup d'arbres et d'oiseaux qui chantent, un autre tendre et lumineux Brabant où, délivré du poids du corps, il poursuit son insatiable quête de beauté, de lumière et de pureté...



La Cathédrale Saint-Michel

L'Histoire appela son père Godefroid III le Courageux; pour lui, elle retint l'épithète de guerroyeur, Guerrier, il le fut jusqu'aux désastreuses batailles de Steppes et de Bouvines. Mais ensuite, Henri I (1119-1235), vaincu, consacra, pour effacer les malheurs, les vingt dernières années de son règne, à accorder à ses sujets une paix longuement désirée. Privilèges, franchises, institutions monastiques se multiplient. A cette époque sont nées « La Cambre » (Parcum beatae Mariae virginis), l'abbaye du Parc (Parcum dominarum), la collégiale des Saints Michel et Gudule, une des œuvres les plus prestigieuses de notre pays, élevée aujourd'hui au rang de cathédrale dédiée à l'archange Saint Michel.

Un acte du duc Henri I, daté de 1226, nous permet d'affirmer qu'à cette époque précise commença l'édification d'une collégiale, sous le vocable des Saints Michel et Gudule. «...ecclesia bruxellensis quae ad voluntatem nostram et ammonitionem de nova reedificare incepit in honorem beatissimae Virginis Dei genetricis Mariae». « On commença à réédifier »: ces quelques mots révèlent l'existence première d'une ou de plusieurs autres églises.

Un autre document soutient l'hypothèse qu'en 1047 se dressait déjà une église sur la colline dominant Bruxelles. « Que quiconque, en ce siècle, bâtit sur le fondement de la charité, attende en toute confiance sa récompense auprès du Seigneur au jour de la rétribution éternelle. A cette cause, moi, Baldéric, j'ai fait consacrer à Bruxelles, une église paroissiale et j'y ai fait transférer avec tous les honneurs que j'ai pu, le corps très saint de la vierge du Christ, Gudule, corps que j'avais trouvé délaissé dans la petite île de Saint-Géry. »

Ainsi, des églises fort modestes se seraient succédé depuis des époques lointaines même carolingiennes, selon certaines affirmations. Elevées en matériaux non durables, elles ont totalement disparu. En 1072, selon l'historien Thymo, un incendie devait détruire la bâtisse de Baldéric, mais un monument roman du XIe siècle ne pouvait être anéanti complètement. Seule, la charpente à sans doute été calcinée.

Comment peut-on imaginer Saints Michel et Gudule, à cette époque? Sur quoi se base-t-on? Quelques documents, les plus anciens datant des XIIIe et XIVe siècles, peuvent nous y aider.

Un sceau de l'échevinage de Sainte Gudule à Molenbeek (1318), gardé aux archives des Hospices civils de Bruxelles, représente un chevet d'église romane, percé de deux fenêtres en plein cintre et surmonté d'un pignon triangulaire aux rampants décorés de crochets, au sommet, une croix terminale. Le chevet est flanqué de deux tours circulaires, dont l'étage supérieur forme galerie. Elles sont recouvertes d'une toiture bulbeuse, terminée d'une croix.

Est-ce la représentation de notre collégiale romane? On pourrait en douter si cette hypothèse n'avait été renforcée, il y a quelque trente-trois ans, par les sondages de sol nécessités par la création de la jonction Nord-Midi. On creusa la terre près du deuxième pilier du bas-côté méridional et on dégaga le massif cylindrique de la fondation. Au pied de ce massif, les pioches mirent au jour des vestiges qui, indubitablement, étaient les restes d'un escalier à vis.

On se trouvait en présence de substructions appartenant à un édifice roman. Cette découverte, quoique heureuse, n'était pas fortuite. Les archives, les sceaux, en parlent abondamment et certaines parties romanes, notamment la vieille tour, se dressaient encore au centre du chantier au XVIe siècle. Mais, les fouilles nous apportèrent des éléments précis pour la date, le plan et les dimensions de l'église. La mouluration des pierres de taille la situe dans les premières années du XIIIe siècle. Retenons parmi les mesures données par le fouilleur, l'épaisseur des murs des tours: 2 m 40, le diamètre des tourelles: 6 m 20, la largeur totale depuis le parement extérieur des murs pour la nef et les bas-côtés: 17 m 70. Constatons que la collégiale n'était pas très grande: 17 m 70 de largeur contre 27 m pour Sainte Gertrude de Nivelles!

Les renseignements auraient pu être plus nombreux, mais les fouilles furent arrêtées faute de moyens matériels; seuls l'avant-corps et une partie de la nef nous sont connus avec certitude. Espérons qu'un jour, la poursuite des recherches dans le sous-sol nous révélera le plan d'ensemble de l'édifice roman.

Une conclusion s'impose: on aurait commencé à abattre l'église romane des environs de 1200 pour en commencer une autre, plus vaste un quart de siècle plus tard, comme cela s'est fait à la cathédrale de Tournai. Les divers éléments recueillis indiquent que le monument qui a précédé l'actuel était de style roman rhénan; des historiens d'art l'ont associé à Notre-Dame de Maastricht, à Saint-



La collégiale des Saints Michel et Gudule, aujourd'hui cathédrale Saint-Michel, d'après une lithographie du siècle dernier.

Nous pouvons affirmer qu'en 1289 étaient achevés en style romano-ogival, le chœur avec son déambulatoire et ses chapelles latérales, les murs du transept formant équerre avec ceux du chœur et l'entrée du transept du côté sud.

Toutes ces chapelles, aux vocables encore connus: Sainte Catherine, Saint Nicolas, Sainte Marie-Madeleine, Saint Luc... ont disparu, excepté celle du fond, lors de la construction en hors d'œuvre aux XVIe et XVIIe siècles des chapelles du Saint-Sacrement, (1534), de Notre-Dame (1649), et de la Madeleine (chapelle Maes - 1665). Cet édifice du XIIIe siècle nous est parvenu bien transformé et s'en faire une idée serait difficile si nous ne disposions d'une miniature de la bibliothèque de Bourgogne, conservée à Bruxelles. Document capital pour l'étude de la collégiale, il nous montre Marguerite d'York en prière dans le cimetière de Sainte-Gudule.

La princesse est accompagnée de sa patronne, sainte Marguerite et des quatre grands docteurs de l'église; mais notre attention est surtout attirée par la représentation de la collégiale, terminée depuis peu et où l'on peut encore voir les gables du chœur s'élevant au-dessus des chapelles rayonnantes.

Les murs du transept « côté chœur » s'érigent à la fin du XIIIe siècle; ceux attenants à la nef, aux XIVe et XVe siècles. Les bras de la croix se terminent par des portails surplombés d'un mur plat percé d'une grande fenêtre aux remplages rayonnants et d'un tympan où circule une galerie à jour. Les contreforts placés à l'occident conservent leur gracieuse silhouette s'élevant assez haut au-dessus des corniches. Ils sont couronnés côté sud d'un léger pinacle; côté nord, d'une tourelle. Le porche placé dans le transept méridional est terminé en 1499: on le distingue assez avancé dans la miniature de Marguerite d'York. Ce portail en cache un autre de la fin du XIIIe siècle, également voûté, intéressant par sa décoration florale dans laquelle l'artiste s'exprime avec plus de liberté. Cette partie de l'édifice a subi des transformations dès la fin du XVe siècle, pour la construction du portail extérieur.

L'édification de la collégiale se poursuivit au XIVe siècle sous l'impulsion du duc Jean II, bientôt suivi par l'archevêque de Reims, le pape Clément VI, Jean IV 't Serclaes. La construction de la nef s'avance du côté des tours, selon la technique du gothique rayonnant. L'arc s'élargit considérablement; les

Victor de Xanten, à Sainte-Gertrude de Nivelles, à l'église des Saints Apôtres de Cologne. Pourquoi du roman rhénan à Bruxelles?

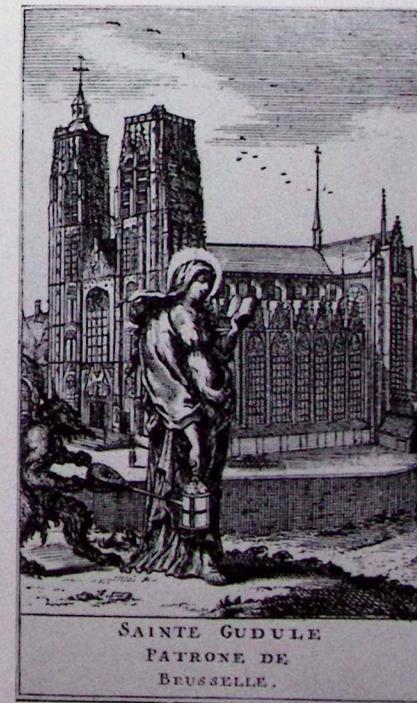
Le Brabant dépend du Saint-Empire. Depuis le Traité de Verdun (843), l'Escaut constitue la frontière entre la France et la nation germanique. Il est normal que le Brabant se tourne vers l'Est et surtout vers Cologne qui restera, jusqu'au XIe siècle, la capitale de la vallée du Rhin. Son instabilité politique et sa situation monastique déplorable (abbayes très jeunes et fondées selon la règle de Cîteaux) ne favorisent nullement l'éclosion de foyers artistiques.

Edifiée avant 1046, brûlée en 1076, réédifiée et aussitôt rasée vers 1200, la collégiale est reconstruite à partir de 1226, sur un plan beaucoup plus vaste et dans le nouveau style.

Il est vrai que le contexte politique s'est modifié, le goût des artistes aussi. Les villes précédemment en formation se sont renforcées et achèvent leur structure politique; la maison de Louvain a réussi l'unification territoriale du Brabant.

Le duc Henri I réconcilié avec ses voisins, Frédéric II, Philippe-Auguste et Jean sans Terre, favorise l'expansion de la vie dans les cités. Les abbayes cisterciennes, bénédictines et norbertines, hostiles aux arts trop riches, s'assouplissent. Des cités prospères, une paix retrouvée, des abbayes favorables aux arts sont à l'origine de constructions importantes. Saints Michel et Gudule est de celles-là. Désormais le Brabant regarde vers les cités de Flandre, vers la mer du Nord et l'Angleterre, mais aussi vers les foires de Champagne et vers Paris. Les maîtres flamands et français influencent les premiers artistes brabançons. Les premières grandes cathédrales gothiques sont en construction au moment de la publication de la charte d'Henri I (août 1226), annonçant l'érection du « novum opus ». Selon la coutume, on commença l'édification par le chœur. Ce dernier était contourné par un déambulatoire, sorte de portique dans lequel s'ouvraient huit chapelles latérales. Elles symbolisaient la couronne d'épines portée par le Christ après sa condamnation. Faute d'argent, les travaux furent arrêtés vers 1250 pour ne reprendre qu'en 1273, sur l'ordre de Jean I, après sa victoire de Woeringen sur les troupes du Saint-Empire. Libéralités, encouragements, ressources nouvelles favorisèrent la poursuite de l'œuvre. Même, le pape Honorius accorda des indulgences à ceux qui contribuaient aux frais de cette construction; plus tard, l'évêque de Cambrai fit de même.

L'ancienne collégiale d'après une gravure d'Harrewyn (coll. Hippert).



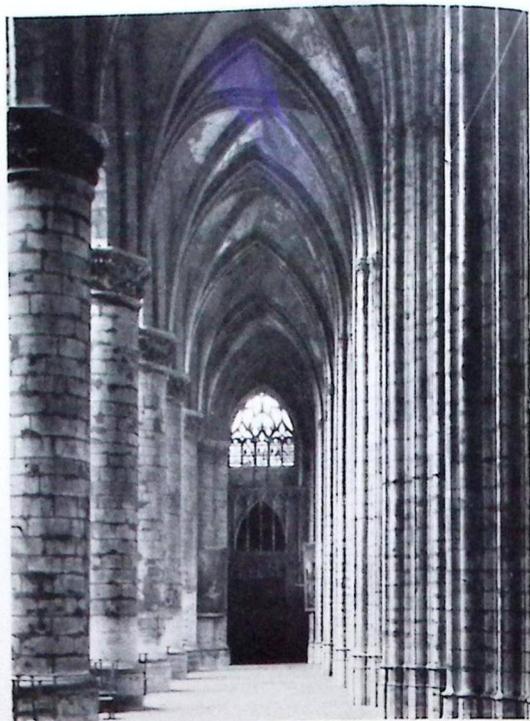
baies des fenêtres sont divisées par des remplages aux dessins géométriques; les chapelles latérales s'élèvent le long des collatéraux; le décor, plus réaliste qu'au XIIIe, choisit des modèles tourmentés (choux frisés). Sainte-Gudule est la première église de Bruxelles où sont appliquées ces nouvelles méthodes.

C'est le siècle d'or pour notre cité. Parmi les villes riches, telles Louvain, Anvers, Malines, Vilvorde, Bruxelles brille d'un éclat tout particulier. La bourgeoisie brabançonne triomphe. La publication de chartes (charte de Cortenberg - 1312 - la Joyeuse Entrée - 1356 - la charte renouvelée - 1372 -) prouve la large émancipation dans la politique intérieure des cités qui désormais s'associent au pouvoir. La situation économique florissante engendre d'importantes constructions publiques: halle aux draps, enceinte, beffroi, hôtel de ville. Pendant ce temps, s'achève lentement l'édification des nefs; on élève les arcades de celle du centre jusqu'au triforium. En 1398, le collatéral droit n'est pas encore achevé — il ne sera terminé qu'en 1440 — et déjà, on commence à établir les chapelles latérales. Dans la décoration se mélangent les éléments rayonnants et flamboyants.

Le collatéral sud est constitué de sept travées; entre les contreforts saillants sont logées sept chapelles qui s'étendent du transept à la tour. De larges fenêtres à remplages rayonnants et parfois flamboyants occupent presque tout l'espace libre entre l'ossature du bâtiment. Les chapelles sont couvertes d'un toit à double versant perpendiculaire à la nef et formant une série de pignons garnis de crochets en forme de feuilles de choux frisés. Les tympans ont un épannelage trilobé. Le pilastre divisé en étages séparés par une moulure en guise de larmier, est couronné d'un gracieux pinacle aux panneaux trilobés avec niches aux rampan's à crochets, surmonté d'un joli fleuron.

Des contreforts émergent au-dessus de la toiture des chapelles latérales et sont reliés à la nef centrale par des arcs-boutants doubles. Ces éléments ont été l'occasion d'un jeu de clochetons ou pinacles, chaque fois au nombre de trois. Le collatéral droit compte sept fenêtres dont trois en gothique rayonnant, les quatre autres déjà de style flamboyant.

La toiture de la nef, à pente raide, est séparée du mur latéral par une balustrade faite d'une ornementation ajourée en forme de K (certains y voient l'initiale de Charles le Téméraire ou de Charles



Collatéral gauche ou septentrional (XVe siècle).

Porche du bras droit du transept.



Quint). Elle est interceptée par des pinacles élégants et sveltes. Les dernières travées du collatéral droit, le collatéral gauche, la partie supérieure de la nef et les deux tours de façade verront le jour au XVe siècle. En 1406, en même temps que l'avènement de la maison de Bourgogne, Philippe le Bon choisit notre cité pour résidence ordinaire; la population de la ville s'élève à 60.000 âmes et Sainte-Gudule compte 8.000 paroissiens. Capitale, elle le restera jusqu'à l'accession au pouvoir de Philippe II (1555). En art, l'influence française décline durant le XVe siècle; notre architecture acquiert des caractères généraux propres, s'individualise avec la naissance d'une école d'art brabançonne. En politique, la démocratie triomphe; malgré quelques convulsions sociales, Bruxelles s'enrichit de constructions grandioses. Séjour permanent du gouvernement, elle devient la « civitas nobilissima ». Sainte-Gudule bénéficiera de cet état de choses et les travaux y seront poussés avec vigueur. Le pape Eugène IV accorde, en 1436, une nouvelle bulle d'indulgences dans laquelle il qualifie Saints Michel et Gudule d'« opus non mediocriter sumptuosum ». En 1440, le collatéral méridional est terminé jusqu'à la tour, et les tours elles-mêmes, commencées avant 1436, comme l'attestent certains documents d'archives, arrivent à la hauteur des voûtes. Le 30 octobre 1435, on se préoccupe déjà de la belle verrière destinée à la façade principale. Un règlement de compte sera l'origine de son paiement. Jeanne de La Leck, dame de Heseuwyck, prétendant avoir été volée par un bourgeois, Jean Schilden, rend la justice elle-même. Alerté par le magistrat, Philippe le Bon s'en émeut et oblige la dame à payer, en plus de la confiscation de ses biens, 100 ridders pour l'exécution du grand vitrail.

Parallèlement, les tours s'édifient et, en 1470, on fait appel pour terminer les campaniles et les surmonter d'une flèche pyramidale, au talent de Jean van Ruysbroeck célèbre par la tour de l'Hôtel de Ville et celle de Sainte-Gertrude de Louvain. Mais, l'artiste perd ses facultés mentales et ne pourra achever son œuvre qui restera sans couronnement.

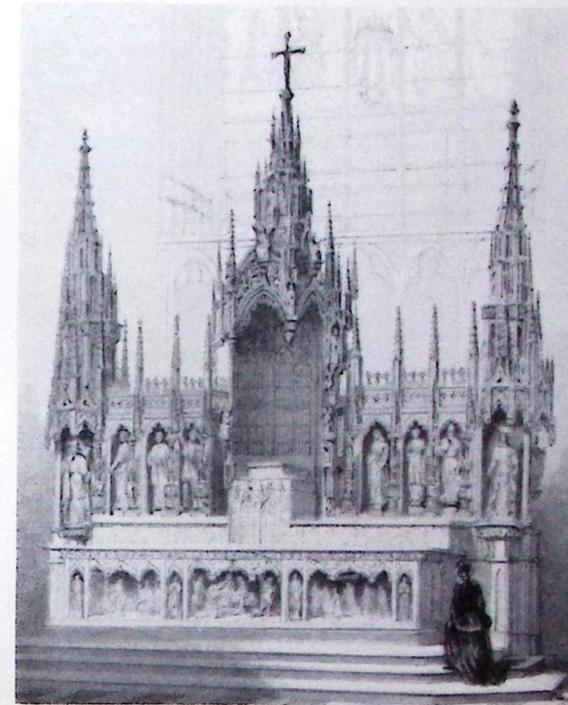
La composition de la façade atteint la perfection par le très bel équilibre de ses masses, par la musique des lignes ascendantes; elle est une disposition du type français peu usité dans nos régions. Un tableau du Musée du Louvre nous donne une vue de la façade vers 1480. L'avant-plan de ce tableau, attribué au Maître de Sainte-

Gudule, est occupé par une scène religieuse. Dans le fond, une rue conduit au parvis de l'église, reconnaissable par ses tours aux puissants contreforts, sa splendide verrière centrale, son magnifique gable gothique, ses trois portes surmontées d'une galerie ajourée. La tour Nord n'est pas encore achevée; elle le sera dans une dizaine d'années. Construite suivant les mêmes lignes, la façade Nord, commencée vers 1440, offre des fenêtres basses et hautes en gothique flamboyant. Durant la première moitié du siècle s'élèvent aussi le croisillon Nord et les voûtes du transept.

Terminée depuis cinquante ans à peine, un besoin d'adjonction se fait déjà sentir. Depuis quelque temps se discute le projet d'élever une chapelle en l'honneur du Saint-Sacrement pour y contenir l'insigne relique. Pour celle-ci, en 1533, on abat quatre chapelles greffées sur le déambulatoire. Vu leur ampleur, ces travaux se prolongent jusqu'en 1539. Bénéficiant de la prospérité du règne de Charles Quint, la nouvelle construction est très vaste et très riche, elle atteint la profondeur du chœur, se compose de trois travées rectangulaires et se termine par un chevet trapézoïdal. Les ouvertures de diverses formes, mais aux remplages flamboyants, sont encadrées de vigoureux contreforts à retraits. Des maîtres connus élaborèrent les plans de cet édifice qui marque la fin de la dernière période gothique. Ainsi, Louis Van Berghem, Henri Van Pede et le tailleur de pierres van Wyenhove participèrent aux travaux qui s'élèverent à la bagatelle de 32.000 florins. La dédicace vint trois ans plus tard (23 avril 1542).

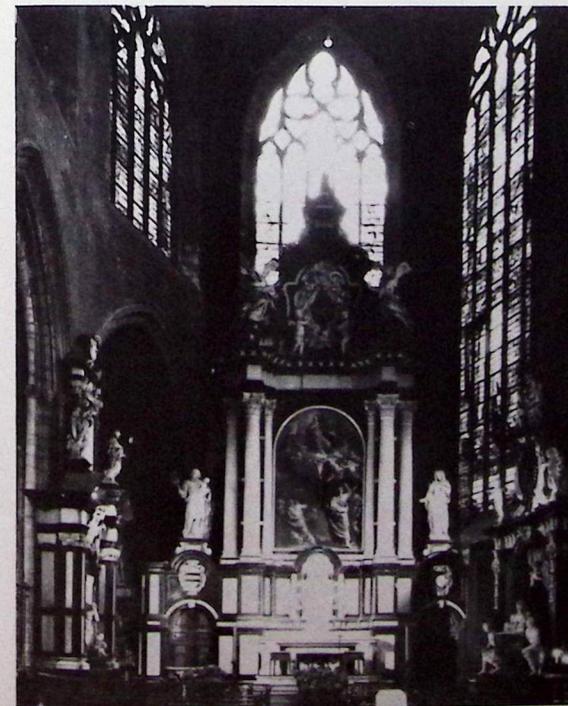
Par ses dimensions et par sa décoration, cette transformation brisa le plan primitif de notre collégiale, la croix latine. Elle n'était pas heureuse, mais très rapidement, d'autres travaux allaient remédier à ce déséquilibre.

En 1633, l'archiduchesse propose de bâtir une chapelle dédiée à la Vierge. De même grandeur et de même forme que celle du Saint-Sacrement, elle occupera le côté Sud de la collégiale. Pour ce faire, le jeune sculpteur et architecte de la Cour, Jérôme Duquesnoy, rase les quatre dernières chapelles du déambulatoire et achève ainsi la destruction de ce qui subsistait du plan initial. Le maître de l'ouvrage ne suivit pas le goût du temps, le baroque, mais chercha une harmonie avec le pendant Nord et le reste de l'édifice. Commencée en gothique décadent, alors tombé en désuétude, il édifia la voûte en Renaissance flamande. Il adopta les données principales du style



La chapelle du Saint-Sacrement (lithographie).

La chapelle dédiée à la Vierge.



gothique, mais renonça à ses formes compliquées.

Les cinq fenêtres aux différents remplages flamboyants furent traitées avec une certaine sobriété de mouluration.

Enfin, une troisième construction effaça les parties basses du XIIIe siècle. Une chapelle connue sous le vocable de Sainte-Marie-Madeleine existait déjà au chevet du chœur. Agrandie en 1560, elle fut démolie et réédifiée en 1665, et nous est parvenue sous le nom de chapelle Maes. Pour celle-ci l'architecte, Léon Van Heil le Vieux, adopta le style baroque. De plan rayonnant hexagonal, la construction est une œuvre aux proportions harmonieuses où se mêle l'emploi de grès lévrier et de pierres bleues, mais sa beauté apparaît surtout à l'intérieur.

Cette chapelle clôture la longue série des travaux et modifications du sanctuaire. Une telle édification nous permet de suivre l'art en Brabant pendant quatre siècles et de goûter l'évolution des styles, allant du roman décadent au baroque en passant par le gothique primaire, rayonnant, flamboyant avec les particularités propres aux artistes brabançons.

Par son système développé d'arcs-boutants et davantage par la grande façade à deux tours, l'église occupe une place marquante dans l'architecture religieuse de notre pays. Ses deux grandes chapelles annexes lui confèrent l'aspect des « hallekirchen » de Flandre si ses « trois chœurs » n'étaient séparés par un déambulatoire et si le chœur principal n'avait un éclairage direct. L'harmonie extérieure, déjà quelque peu rompue par la construction des deux grandes chapelles, fut entamée davantage par la chapelle Maes, mais aussi, de nos jours par les modifications excessives du voisinage.

Penétons dans le temple par le portail du croisillon sud, autrefois le portail Sainte-Croix, et plaçons-nous à la croisée du transept d'où nous embrassons du regard l'immensité de l'édifice. Devant nous, un chœur sombre évoque le mystère; derrière nous, une douce lumière tamisée par de larges verrières inonde à profusion les nefs. D'emblée, nous saisissons le caractère majestueux de cette église brabançonne. Sans difficulté aussi, un parallélisme net et concis s'établit entre la vision extérieure et intérieure. De transition romano-ogivale, le chœur s'impose à nous par sa lourdeur et sa sévérité. Il comprend trois travées et une abside à six pans. C'est là dans le saint des saints, nous l'avons vu tantôt, que se trouvent les parties les plus anciennes.

Les voûtes en pierre blanche ont déterminé par leur poids la grande épaisseur des murs et un robuste épaulement. De grandes masses cylindriques puissantes et élevées, faites de blocs découpés en segments de cercle — le diamètre très vaste ne permettant pas l'emploi du tambour — reçoivent sur leurs tailloirs la retombée des voûtes et soutiennent tout le poids du monument.

Les colonnes de différents types, toutes du XIII^e siècle, sont intéressantes parce qu'elles nous permettent de faire l'historique des lieux. Les chapiteaux sont garnis d'un ou de deux rangs de crochets, faits de larges feuilles stylisées s'enroulant à leur extrémité. Ici, des colonnettes accolées au pilier reçoivent également la retombée des voûtes. Là, au rond-point, elles sont arrivées à un grand développement artistique: au lieu de se prolonger jusqu'au bas du pilier, elles se composent d'un tailloir et d'une corbeille portée par un culot. Dans le chœur, sous chaque fenêtre, aux meneaux artistiquement découpés, se trouvent trois arcades, deux dans le rond-point, surmontant chacune des lancettes géminées. C'est le triforium érigé en 1260. Une série de cinq vitraux (1535-1550) orment encore le chevet. On ne possède guère de renseignements sur leur origine. Furent-ils offerts par Marguerite d'Autriche? Certains le pensent. Ils sont établis suivant la conception en vigueur au XVI^e siècle: au sommet, les étendards, les couronnes et les chiffres de nos souverains; au centre, sous un dais d'architecture, l'effigie de deux princes agenouillés devant un personnage sacré; au bas, les écussons et les armoiries des différentes alliances de nos monarques. Le plus remarquable, celui du centre, représente la Vierge, chef-d'œuvre de grâce et de douceur. Il figure Maximilien et Marie de Bourgogne, fortement individualisés et pleins de noblesse. Du côté gauche, sont représentés successivement Philippe le Beau et Jeanne de Castille, devant l'archange Saint Michel, Philippe II et sa seconde épouse, Marie de Portugal; du côté droit, Charles Quint avec sa fameuse devise « Plus oultre », son frère Ferdinand en prière devant Sainte Gudule. Suivent Philibert de Savoie et Marguerite d'Autriche.

Le maître-autel, érigé au centre du chœur est une œuvre de Van Ryswyck, artiste du XIX^e siècle. Il en a remplacé plusieurs dont celui du Saint-Sacrement de Miracle sur lequel était présentée à la vénération des fidèles, la magnifique châsse de Sainte Gudule. Hélas! elle disparut dans les tourmentes révolutionnaires du XVI^e siècle.



Le splendide vitrail du croisillon nord a été réalisé d'après des cartons de Bernard Van Orley.

Six tapisseries bruxelloises (1770-1785) animent le chœur durant la haute saison.



Anéanti aussi, le jubé avec son autel, dédié aux Trois Rois et qui clôturait l'entrée du chœur.

Le mausolée des ducs de Brabant, surmonté du lion de Jean de Monfort, se dressait autrefois en son milieu. Nous l'apercevons maintenant du côté de l'Évangile.

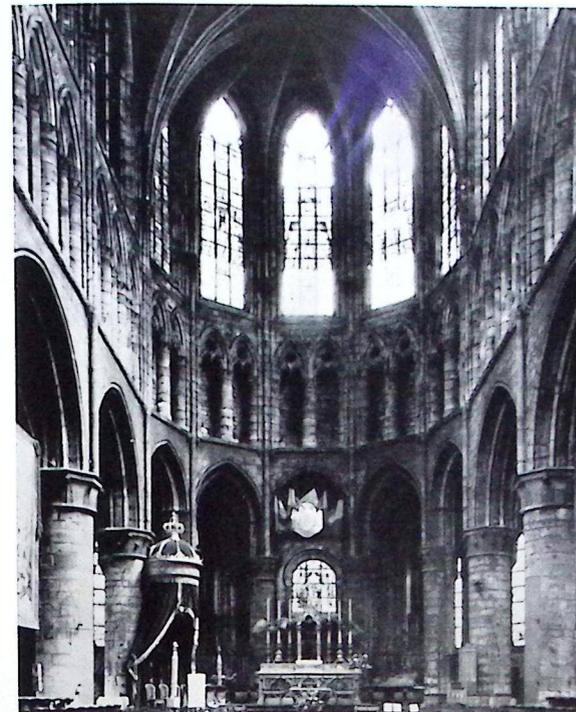
En ces lieux furent inhumés des personnages illustres. Jean II, duc de Brabant décédé en 1312, inaugure la longue série; suivirent Antoine de Bourgogne, fils aîné de Philippe le Bon, Catherine de Valois, première femme de Charles le Téméraire, Cornéille, le grand Bâtard. En 1834, on y enterrera encore le prince Léopold, fils de notre premier souverain. Faisant pendant au monument des ducs se trouvent le mausolée de l'archiduc Ernest.

De modestes stalles (vers 1750), chargées de vibrantes rocailles, occupent les côtés du chœur. Provenant de l'abbaye de Forest, elles succèdent aux stalles détruites au XVI^e et au XVIII^e siècle. Sous l'ancien régime, on pouvait encore y admirer les armoiries des chevaliers de la Toison d'Or et les cabinets d'armes suspendus au-dessus de chaque siège. Les deux admirables grilles, placées derrière le maître-autel, sont des œuvres de L. Demotte (1746). D'esprit Louis XV, l'une montre un « M » (Michel) et l'autre un « G » (Gudule) entre des feuillages, des courbes et contre-courbes, des crosses d'un rythme élégant.

Aux grandes occasions et surtout durant la belle saison, une suite de six tapisseries (1770-1785) est tendue entre les piliers du chœur. Elles jettent une note à la fois riche et gaie dans ce lieu puissant et sévère.

Les tapisseries de Sainte-Gudule peuvent être considérées comme les ultimes créations de nos ateliers autrefois si prospères. Jacques Vanderborght, qui les a créées, est le maître du dernier atelier bruxellois. Véritables tableaux reproduits en tapisserie avec de nombreux personnages et des perspectives architecturales, elles représentent:

- la profanation des hosties (1770)
- Catherine recevant les hosties des Juifs (1785)
- les Juifs conduits à la Steenpoort (1785)
- la translation des hosties miraculeuses (1785)
- une guérison miraculeuse (1785)
- la remise des hosties à l'archevêque de Malines Jean Hauchin, après les troubles du XVI^e siècle (1770).



Le chœur, en gothique primaire.

les hosties sur la table, ils les percent de leur poignard. Du sang en jaillit. A cette vue, ils sont saisis d'horreur et ne pensent plus qu'à se défaire du fardeau. A ces fins, ils engagent une femme du nom de Catherine, mais ce fut leur perte. Celle-ci, au lieu de les transporter à Cologne, s'en va raconter son histoire au curé de l'église de la Chapelle... et vous devinez la suite.

Ainsi, les hosties devinrent de précieuses reliques à un point tel que la collégiale et l'église de la Chapelle se les disputèrent avec fougue. Le chapitre de Sainte-Gudule l'emporta.

Alors s'établit la coutume de porter solennellement les hosties à la procession et même pour commémorer cet événement « sera bastie et construite une fort ample et belle chapelle coste septentrional du grand chœur, laquelle plusieurs grands Roys et Princes de la chrestienté enrichiront de verrières belles et grandes esquelles l'on veoit excellemment peinte la susdite histoire, et en bas sont pourtraitez les effigies et armoiries des princes qui les ont données ».

Bernard Van Orley fut chargé de la réalisation des vitraux, mais le peintre décéda pendant l'élaboration de son travail. Heureusement, ses dessins préparatoires permirent à Michel Coxcie et à J. Haeck de continuer l'œuvre dans un esprit proche de la conception de leur prédécesseur.

De nos jours, il ne reste que quatre verrières du XVI^e siècle dont une seulement peut être donnée valablement à Van Orley. Elles sont de disposition architecturale identique: deux arcs de triomphe avec triple baie en perspective descendante se détachent sur un ciel bleu. Faites de pilastres, de frises, d'arcs en plein cintre, de guirlandes et de tondi, elles baignent dans une douce lumière dorée. La troisième, celle du grand artiste, montre François I^{er} et Eléonore, son épouse, empreints d'une grande noblesse de caractère. Entre eux, l'austérité de Saint François, recevant les stigmates, contraste avec les vêtements somptueux de son protégé.

Un blason d'azur, semé de fleurs de lis, symbole des rois de France, surmonte l'ensemble. Ici également, l'assassinat de Jonathas est rendu avec violence et talent.

Les premier, deuxième et quatrième vitraux montrent dans l'ordre Jean III et Catherine de Portugal, Louis II et Marie, reine de Hongrie, Ferdinand I^{er} et l'Impératrice.

Coxcie et J. Haeck y travaillèrent aidés de maîtres inconnus.

Le chœur en gothique primaire est entouré du déambulatoire qui a perdu ses neuf chapelles primitives au profit de deux grandes et de la chapelle Maes.

Grâce au Liber Capellaniarum, surtout, nous en connaissons la succession et leur attribution. Il serait trop long de les énumérer et d'en donner ne serait-ce qu'une sommaire description. Toutefois, nous ne pouvons passer sous silence celle dédiée à Sainte Catherine, côté Nord (1259). Près de son autel fut enterré en 1464 un de nos plus grands artistes, Roger Van der Weyden, « portraiteur de la ville de Bruxelles », un des géants de la peinture de notre pays. Voici le texte de son épitaphe conservé par les archives:

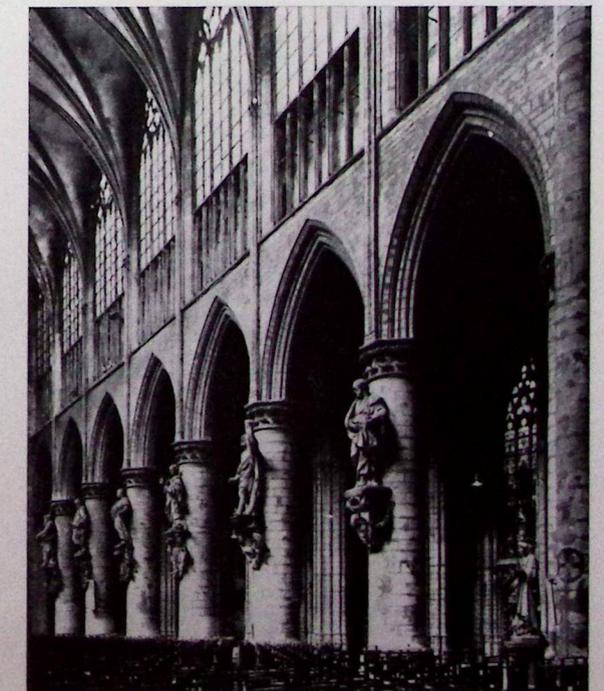
M. Rogeri Pictoris celeberr.
Exanimis saxo recubas, Rogere, sub isto
Qui rerum formas pingere doctus eras:
Morte tua Bruxella dolet, quod in arte peritum
Artificem similem non reperire timet.
Ars etiam moeret tanto viduata magistro
cui par pingendo nullus in arte fuit.

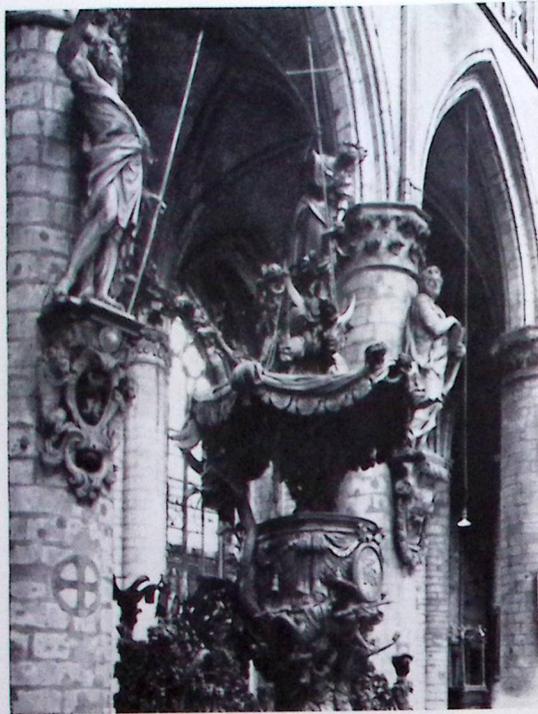
A gauche, à elle seule une petite église, la chapelle du Saint-Sacrement (1534-1539) marque la période flamboyante. Elle doit sa naissance à une curieuse histoire aux conséquences étonnantes pour la collégiale. Elle fut la source de libéralités importantes qui enrichirent considérablement le chapitre.

Dans son récit « Historia miraculosa revelatione venerabilis sacramenti in civitate Bruxellensi », un religieux du Rouge-Cloître nous raconte en bref ceci:

Le juif Jonathas, qui possédait un steen à Enghien, chargea un complice de s'emparer d'hosties consacrées. Par une sombre nuit d'octobre 1369, ce dernier pénètre dans la chapelle de Sainte Catherine, près de la porte de Flandre à Bruxelles et y enlève un ciboire. Peu de temps après, alors qu'il avait mis au courant de son « affaire » ses amis, Jonathas est assassiné près des remparts de la ville d'Enghien par de mystérieux inconnus. Son épouse, prenant sa maison en horreur, quitte la ville pour Bruxelles avec le précieux colis et y est accueillie par la communauté juive. Le jour du vendredi saint 1369, les Juifs s'assemblent dans leur synagogue où, après avoir répandu

La nef centrale, heureux mariage de robustesse et d'élégance.





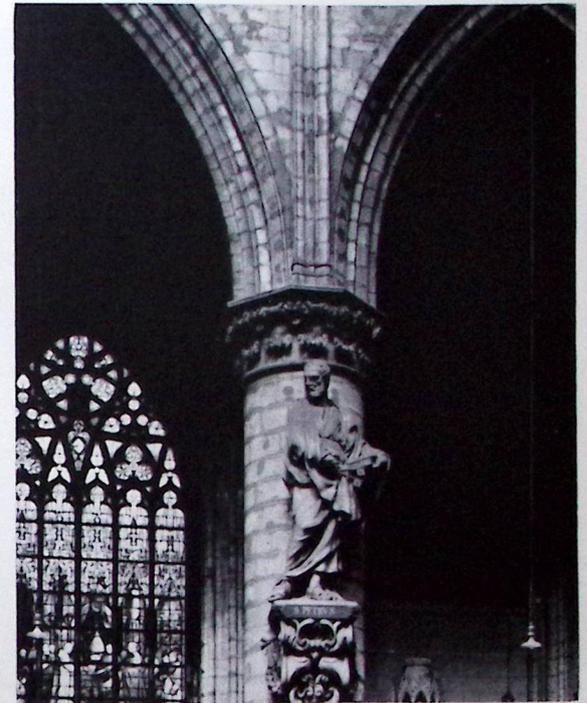
La chaire de vérité (1699), œuvre de Henri-François Verbruggen.

l'Annonciation et les archiducs Albert et Isabelle, la Visitation et l'archiduc Léopold-Guillaume. L'autel primitif de la Vierge par Voorspoel a été conservé; c'est un ensemble classique daté de 1666 et flanqué de part et d'autre des statues de Saint Joseph et de la Vierge. S'y trouvent aussi plusieurs mausolées; dont le monument funéraire de Félix et Frédéric de Merode, du côté de l'épître; du côté de l'Evangile un ensemble à la mémoire de la famille d'Ysembourg, les épitaphes d'Ennetières. Une grande toile, œuvre de Navez, tapisse le fond. Passons dans le transept construit du XIIIe au XVe siècle et dont les deux bras de la croix se terminent, nous l'avons vu, par des portails. Tous deux ont leurs immenses fenêtres à remplages occupées par des vitraux importants. Ils furent commandés en 1537 par la fabrique d'église. Bernard Van Orley se chargea d'en réaliser les cartons. Celui du croisillon nord figure Charles Quint, couvert d'un manteau de brocart, s'agenouillant devant Dieu le Père, coiffé d'une tiare et qui lui présente la croix. L'impératrice Isabelle, dans une attitude recueillie, se tient derrière son époux. Nos souverains sont accompagnés de leurs saints patrons: Charlemagne tenant en main l'épée et le globe crucifère et une sainte Elisabeth bien modeste. Tableau lumineux où les personnages majestueux se mêlent à une architecture non moins imposante, composée d'arcs finement profilés, de pilastres élancés, de tondi, de guirlandes mantegnesques. Lorsque l'on sait que cette splendide verrière fut offerte par Charles Quint, on mesure la place de choix que la collégiale tint de tous temps dans le cœur de nos souverains. Vis-à-vis, un vitrail aux mêmes dimensions, d'une ornementation presque identique n'allie pas cette légèreté et ce caractère racé. Toutefois, de qualité, il représente, au milieu, Louis II, roi de Hongrie, revêtu de son armure dorée et de ses plus beaux atours, agenouillé sur un prie-Dieu, accompagné de son saint patron. A gauche, le Père Eternel tenant sur les genoux son fils crucifié suit un thème iconographique cher à nos primitifs, mais à droite, la Vierge, patronne de Marie de Hongrie est raphaëlesque. Cette opposition constitue un magnifique exemple de l'interpénétration des types italiens et flamands. Près du portail nord, une annexe renferme les fonts baptismaux se trouvant là depuis le XVIe siècle. Dans les transepts, on peut admirer quelques œuvres peintes, resca-

Enfin, on ne peut quitter les lieux, sans rappeler les six dais et consoles, finement sculptés en pierre d'Avesnes par Henri Van Pede et André Keldermans. De même époque que la chapelle, ils sont des documents fort intéressants et rares. Par le déambulatoire, passons dans la chapelle Maes (nom de famille du donateur) reconstruite et terminée en 1678. De forme octogonale, elle est dotée d'une coupole à pans coupés et d'un lanternon; elle constitue un admirable prolongement du chœur. Une décoration d'ordre composite orne les parois; la corniche présente un riche décor d'oves et de denticules. Elle renferme le retable de la Passion, pièce et de denticules. Elle renferme le retable de la Passion, pièce d'un réel intérêt, exécuté pour la chapelle palatine du palais de Coudenberg. Cette œuvre en albâtre, venant vers 1650 de l'abbaye de la Cambre, est souvent attribuée à Jean Mone, auteur du retable des Sept Sacrements, achevé en 1533 pour l'église Saint-Martin à Hal. D'architecture italienne, elle est divisée en compartiments ornés de reliefs empruntés aux scènes de la Passion. C'est une transposition dans le nouveau style de scènes popularisées par l'art gothique. La décoration des petites frises montre une virtuosité et une abondance tandis que les reliefs sont légers et gracieux. Malgré sa qualité, il est difficile d'en donner la paternité à Jean Mone, si ce n'est pour les encadrements. Les scènes animées seraient sans doute des sculptures renouvelées après les guerres de religion. Mentionnons encore un buste de Vierge et d'Enfant Jésus qui, malgré une origine dénotée par des traits propres à nos vierges brabançonnnes de vers 1500, montre par sa draperie hellénistique combien l'art italien avait de crédit auprès de nos artistes. De belles grilles, originaires de la Cambre aussi, ferment l'accès des lieux. Avant de pénétrer dans la chapelle de la Vierge, une mise au tombeau (XVIe siècle), de facture lourde, et un Christ ressuscitant de qualité méritent encore un arrêt. Comme la chapelle du Saint-Sacrement à laquelle elle fait pendant, celle de Notre-Dame est éclairée par de grandes verrières dont quatre dessinées par Van Thulden, ancien élève et collaborateur de Rubens. Le premier vitrail, signé et daté de 1656, nous montre la « Présentation de la Vierge au Temple » dans un cadre spécifiquement baroque où se mêlent arcs de triomphe, colonnes torses, guirlandes, flambeaux et angelots. Ensuite, viennent le Mariage de la Vierge, surmontant Léopold Ier, empereur d'Allemagne,

pées de la longue série de chefs-d'œuvre que possédait la collégiale au temps de sa splendeur. Plus de toiles de Van Orley, de Rubens, de Van Dyck, mais au nord, le triptyque de sainte Gudule par Michel Coxie et une dernière Cène du même artiste, deux paysages, l'un de Daniel Van Heil, l'autre d'Ignace Van der Stock. Dans le croisillon sud, encore un Crucifiement de Michel Coxie et un tableau attribué à Gaspard de Crayer, représentant « Les Saints invoqués contre les maladies contagieuses ». Dans la nef centrale, les robustes colonnes supportent la retombée d'arcs en ogive, surmontés d'un triforium (XVe siècle) et de fenêtres hautes (début XVIe siècle). Des chapiteaux faits de choux frisés, posés alternativement et reliés par un ruban tressé, les couronnent. Contre les piles, à mi-hauteur, sont adossées une série de statues, d'influence rubénienne. Ce sont les douze apôtres dus au ciseau d'artistes de renom du XVIIe siècle. Le Saint Pierre et le Saint Philippe sont de Van Milder; le Saint Paul, le Saint Barthélemy, le Saint Thomas et le Saint Mathias, de Jérôme Duquesnoy; à Tobias de Leelis reviennent Saint Jean, Jacques le Mineur et Saint Mathieu; on attribue à Fayd'herbe le Saint André, Jacques le Majeur et Saint Simon. Ces remarquables statues se fondent intimement avec leur support gothique. Jetons aussi un regard sur la chaire de vérité, monument le plus important de la collégiale. Initialement, elle ornait l'église des Jésuites à Louvain, mais après la suppression de l'ordre, Charles de Lorraine la fit transporter à Bruxelles. Placée dans la nef de Sainte-Gudule en 1776, elle eut le bonheur d'être respectée par les sans-culottes. Elle est un travail de l'Anversois Verbruggen qui sculpta aussi la chaire de Saints Pierre et Paul à Malines. Ce meuble est une représentation pittoresque de l'Eden: Adam et Eve viennent de manger le fruit défendu et sont chassés par l'ange au glaive de feu. D'autre part, surgit la Mort, squelette effrayant dont les mains s'accrochent à la cuve. Au-dessus de l'abat-voix, une Vierge superbe foule aux pieds la tête du serpent. Elle trône sur le croissant mystique, tenant une croix tandis qu'elle couvre du regard son enfant. Les rampes d'escalier simulent des haies habitées par des animaux de toutes sortes. Il reste à parcourir les deux collatéraux, abordés chacun de huit chapelles. Ne renfermant plus aujourd'hui que des confessionnaux, un chemin de la croix et quelques monuments funéraires, ils ont perdu leur attrait qui, avant la Révolution, était indéniable. L'histoire

des hosties miraculeuses y est racontée dans des verrières dont Charles De Groux et Capronnier, artistes du siècle passé, sont les auteurs. Le fond de l'église, entre les deux tours, est occupé par « le Jugement dernier » de Frans et de Jacques Floris, don du célèbre mécène, évêque de Liège, Erard de la Marck. Arrivés au terme de notre visite et face à cet immense tableau, éclatant de lumière, regardons avec plus d'attention, sous un Dieu en gloire, les enchevêtrements de corps aux formes diverses. Tentons, à travers tous ces humains qui firent l'histoire, d'évoquer les moments tantôt glorieux, tantôt dramatiques que connut notre monument séculaire. L'enthousiasme devait battre son plein lorsqu'en l'an de grâce 1226, les tailleurs de pierres entreprennent l'œuvre dont ils ne verront jamais la fin. Souvent arrêtée, il se trouvera toujours quelque prince ou duc vainqueur, quelques papes indulgents pour stimuler les volontés défaillantes. Sitôt ouverte au culte, baptêmes, mariages, funérailles s'y succèdent. Les assemblées de chevaliers pour les différents chapitres de la Toison d'Or sont l'occasion de fêtes somptueuses et de brillantes réunions religieuses. En 1435, le jour de la Saint André, Philippe le Bon, assisté de vingt « frères » de l'ordre, est présent dans sa chaire, près de l'autel. On imagine aisément la décoration fastueuse: les armoiries rutilantes couronnant les stalles gothiques, les nefs tendues de tapisseries aux couleurs chatoyantes, auxquelles se mêlent les sons de cloches, les trompettes tonitrueuses et la musique polyphonique, Sainte-Gudule connut d'autres réunions de la Toison d'Or. Charles le Téméraire, Maximilien d'Autriche, Philippe le Beau... trônèrent également dans cette ambiance féérique. L'atmosphère devait être bien différente lorsqu'on y enterra les archiducs, Albert et Isabelle, pleurés par tout leur peuple. Voici que dans la nef jusqu'ici sombre, tombent maintenant quelques rayons de soleil. Aussitôt, notre regard se sent irrésistiblement attiré vers ses flammes rougeoyantes qui devorent impitoyablement les damnés se contorsionnant dans leurs affres: crépitements lugubres qui nous parviennent encore au travers de cette vision qui présida aux désastres révolutionnaires. Les passions des hommes se déchainerent par deux fois contre ce sanctuaire mémorable. 1579 réveille des flambées de terrorisme dont Sainte-Gudule fut la proie. Heures bien sombres pour notre collégiale! De tous les tableaux, de toutes les statues, meubles, reliquaires, il ne restera que cendres fumantes.



Saint Pierre, une des douze statues animant les piles de la nef centrale.

La chapelle Maes (1665) construite dans le prolongement du chevet.



Excepté les reliques du Saint-Sacrement de Miracle, tout est détruit, défilé, vendu. Le culte n'est plus célébré; Sainte-Gudule est fermée. Avec la pacification, on reconstruit, on restaure autant de passion qu'on en avait eu à saccager. Par testament, l'archiduchesse Isabelle lègue à sa chère église des reliques enchâssées d'or et de pierres précieuses, plusieurs tableaux de Rubens, Breughel, Jean Gossart et de nombreux objets précieux. Plus tard, confronté avec des difficultés financières, le chapitre vend le tout! En 1695, Sainte-Gudule assiste au massacre d'une ville qu'elle regardait depuis des siècles. Défiant les boulets français, elle reste debout. Au lendemain de 1789, l'église sera livrée aux affres de la Révolution française. Les soldats de la république font disparaître tous les emblèmes religieux; ils s'attaquent à tous les monuments rappelant l'Ancien Régime; même les vitraux sont menacés, mais, en dernier ressort, on les barbouille de noir. Les scènes de vandalisme deviennent de plus en plus sauvages et les sans-culottes ne reculent devant rien. La destruction serait complète si l'autorité n'intervenait à temps. Dès le 22 mars 1793, les ornements religieux retrouvés sont restitués, mais le lieu n'est ouvert au culte qu'après le départ des Français. La restauration autrichienne de courte durée autorise quelques travaux. Hélas, un nouveau retour à la France n'arrange pas les choses et la collégiale, qui a subi depuis son édification de terribles déprédations intérieures, a toujours été protégée... En 1798, il est question de l'abattre pour la transformer en salle de théâtre! Une telle décision va-t-elle être mise à exécution? Non, à la veille du consulat, un décret restitue aux églises l'exercice du culte. Au milieu de la tourmente, Sainte-Gudule s'est vu confisquer biens et fondations concédés depuis le duc Lambert Baldéric et le chapitre qui a survécu pendant huit siècles, sombre définitivement. L'ouragan de la folie humaine est à peine éloigné et déjà on songe à restaurer. Le premier consul, en visite à Bruxelles, annonce, à la suite d'un Te Deum solennel, un don de 20.000 F; le roi Guillaume de Hollande renchérit avec une somme de 25.000 florins. Les dons de la population feront le reste. Une violente polémique s'engage « pour ou contre le maintien des ornements baroques ». Les partisans du gothique font voler en éclats guirlandes, festons et chapiteaux ioniques et la collégiale retrouve peu à peu son aspect primitif. Ce sera l'origine d'une longue et lente restauration; on y travaille encore...!

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

L'art maya au Palais des Beaux-Arts à Bruxelles

La saison 70-71 du Palais des Beaux-Arts de Bruxelles s'est ouverte le 16 septembre dernier par une exposition très importante consacrée aux Arts des Mayas.

Cette exposition occupe toutes les salles et constitue une vue d'ensemble très complète de la civilisation et de l'histoire de ce peuple dont le territoire s'étendait de l'actuel Yucatan au Mexique, jusqu'au Honduras, englobant le Guatemala, le Honduras britannique et le Salvador.

Le niveau de civilisation des Mayas était très élevé, ainsi qu'en témoignent leur architecture religieuse grandiose, aux pyramides dressées dans la forêt équatoriale ou encore, leurs connaissances astronomiques et leur calendrier d'une précision scientifique extraordinaire. Peuple curieux, qui calculait par millions, connaissait le zéro, mais ignorait la roue.

Les œuvres qui sont présentées au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles sont parmi les plus belles de l'art maya et proviennent, soit des musées guatémaltèques, soit directement de leur lieu de découverte, ou encore, des collections privées les plus importantes. Il s'agit donc d'une exposition tout à fait exceptionnelle.

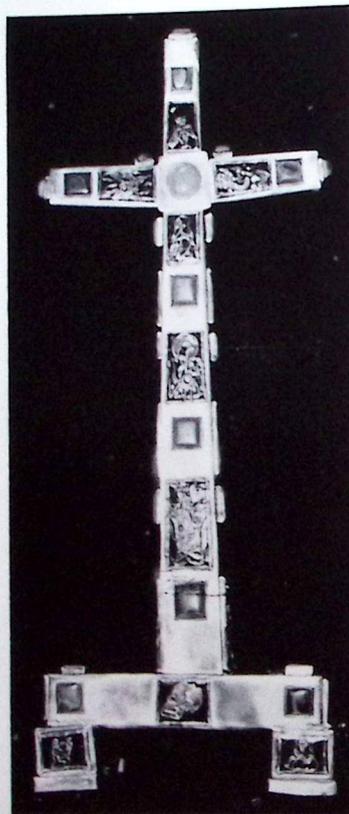
Le visiteur peut admirer des statues de pierre, des bas-reliefs, des poteries à formes animales ou humaines, des peintures sur céramique, des bijoux, principalement en jade, des stèles commémoratives dont les hiéroglyphes aux dessins précis et caractéristiques n'ont été que partiellement déchiffrés. Citons aussi, un des chefs-d'œuvre de l'art maya, un bas-relief de cinq tonnes représentant des joueurs de pelote rituels. Des textes et des projections de diapositives illustrent et commentent les œuvres présentées.

Le catalogue (228 pages) comprend plusieurs introductions de personnalités scientifiques, un glossaire illustré, une carte, une centaine de reproductions et cinq quadrichromies.

L'exposition restera ouverte jusqu'au 15 novembre inclus.

Entrée: 10, rue Royale uniquement.

Pierre Vin exposera en la Salle des Métiers d'Art du Brabant



« Artisans ou amateurs, artistes ou collectionneurs, vous formez la chaîne de ces honnêtes gens, de ces hommes de bonne volonté, anoblis par la même passion. Vous vous reconnaissez à travers siècles et civilisations et, malgré le matérialisme envahissant, vous continuez à vous transmettre, en souriant, quelquefois, avec tristesse, le flambeau de la beauté ».

Eric de la Varende

Du 6 au 22 novembre prochain, la Salle des Métiers d'Art du Brabant, sise, rue Saint-Jean 6, à Bruxelles, abritera une exposition consacrée aux émaux cloisonnés et aux bijoux de Pierre Vin.

Promenades pédestres d'automne

Répondant au vœu d'un nombre toujours croissant de citoyens désireux de s'évader de nos villes tentaculaires et de l'atmosphère crispante qui imprègne nos cités modernes tout en découvrant ou redécouvrant les vertus particulièrement toniques d'un sport à la portée de tous, grands et petits, et qui enchanta nos parents et grands-parents, nous voulons parler du bon et vieux footing, qui, en dépit des conquêtes et de l'omniprésence de l'automobile, n'a pas encore abdiqué tous ses droits. M. Emile Deget, membre de notre Fédération, poursuit cette année encore son cycle de promenades pédestres à portée récréative et éducative au cœur de notre belle et plantureuse province. Pour clôturer dignement la saison 1970, M. Emile Deget propose à nos affiliés, à leurs amis et à tous ceux qui sont encore sensibles au charme délicat d'un site ou d'un paysage trois évasions, d'une après-midi chacune, aux environs de Bruxelles. Quelques heures de réoxygénation et de saine détente physique et spirituelle en perspective pour les nombreux amateurs d'évasion dans la nature loin de l'air pollué des villes.

Dimanche 25 octobre 1970: Ravissante promenade de Neder-over-Heembeek à Grimbergen via Koningslo. Réunion à la Porte d'Anvers (face à la Cour de Tilmont) à Bruxelles. Départ par bus 47, à 14 h 15 précises pour Neder-over-Heembeek (place Peter Benoît). Au retour, départ de Grimbergen (station S.N.C.V.) en tram pour Bruxelles-Nord, via Strombeek et Laeken, ad libitum, suivant les indications qui seront fournies par le pilote.

Dimanche 8 novembre 1970: Délicieuse balade au cœur des espaces verts de Dilbeek. Cet itinéraire plein de charme passera par les sites exquis du parc Sainte-Alène et du Rondendbos. Départ en bus de la Porte de Ninove (à proximité des arrêts des bus 63 et 76 et du tram 101 de la S.T.I.B.) à 14 h. 20 précises.

Retour pour Bruxelles, ad libitum, soit en train, au départ de la station de Dilbeek, à 18 h. 36, soit en tram 19 au

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

départ de la station de chemin de fer de Grand-Bigard.

Dimanche 15 novembre 1970: Plaisante promenade en zig-zag dans les zones vertes d'Uccle (parcs Brugmann et de Wolvendael et Sukkelweg). Départ de l'arrêt facultatif du tram 18 (angle des avenues Brugmann et Messidor, à Uccle) à 14 h 45 précises.

Retour pour le centre, ad libitum, du Globe à Uccle, suivant les précisions qui seront fournies par le pilote.

Pour tous renseignements complémentaires, nos lecteurs sont priés de s'adresser directement à M. Emile Deget, organisateur et pilote-responsable, 46, boulevard Emile Bockstael, 1020 Bruxelles; tél.: (02) 28.09.49.

Une exposition d'estampes de Jules De Bruycker à Bruxelles

Pour commémorer le centenaire de la naissance de Jules De Bruycker, le Cabinet des Estampes organise présentement à la Bibliothèque Royale Albert Ier à Bruxelles une exposition d'un choix d'eaux-fortes et de pointes sèches, parfois accompagnées du dessin préparatoire ou du cuivre original.

L'œuvre du grand artiste gantois est si varié qu'il a été possible de présenter en même temps un ensemble de ses tableaux, de ses aquarelles et de ses dessins, au Musée des Beaux-Arts à Gand.

La centaine d'estampes montrée à Bruxelles révèle les aspects les plus divers du talent de Jules De Bruycker: types ou monuments gantois, grandes compositions émaillées ou non de personnages pittoresques traités avec humour, compositions patriotiques évoquant les misères de la guerre — exécutées à Londres durant la guerre de 1914-1918 — portraits, nus, impressions fugitives ou grandioses de monuments belges et étrangers (les cathédrales d'Anvers, d'Amiens, de Bourges, de Rouen, etc.). Sous la pointe de l'aquatortiste suraient maintes vues de Bruxelles, toujours prises sous un angle pittoresque, entre autres l'hôtel de ville et la grand-

place où évolue un cortège folklorique dans lequel le cheval Bayard et les géants occupent une place importante. Quels que soient ses goûts, le visiteur trouvera au contact des œuvres exposées maintes occasions d'admirer le savoir-faire du graveur, ainsi que la fantaisie et le génie de l'artiste.

Cette exposition, qui se tient, rappelons-le, à la Bibliothèque Royale Albert Ier à Bruxelles (Salle internationale - entrée par le Mont des Arts) restera ouverte tous les jours ouvrables de 12 à 18 heures jusqu'au 31 octobre inclus.

Un mémorial en l'honneur du peintre forestois Jean Delville

A l'initiative du Collège Echevinal de la commune de Forest, un mémorial vient d'être élevé, à la jonction de l'avenue des Sept Bonniers et de la rue Roosendaël, en l'honneur du grand peintre forestois, Jean Delville. La cérémonie d'inauguration, qui s'est déroulée, le 19 septembre dernier, en présence de nombreuses personnalités et de représentants qualifiés du monde artistique, a été suivie d'une exposition rétrospective des œuvres de ce maître qui joua un rôle majeur dans l'évolution de la peinture belge au début de ce siècle.

Cette exposition, qui s'est tenue dans les salons de l'Hôtel communal de Forest et qui a attiré un nombreux public, groupait dans un ensemble tout à fait remarquable les toiles les plus marquantes de ce talentueux artiste forestois, dont la notoriété a, depuis longtemps, largement dépassé les bornes de notre pays.

Le 25 octobre à Ransbèche (Ohain) : Fête de la Saint-Hubert

Le dimanche 25 octobre 1970 aura lieu au cœur du ravissant hameau de Ransbèche (Ohain), situé à proximité de la route de Mont-Saint-Jean à La Hulpe, la fête traditionnelle de la Saint-Hubert, qui débutera, comme l'année dernière,

à 10 heures précises, par une messe solennelle chantée en l'église paroissiale Saint-Joseph à Ransbèche.

A l'issue de la cérémonie religieuse, répondant à l'appel des sonneries de cors de chasse, exécutées par des gardes forestiers tout habillés de vert, plus de 200 cavaliers rallieront le parvis de l'église dont le cadre se prête admirablement aux évolutions équestres, pour y recevoir des mains du curé de la paroisse la bénédiction de la Saint-Hubert ainsi que le pain béni.

Le défilé, qui aura lieu à 11 heures, sera suivi d'une réception dans une propriété des environs. Ensuite, dès le coup de midi, tous les participants se retrouveront sur la place de l'église où ils pourront partager le repas traditionnel de chasse.

Invitation cordiale à tous les amateurs — et nous savons qu'ils sont nombreux — de folklore vivant et à tous ceux qui savent encore vibrer au contact d'un spectacle haut en couleur.

La cotisation pour 1971 est maintenue à 150 F

En dépit des nouvelles charges résultant notamment de l'augmentation des frais d'impression de notre revue, nous sommes heureux d'annoncer à nos membres que le montant de leur cotisation pour 1971 sera maintenu à 150 francs.

Nous prions instamment nos affiliés de verser, si possible avant le 15 décembre prochain, la somme de 150 F (pour l'étranger: 170 F) à titre de cotisation pour 1971, au C.C.P. 3857.76 de la Fédération Touristique de la Province de Brabant. Ils éviteront de la sorte le désagrément d'une interruption dans la livraison de notre périodique.

Nous rappelons, par la même occasion, à nos membres qu'ils peuvent toujours souscrire un abonnement combiné, formule leur assurant le service simultané des éditions française et néerlandaise de notre revue. A cet effet, il leur suffit de verser la somme de 250 F (pour l'étranger: 290 F) à notre C.C.P. 3857.76.

Merci d'avance

Les manifestations culturelles et populaires

OCTOBRE 1970

BRUXELLES: A la Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: Exposition consacrée aux Métiers d'Art de la Province de Namur (jusqu'au 31 octobre) — A la Bibliothèque royale Albert I (Mont des Arts): Exposition d'estampes de Jules De Bruycker (jusqu'au 31 octobre) — Au Palais des Congrès (Mont des Arts): Exposition annuelle d'Art de la Province de Brabant (jusqu'au 2 novembre) — Au Palais des Beaux-Arts: Les Arts des Mayas (jusqu'au 15 novembre).

LOUVAIN: Au Musée municipal, 6, Savoyestraat: Exposition d'Art ancien, organisée par la Commission d'Assistance Publique de Louvain avec la participation de l'Administration communale (jusqu'au 8 novembre). L'exposition est ouverte, les cinq premiers jours de la semaine, de 10 à 12 et de 14 à 17 h.; les samedis, dimanches et jours fériés, de 11 à 13 et de 15 à 18 heures.

SAINT-JOSSE-TEN-NOODE: Exposition des cuivres de D. Pricope dans les salons du Musée Charlier, 16, avenue des Arts. L'exposition est ouverte tous les jours, sauf le jeudi, de 10 à 17 heures; le mardi: de 10 à 17 h. et de 20 à 22 heures; le dimanche: de 9 h. 30 à 12 h. 30. Date de clôture: le 28 octobre.

23 UCCLE: Au Centre culturel (47, rue Rouge) à 20 h 15: Chants et danses du Brabant ancien, par l'ensemble «De Vlier» (Instruments populaires anciens; direction: Hubert Boone.) A l'entracte, possibilité de visiter l'exposition consacrée au folklore d'Uccle et de sa région.

25 OHAIN: Au hameau de Ransbèche: Fête de la Saint-Hubert. A 10 heures, en l'église Saint-Joseph de Ransbèche: Messe solennelle en l'honneur de saint Hubert. A 11 heures, sur le parvis de l'église: Bénédiction de l'assistance et distribution des petits pains bénits, avec grande parade à laquelle participeront 200 cavaliers et sonneurs de cors de chasse. A 12 heures, sur la place de l'église: Repas de chasse.

28 LANDEN: Le car itinérant du Touring Club Royal de Belgique et de Touring-Secours stationnera sur la Place du Marché, de 12 à 18 heures.

30 JODOIGNE: Le car itinérant du Touring Club Royal de Belgique et de Touring-Secours stationnera sur la Place du Marché, de 12 à 18 heures.

31 WAVRE: Le car itinérant du Touring Club Royal de Belgique et de Touring-Secours se tient à la disposition des Wavriens au Parking du Super G.B. (de 10 à 16 heures).

NOVEMBRE 1970

1 DIEST: Pèlerinage folklorique à la Chapelle de tous les Saints (Allerheiligenkapel) avec offrandes de nombreux ex-voto (type de dévotion unique en Belgique).

LEEUV-SAINTE-PIERRE: Hommage solennel aux disparus des deux guerres, organisé par l'Administration communale (cimetière communal).

3 BRUXELLES: Au Musée d'Art Moderne, 1, Place Royale: Exposition consacrée aux tendances surréalistes en Belgique, groupant des peintures, dessins, objets, photographies et documents d'archives faisant partie des collections des Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, avec notamment des œuvres de Paul Delvaux, Jean-Jacques Gaillard, René Magritte, Remo Martini et Maxime Van de Woestijne (jusqu'au 22 novembre). L'exposition est ouverte tous les jours, sauf les lundis, de 10 à 12 h. 30 et de 13 h. 30 à 17 heures. Le Musée sera en outre fermé le 11 novembre. Au Musée d'Art Ancien, 3, rue de la Régence: Exposition «Le Regard et la Main», constituée par un ensemble, à caractère didactique, de photographies démontrant l'importance des mains et des yeux dans la peinture du XVe au XXe siècle avec, en outre, présentation d'œuvres originales de Thierry Bouts, Pierre Bruegel, Frans Hals, Pierre-Paul Rubens, Roger van der Weyden, James Ensor, Henri Evenepoel, François-Joseph Navez, Gustave De Smet, Alfred Stevens, Gustave Van de

Woestijne, Rik Wouters, etc. (jusqu'au 17 janvier 1971). L'exposition est ouverte tous les jours, sauf les lundis, de 10 à 17 heures, sans interruption. Le Musée sera en outre fermé le 11 novembre 1970 ainsi que le 1er janvier 1971.

6 BRUXELLES: Dans les Palais du Centenaire (Heysel): Jumping international de Bruxelles (jusqu'au 10 novembre) — A la Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: Pierre Vin expose ses émaux cloisonnés et ses bijoux (jusqu'au 22 novembre).

8 BRUXELLES: Dans les Palais du Centenaire (Heysel): Journées d'Automne de la Coiffure (également le 9 novembre) — Dans les Palais du Centenaire également: Salon international «Baby-Show», exposition de voitures d'enfants, puériculture, confection enfantine, meubles de chambres d'enfants et meubles de jardin (jusqu'au 11 novembre).

MONTAIGU: Fameuse procession aux chandelles (dans le courant de l'après-midi). Cet impressionnant cortège, dont les origines remontent à 1629 et auquel participent chaque année, des milliers de pèlerins venus de tous les coins du pays et même de l'étranger, s'ébranle après les vêpres.

TERVUREN: Fête de la Saint-Hubert. Départ du cortège religieux précédé de nombreux cavaliers escortant la statue du patron des chasseurs, vers 10 h 45 (Eglise Saint-Jean l'Evangeliste) A 11 heures, une messe solennelle est célébrée en plein air à l'entrée du parc de Tervuren, devant la chapelle dédiée à saint Hubert avec la participation des sonneurs de trompes. Au cours de la cérémonie, bénédiction des chevaux et de la meute et distribution de petits pains bénits.

TOURINNES-LA-GROSSE: Expositions et manifestations culturelles dans le cadre des festivités de la Saint-Martin (jusqu'au 22 novembre).

10 BRUXELLES: Dans les Palais du Centenaire (Heysel): 2e Salon international technique de la Peinture «Paint Technical Show» (couleurs, vernis et matériel d'application de la peinture). Le salon restera ouvert jusqu'au 15 novembre.

11 GRIMBERGEN: De la tour de l'église abbatiale Saint-Servais, le Père Feyen, donnera, à 17 h., un concert de carillon à l'occasion de la fête de l'armistice.

LEEUV-SAINTE-PIERRE: Marché annuel dans le centre de la commune organisé par l'administration communale.

15 GANSHOREN: Cortège folklorique de la Saint-Martin.

22 GRIMBERGEN: Dans la tour de l'église abbatiale, à 17 h.: Concert de carillon à l'occasion de la Sainte-Cécile.

26 BRUXELLES: Dans les Palais du Centenaire (Heysel): 33e Salon international du Meuble (meubles et sièges, produits de finition, garnitures et tissus d'ameublement). Le salon restera ouvert jusqu'au 30 novembre.

DECEMBRE 1970

1 BERTEM: Fête de la Saint-Eloi.

BRUXELLES: Au Musée d'Art Moderne, 1, Place Royale: Les «Aquarelles de Turner» jusqu'au 10 janvier 1971. Visites tous les jours, sauf les lundis et le 1er janvier 1971, de 10 à 12 h. 30 et de 13 h. 30 à 17 heures. L'exposition fermera ses portes le 10 janvier 1971 à 17 heures.

8 GRIMBERGEN: Concert de carillon en l'église abbatiale, à 17 heures, à l'occasion de la fête de l'Immaculée Conception. Carillonneur: Père Feyen.

12 BRUXELLES: Dans les Palais du Centenaire (Heysel): 5e Salon international du Travail du Bois (machines, outillages et produits de finition pour le travail du bois). Le salon fermera ses portes le 20 décembre.

15 BERCHEM-SAINTE-AGATHE: Festivités de fin d'année, organisées par l'Association des Commerçants et Artisans de Berchem-Sainte-Agathe dans le cadre de la Quinzaine du Commerce local (clôture: le 1er janvier 1971).

KEERBERGEN: Illumination des monuments et des bois dans le cadre des fêtes de fin d'année (jusqu'au 31 décembre).

NOTRE livret de dépôt
VOUS RAPPORTE

4,50%
net

VOTRE «INTERET» vous dicte de consulter

BANQUE COMMERCIALE D'ESCOMPTE

Vieille Halle aux Blés
1000 BRUXELLES
Tél. 11.42.93 (5 L.)



84, Boulevard Tirou
6000 CHARLEROI
Tél. 31.44.45 (3 L.)

**MANUFACTURE
BELGE
DE
DENTELLES
S. A.**
6-8, Galerie de la Reine
Bruxelles
Tél: 11.44.77
Maison fondée en 1810
C.C.P. 1344

Pour vos cadeaux de Noël et de Nouvel An. Quelle gamme de cadeaux ravissants, de bon goût et dans des prix très raisonnables (comme notre coffret de 3 mouchoirs à 100 F et combien d'autres). Dès à présent, ils sont à votre disposition et le meilleur accueil vous sera réservé.

Vivre comme un prince...

.....c'est le privilège de ceux qui participent aux week-ends gastronomiques, organisés au Littoral et en Ardenne.

Vivre comme un prince peut être bon marché. Vous payez un prix forfaitaire (de 300 à 1.000 fr. selon la catégorie de l'hôtel) et vous recevez:

1. - un dîner gastronomique le samedi soir;
2. - le déjeuner du dimanche;
3. - le logement gratuit et parfois de petits extra et surprises très agréables!

Permettez-vous deux jours de détente complète. L'air tonifiant de la Mer du Nord ou des forêts ardennaises aiguïseront votre appétit. Et vous apprécierez d'autant plus les délices de la table!



Demandez une documentation gratuite au:

COMMISSARIAT GÉNÉRAL AU TOURISME

SERVICE 1 — GARE CENTRALE — 1000 BRUXELLES

